Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Anton Pavlovitch Tchekhov

TROIS ANS

1883 – 1895

Traduction de Denis Roche

Table des matières

TROIS ANS 4

I 4

II 19

III 25

IV 30

V 39

VI 48

VII 53

VIII 63

IX 67

X 74

XI 84

XII 91

XIII 95

XIV 103

XV 111

XVI 119

XVII 125

L'ALBUM 133

LE MASQUE 137

PÔLINNKA 145

LA GELÉE 154

À MOSCOU PLACE DU TUYAU 163

SANG FROID 169

LE CAMÉLÉON.....195
UN ROYAUME DE FEMMES 200
I LA VEILLE DE NOËL.....200
II LE MATIN.....216
III LE DÎNER 232
IV LE SOIR 245
À propos de cette édition électronique 259

TROIS ANS

I

Bien qu'il ne fît pas encore nuit, des lumières, dans les maisons, commençaient à s'allumer çà et là, et au bout de la rue, derrière la caserne, la lune pâle surgit. Lâptiév, assis sur un banc près d'une porte cochère, attendait que finît l'office du soir à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul ; il comptait voir Ioûlia Serguéevna sortir de l'office, lui parler, et espérait passer peut-être toute la soirée avec elle.

Il était là depuis plus d'une heure et demie déjà et son imagination lui évoquait son appartement, ses amis de Moscou, son valet de chambre, Piôtre, et sa table à écrire. Il regardait avec des yeux ébahis les arbres sombres, immobiles, et il lui semblait étrange de ne pas être maintenant en villégiature à Sokôlniki[1], mais dans une ville de province, habitant une maison devant laquelle passe matin et soir un bouvier, jouant de la corne, et qui rassemble un grand troupeau soulevant d'effroyables nuages de poussière.

---

[1] Grand parc auprès de Moscou, entouré de belles villas. (N. du tr.)

Il se rappelait les longues conversations de Moscou, toutes récentes encore, dans lesquelles on soutenait que l'on peut vivre sans amour, que l'amour passionné est une maladie psychique, qu'il n'existe que l'attrait sexuel, et ainsi de suite. En se rappelant cela, il songeait avec quelque tristesse que, si, maintenant, on lui demandait ce qu'est l'amour, il ne saurait que répondre.

L'office finit, les gens sortirent. Lâptiév scruta attentivement les silhouettes. La voiture de l'archevêque était déjà passée ; on avait cessé de carillonner ; les feux verts et rouges du clocher s'éteignirent l'un après l'autre, – on avait illuminé en raison de la fête paroissiale ; – et les gens sortaient toujours sans se presser, causant et s'arrêtant près des fenêtres.

Lâptiév entendit enfin la voix connue. Son cœur se mit à battre violemment, et, parce que Ioûlia Serguéevna n'était pas seule, mais avec deux dames, le désespoir le saisit.

« Affreux, affreux ! murmura-t-il, rempli de jalousie. Affreux ! »

À l'angle d'une ruelle, Ioûlia Serguéevna s'arrêta pour prendre congé des dames, et, à ce moment-là, elle aperçut Lâptiév.

– Je me rends chez vous, lui dit-il. Je vais causer avec votre père. Est-il à la maison ?

– Probablement. Ce n'est pas encore l'heure de son cercle.

La ruelle était toute bordée de jardins. Près des palissades croissaient des tilleuls, qui, sous la lune, projetaient une large ombre, en sorte que, d'un côté, les palissades et les

portes étaient entièrement noyées dans l'obscurité. On entendait, venant de là, des chuchotements féminins, des rires étouffés ; et quelqu'un jouait tout doucement, tout doucement de la balalaïka[2]. Il vaguait une odeur de tilleul et de foins. Ce murmure de personnes invisibles et cette odeur énervaient Lâptiév. Il eut soudain un désir passionné d'étreindre sa compagne, de couvrir de baisers sa figure, ses mains, ses épaules, de sangloter, de tomber à ses pieds, de lui dire combien longuement il l'avait attendue. Il émanait d'elle une légère odeur d'encens, à peine perceptible, et cela lui rappela le temps où il croyait lui aussi en Dieu et allait à complies, le temps où il rêvait à l'amour pur et poétique… Et parce que cette jeune fille ne l'aimait pas, il lui semblait que la possibilité du bonheur auquel il rêvait jadis était à jamais perdue pour lui.

Ioûlia Serguéevna lui parla avec sympathie de la santé de sa sœur, Nîna Fiôdorovna, opérée d'un cancer il y avait deux mois, et pour laquelle on redoutait une poussée nouvelle du mal.

– J'ai été la voir ce matin, dit Ioûlia Serguéevna ; il m'a semblé, non pas qu'elle ait pâli cette semaine, mais que, plutôt, elle a fléchi.

– Oui, reconnut Lâptiév, il n'y a pas de récidive, mais je remarque que chaque jour elle s'affaiblit et fond sous mes yeux. Je ne comprends pas ce qu'elle a.

– Mon Dieu ! fit Ioûlia Serguéevna après un silence, et comme elle était bien portante, en belle chair, les joues

---

[2] Sorte de petite guitare triangulaire, à trois cordes. (Tr.)

roses !… Tout le monde ici l'appelait la Moscovite… Et comme elle riait de bon cœur ! Les jours de fête, elle s'habillait en paysanne et était charmante.

Le docteur Serguéy Borîssytch était chez lui. Dodu, rouge, une longue redingote lui descendant au-dessous des genoux et le faisant paraître court de jambes, il allait et venait d'un coin à un autre de son cabinet, les mains dans ses poches, et fredonnait : « Rou-rou-rou-rou. » Ses favoris gris étaient hérissés, sa tête ébouriffée comme s'il sortait de son lit ; et son cabinet, avec des coussins sur les divans, des tas de vieux papiers dans les coins, un caniche sale et malade sous la table, produisait la même impression désordonnée et hirsute que lui-même.

– M. Lâptiév désire te voir, dit sa fille en entrant.

– Rou-rou-rou-rou, fredonna-t-il plus fort.

Et, passant au salon, il tendit la main à Lâptiév, lui demandant :

– Qu'y a-t-il de neuf ?

Il faisait sombre au salon. Lâptiév sans s'asseoir et tenant son chapeau qu'il n'avait pas laissé dans l'antichambre, s'excusa de le déranger, demandant ce qu'il fallait faire pour que sa sœur dormît les nuits, et quelle était la raison pour laquelle elle maigrissait si effroyablement. Il se troubla à l'idée qu'il avait déjà, lui semblait-il, posé ces questions au docteur le matin même, pendant sa visite.

– Ne faudrait-il pas, questionna-t-il, faire venir de Moscou un spécialiste des maladies internes ? Qu'en pensez-vous ?

Le docteur soupira, leva les épaules et fit des deux mains un geste vague.

Il était évidemment froissé. Médecin extrêmement susceptible et soupçonneux, il lui semblait toujours qu'on n'avait pas confiance en lui, qu'on ne reconnaissait pas sa valeur, qu'on ne l'estimait pas assez, que le public l'exploitait, et que ses collègues étaient malveillants à son égard. Il disait, se raillant lui-même, que des sots comme lui étaient faits pour que le public leur grimpât sur le dos.

Ioûlia Serguéevna alluma une lampe. Elle s'était fatiguée à l'église ; on le voyait à sa figure pâle, alanguie, à son allure indolente : elle avait besoin de repos. Elle s'assit sur le canapé et, pensive, posa ses mains sur ses genoux. Lâptiév savait qu'il était laid et il lui semblait à présent sentir cette laideur sur tout son corps. Il était de petite taille, maigre, les joues roses, et les cheveux déjà si rares qu'il en avait froid à la tête. Sa physionomie n'avait rien de cette simplicité élégante qui rend sympathiques les figures même laides et rudes. Avec les femmes, il était gauche, maniéré, parlait trop, et à cette minute même, il se méprisait presque pour cela. Pour que Ioûlia Serguéevna ne s'ennuyât pas, il fallait parler ; mais de quoi ? Encore de la maladie de sa sœur…

Et Lâptiév se mit à parler médecine, disant ce qu'on dit d'habitude. Il vanta l'hygiène et raconta qu'il se proposait depuis longtemps de faire construire à Moscou un asile de nuit, dont il avait les devis. D'après ses calculs, un ouvrier devait, pour cinq ou six copeks, trouver à l'asile une portion de soupe aux choux, fumante, du pain, un lit chaud, non humide, une couverture, et un endroit pour faire sécher ses vêtements et sa chaussure.

D'habitude, en sa présence, Ioûlia Sergueévna se taisait, et il devinait de façon singulière, peut-être par un instinct d'amoureux, ses pensées et ses intentions. Il comprit de même, à présent, que si, en revenant de la prière elle n'était pas montée chez elle pour se changer et prendre le thé, c'est qu'elle avait encore à sortir ce soir-là.

– Mais, pour mon asile de nuit, poursuivit Lâptiév déjà nerveux et dépité, s'adressant au docteur qui le regardait perplexe, les yeux ternes, ne comprenant évidemment pas le besoin qu'il avait de parler de médecine et d'hygiène ; pour mon asile de nuit je ne suis pas pressé. Je n'utiliserai sans doute pas le devis de longtemps. Je crains que notre asile ne tombe aux mains de nos bigotes de Moscou et de nos dames philanthropes, qui gâtent toute entreprise.

Ioûlia Serguéevna se leva et lui tendit la main :

– Excusez-moi, dit-elle, il faut que je parte. Bonsoir à votre sœur, je vous prie.

– Rou-rou-rou-rou, fredonna le docteur. Rou-rou-rou-rou.

Peu après le départ de Ioûlia Serguéevna, Lâptiév prit congé du docteur et rentra chez lui.

Quand un homme est mécontent et se sent malheureux, de quelle trivialité ne lui semblent pas empreints ces tilleuls, ces ombres, ces nuages, toutes ces beautés de la nature, satisfaites d'elles-mêmes et indifférentes ! La lune était déjà haute, et, sous elle, les nuages couraient rapidement. « Quelle lune naïve, provinciale ! Quels nuages déchiquetés, piteux ! » pensait Lâptiév. Il avait honte d'avoir, à l'instant, parlé de médecine et d'asile de nuit. Il s'effrayait à l'idée que le lendemain encore il manquerait de caractère et essayerait

de revoir Ioûlia Serguéevna, tâcherait de lui parler et de se convaincre encore une fois, qu'il lui était étranger. Et le surlendemain ce serait pareil… Pourquoi cela ? Quand et comment tout cela finirait-il ?

Rentré, il s'en fut chez sa sœur. Nîna Fiôdorovna, l'air robuste, produisait l'impression d'une femme de belle complexion, mais une pâleur marquée la faisait ressembler à une morte, surtout lorsqu'elle était, comme maintenant, étendue sur le dos, les yeux fermés. Sa fille aînée, Sacha, âgée de dix ans, était auprès d'elle et lui lisait quelque chose dans sa chrestomathie.

– Voici Aliôcha[3], dit doucement Nîna.

Depuis longtemps, il était tacitement entendu entre l'oncle et la nièce de se remplacer auprès de la malade. Sacha ferma son livre et sortit sans bruit, sans dire un mot. Lâptiév prit sur la commode un roman historique et, ayant retrouvé la page où il en était resté, se mit à lire à haute voix.

Née à Moscou, Nîna Fiôdorovna y avait, comme ses deux frères, passé son enfance et sa jeunesse, dans la rue Piâtniskaia. C'était là que se trouvait la maison de sa famille, qui était une famille marchande. L'enfance de Nîna fut longue, triste. Son père la traitait durement et même, deux ou trois fois, lui donna les verges. Sa mère mourut après avoir été longtemps malade. Les domestiques étaient sales, grossiers, hypocrites. Des popes et des moines, grossiers et hypocrites eux aussi, venaient souvent à la maison ; ils buvaient, mangeaient et flattaient grossièrement son père qu'ils

[3] Diminutif d'Alexéy. (Tr.)

n'aimaient pas. Les garçons eurent la chance d'entrer au lycée, mais Nîna demeura sans instruction ; toute sa vie, elle fit des griffonnages et ne lut que des romans historiques.

Il y avait environ dix-sept années – alors qu'elle en avait vingt-deux – elle fit, dans une maison de campagne, à Khîmki, la connaissance du propriétaire Panaoûrov, qu'elle épousa secrètement contre la volonté de son père.

Panaoûrov, bel homme, tant soit peu cynique, allumait ses cigarettes aux lampes d'icônes en sifflotant, et paraissait à son beau-père un être complètement nul. Lorsque, dans la suite, il exigea par lettre une dot, le vieillard écrivit à sa fille qu'il lui envoyait à la campagne les fourrures, l'argenterie et autres hardes, provenant de sa mère, avec trente mille roubles d'argent, mais sans sa bénédiction paternelle. Plus tard, il lui envoya encore vingt mille roubles. Cet argent et la dot furent gaspillés et la propriété vendue. Panaoûrov s'installa en ville avec sa famille et se fit donner une place au gouvernement provincial. Il se créa, en ville, une seconde famille et ce fut l'objet de bien des propos parce que sa famille illégitime vivait très largement.

Nîna Fiôdorovna adorait son mari, et tandis qu'elle écoutait le roman historique, elle songeait à tout ce qu'elle avait enduré et souffert au cours du temps. Si l'on eût écrit sa vie, c'eût été très apitoyant. Parce qu'elle avait une tumeur du sein, elle était persuadée que son mal était un mal d'amour, suite de sa vie conjugale, et que la jalousie et l'amour l'avaient mise où elle en était.

Mais Alexey Fiôdorovitch ferma le livre et dit :

– Fini, Dieu merci ! Nous en commencerons un autre demain.

Nîna Fiôdorovna se mit à rire. Elle avait toujours été rieuse, mais Lâptiév remarquait maintenant qu'en raison de sa maladie, son esprit semblait parfois s'affaiblir ; elle riait de la moindre plaisanterie et même sans motif.

– En ton absence, dit-elle, Ioûlia est venue cet après-midi ; elle ne paraît pas avoir grande confiance en son père. Que mon père continue à vous soigner, m'a-t-elle dit, mais, à votre place, j'écrirais en cachette au saint vieillard de prier pour vous. Ils ont découvert je ne sais quel vénérable vieillard… Ioûlitchka[4] a oublié ici son ombrelle, reprit-elle après une pause, envoie-la-lui demain… Bah ! quand c'est la fin, ni docteurs ni ermites n'y peuvent rien.

– Nîna, demanda son frère pour changer la conversation, pourquoi ne dors-tu pas les nuits ?

– Je ne sais pas ; je ne dors pas, voilà tout ; je reste étendue et je pense.

– À quoi penses-tu donc, chérie ?

– À mes enfants, à toi,… à ma vie. J'en ai supporté de dures, Aliôcha ? Quand je commence à me rappeler, à me souvenir… Seigneur, mon Dieu !… (Elle se mit à rire.) N'est-ce rien que d'avoir eu cinq enfants, et en avoir enterré trois !… Parfois il me semble être au moment de mes couches, et mon Grigôry Nicolâitch est chez son autre femme ; personne pour envoyer chercher une sage-femme ou une vieille. Je vais à la cuisine ou dans le vestibule pour appeler les domestiques ; et des juifs, des marchands, des usuriers y attendent son retour. La tête parfois me tourne… Il ne

---

[4] Diminutif de Ioûlia. (Tr.)

m'aimait pas, bien qu'il ne me l'ait jamais dit… Maintenant j'y suis faite ; ça me pèse moins sur le cœur ; mais, quand j'étais plus jeune, cela m'outrageait ; ah ! comme cela m'outrageait, mon ami !… Une fois – nous étions encore à la campagne – je l'ai trouvé au jardin avec une dame, et… je suis partie sans savoir où j'allais ; et je me suis trouvée, je ne sais comment, sous le porche de l'église. Je tombai à genoux : « Sainte Reine, dis-je, Reine des cieux !… » Et il faisait nuit, la lune brillait…

Nîna Fiôdorovna, fatiguée, commença à suffoquer, puis, un peu reposée, elle prit Lâptiév par la main et continua d'une voix faible, blanche :

– Que tu es bon, Aliôcha !… Que tu es intelligent !… Quel brave homme tu es devenu !

À minuit, Lâptiév la quitta, emportant l'ombrelle oubliée par Ioûlia Serguéevna. Malgré l'heure tardive, les domestiques, hommes et femmes, buvaient du thé dans la salle à manger. Quel désordre ! Les enfants, pas couchés, étaient là eux aussi. On parlait à mi-voix sans remarquer que la lampe baissait et allait s'éteindre. Une série de présages défavorables, qui affectait leur humeur, troublait tous ces êtres, grands et petits ; la glace de l'antichambre s'était brisée ; le samovar ronflait chaque jour et, comme un fait exprès, il ronflait aussi maintenant ; on racontait aussi qu'une souris était sortie d'une des bottines de Nîna Fiôdorovna tandis qu'elle s'habillait. Et les fillettes connaissaient déjà la lugubre signification de tous ces présages. L'aînée, Sacha, brunette maigre, restait immobile à table, la figure effarée, attristée ; la plus jeune, Lyda, grasse blondine de sept ans, debout près de sa sœur, regardait la lumière, le front baissé.

Lâptiév descendit dans son appartement, aux plafonds bas, dont les chambres étaient imprégnées d'une odeur de géraniums et l'air confiné. Assis au salon, le mari de Nîna lisait un journal. Lâptiév le salua d'un signe et s'assit en face de lui ; tous deux, immobiles, se taisaient. Il leur arrivait de passer ainsi des soirées entières, se taisant, sans que le silence les gênât.

Les fillettes descendirent leur dire bonsoir. Sans se presser, ni dire un mot, Panaoûrov les signa plusieurs fois toutes deux, et leur tendit sa main à baiser. Les petites lui firent la révérence. Ensuite elles s'approchèrent de Lâptiév qui devait les signer lui aussi et se laisser baiser la main. Cette cérémonie de baisemains et de révérences se répétait chaque soir.

Quand les petites furent sorties, Panaoûrov posa son journal et soupira :

– On s'ennuie dans notre sainte ville ! Je l'avoue, mon cher, je suis très heureux que vous ayez enfin trouvé une distraction !

– Que voulez-vous dire ? demanda Lâptiév.

– Je vous ai vu tout à l'heure sortir de la maison du docteur Biélâvine ; j'espère que vous n'y allez pas pour le papa.

– Évidemment, dit Lâptiév en rougissant.

– Oui, sans doute. Et, par parenthèse, un animal comme ce papa, on n'en trouverait pas un autre en plein jour en le cherchant avec une lumière ! Vous ne pouvez vous imaginer quelle brute malpropre, ignare et maladroite, il est. Chez

vous, dans la capitale[5], on ne s'intéresse encore à la province que du point de vue lyrique, comme qui dirait le point de vue paysage, et le point de vue *Antone Goremyka*[6] ; mais, je vous jure, mon ami, qu'il n'y a ici aucun lyrisme, et qu'il n'y a que de la sauvagerie, de l'infamie, de l'horreur, et rien de plus. Prenez ceux qui sont ici les augures de la science, les intellectuels, si l'on peut dire. Vous imaginez-vous qu'il y a dans cette ville vingt-huit médecins !... Ils ont tous amassé des fortunes, habitent des maisons à eux, mais les habitants trouvent aussi peu de secours en eux que jadis. Lorsqu'il a fallu faire à Nîna une opération, en somme, insignifiante, on a dû faire venir un chirurgien de Moscou ; personne ici, ne s'en est chargé. Vous ne pouvez vous l'imaginer ; ils ne savent rien, ne comprennent rien, ne s'intéressent à rien... Demandez-leur, par exemple, ce que c'est que le cancer ? sa nature ? d'où il provient ?

Et Panaoûrov se mit à expliquer ce que c'est que le cancer. Il était spécialiste en toutes sciences et expliquait scientifiquement tout ce dont on parlait ; mais il expliquait tout à sa manière. Il avait sa théorie personnelle sur la circulation du sang, sa chimie, son astronomie. Il parlait lentement, doucement, persuasivement et prononçait les mots : « Vous ne pouvez vous imaginer » d'une voix suppliante, fermant les yeux, soupirant avec langueur, souriant avec condescendance, comme un roi. Et l'on voyait qu'il était très satisfait

---

[5] Moscou avait le titre de première capitale de la Russie. (Tr.)

[6] Roman de Grigôrovitch, qui fut un des premiers essais de peinture réaliste des mœurs populaires. (Tr.)

de lui-même, et ne songeait en aucune façon qu'il avait déjà cinquante ans.

– J'ai comme une envie de manger, dit Lâptiév ; je mangerais volontiers quelque chose de salé.

– Eh bien ! on peut arranger cela tout de suite. Peu après, Lâptiév et son beau-frère, remontés à la salle à manger, étaient en train de souper ; Lâptiév, après un petit verre de vodka, se mit à boire du vin ; mais Panaoûrov ne but rien.

Sans jamais boire, ni jouer aux cartes, il avait dépensé sa fortune et celle de sa femme, faisant beaucoup de dettes. Pour autant dépenser en si peu de temps, il ne suffit pas d'avoir des passions, il faut autre chose : un talent spécial. Panaoûrov aimait à bien manger, à avoir une table bien servie, à entendre de la musique pendant le dîner, à porter des toasts. Il aimait les profonds saluts des domestiques et leur jetait négligemment des pourboires de dix et même de vingt-cinq roubles. Il n'était aucune souscription, ni aucune loterie auxquelles il ne participât. Il envoyait à ses connaissances des bouquets le jour de leur fête. Il achetait des tasses, des porte-verres, des boutons de manchettes, des cravates, des cannes, des parfums, des porte-cigarettes, des pipes, des petits chiens, des perroquets, des bibelots japonais, des antiquités. Ses chemises de nuit étaient de soie, son lit d'ébène incrusté de nacre, sa robe de chambre en damas authentique de Boukhara, etc., etc. Et à tout cela passait chaque jour, comme il disait, un « tas » d'argent.

Il soupira continuellement pendant le souper et secoua la tête.

– Oui, dit-il d'une voix presque basse, fermant ses yeux sombres, tout a une fin ici-bas. Vous deviendrez amoureux et

vous souffrirez ; vous cesserez d'aimer et on vous trompera ; car il n'est pas de femme qui ne trompe pas. Vous souffrirez, vous désespérerez, et vous tromperez à votre tour. Mais un temps viendra où tout ne sera plus qu'un souvenir. Vous raisonnerez froidement et regarderez tout cela comme de totales niaiseries…

Lâptiév fatigué, un peu gris, regardait la belle tête de Panaoûrov, sa barbe brune bien taillée, et il lui semblait comprendre pourquoi les femmes aimaient tant cet homme gâté, sûr de lui, au physique séduisant.

Après le souper, Panaoûrov se rendit à son autre demeure ; Lâptiév sortit pour l'accompagner. Seul, en ville, Panaoûrov portait des chapeaux haut de forme. Près des palissades grises, des misérables maisons à trois fenêtres, des orties hautes comme des arbustes, sa silhouette élégante, recherchée, son haut de forme et ses gants orange produisaient une impression à la fois étrange et attristante.

Après l'avoir quitté, Lâptiév rentra sans se presser. La lune luisait vivement ; on pouvait distinguer à terre le moindre fétu, et il semblait à Lâptiév que le clair de lune caressait sa tête découverte comme si un duvet lui eût effleuré les cheveux.

« J'aime, » prononça-t-il à haute voix.

Et soudain il eut envie de courir, de rejoindre son beau-frère, de l'embrasser, de lui pardonner, de lui donner beaucoup d'argent, puis de se sauver n'importe où dans un champ, dans un bois, de courir toujours sans se retourner.

Il vit sur une chaise, en rentrant, l'ombrelle de Ioûlia Serguéevna. Il s'en saisit, la baisa ardemment. L'ombrelle, plus tout à fait neuve, était en soie, attachée par un vieil élas-

tique. Le manche était en simple os blanc, très bon marché. Lâptiév ouvrit l'ombrelle sur sa tête et il lui sembla qu'autour de lui cela sentait le bonheur.

Il s'assit commodément, et tenant toujours l'ombrelle, se mit à écrire à un de ses amis de Moscou :

« Mon cher, mon bon Kôstia, une nouvelle : je suis encore amoureux ! Je dis « encore » parce que je fus, il y a six ans amoureux d'une actrice de Moscou avec laquelle je n'eus pas même la chance de faire connaissance, et parce que j'ai vécu, dernièrement, pendant une année et demie avec « la personne » que vous savez, – femme laide et pas jeune. Ah ! cher ami, que j'ai eu peu de chance en amour ! Je n'ai jamais eu de succès auprès des femmes, et si j'emploie le mot « encore », c'est parce qu'il est triste et affligeant de m'avouer au fond de l'âme que ma jeunesse est passée sans aucun amour, et que je n'aime pour la première fois véritablement que maintenant, à trente-quatre ans ; disons donc que j'aime *encore*.

Si vous saviez de quelle jeune fille il s'agit !… On ne peut pas l'appeler belle ; elle a la figure large ; elle est très maigre, mais quelle merveilleuse expression de bonté quand elle sourit ! Quand elle parle, sa voix chante et a des résonances argentines. Elle n'a jamais de conversation avec moi ; je ne la connais pas ; mais je sens en elle une créature rare, extraordinaire, remplie d'esprit et d'aspirations élevées. Elle est pieuse et vous ne pouvez vous figurer à quel point cela me touche et la grandit à mes yeux. Je suis prêt à discuter sans fin avec vous sur ce point-là ; qu'il en soit comme vous voulez ! Mais pourtant, j'aime lorsqu'elle prie à l'église. Elle est provinciale, mais a fait ses études à Moscou ; elle aime notre Moscou ; elle s'habille comme à Moscou, et, pour cela, je

l'aime, je l'aime, je l'aime… Je vous vois vous renfrogner, vous lever pour me faire une longue dissertation sur l'amour, sur les gens que l'on peut aimer et ceux que l'on ne peut pas, etc., etc. Mais, mon cher Kôstia, tant que je n'aimais pas, je savais moi aussi parfaitement ce que c'est que l'amour.

« Ma sœur vous remercie de votre souvenir. Elle rappelle souvent que c'est elle qui a conduit autrefois Kôstia Kotchévoï à la classe enfantine, et elle continue à vous appeler « pauvre » parce qu'elle a conservé de vous le souvenir d'un petit orphelin. Donc, pauvre orphelin, je suis amoureux. Jusqu'à nouvel ordre, c'est un secret. N'en dites *rien* à « la personne » que vous connaissez ; cela, je pense, s'arrangera de soi-même, ou, comme dit le valet de chambre de Tolstoï, « cela prendra sa forme. »

Sa lettre terminée, Lâptiév se coucha. Ses yeux se fermaient de fatigue, mais il ne s'endormit pas ; il lui semblait que le bruit de la rue l'en empêchait. Le troupeau passa, le bouvier corna, et peu après, on sonna la première messe. Tantôt un chariot roulait en grinçant, tantôt retentissait la voix d'une femme se rendant au marché ; et les moineaux pépiaient sans discontinuer.

II

C'était un joyeux matin de fête. Vers dix heures, Nîna Fiôdorovna, coiffée, vêtue d'une robe noisette, soutenue sous les bras, fut amenée au salon. Elle y fit quelques pas et resta un instant près de la fenêtre ouverte. Son sourire épanoui et naïf évoquait le souvenir d'un peintre local, bon bu-

veur, qui lui trouvait une figure d'icône et voulait peindre d'après elle le carnaval russe. Tout le monde, les enfants, les domestiques, et son frère, et elle-même, eurent soudain la conviction qu'elle guérirait. Les fillettes, avec des rires perçants, poursuivirent leur oncle, l'attrapèrent ; et la maison s'anima.

Des étrangers vinrent prendre des nouvelles de la malade, lui apportant du pain bénit, disant que dans presque toutes les églises, on avait fait des prières pour elle. Elle était une des personnes charitables de la ville ; on l'aimait. Elle faisait le bien avec une facilité extraordinaire de même que son frère Alexey qui répandait l'argent sans se demander s'il y avait lieu ou non de donner. Nîna Fiôdorovna payait l'instruction de plusieurs enfants pauvres, distribuait à des vieilles du sucre, du thé, des confitures, habillait des mariées indigentes et, quand un journal lui tombait entre les mains, elle regardait, avant toute chose, s'il ne s'y trouvait pas un appel à la charité, si l'on n'y signalait pas quelque infortune à soulager.

Elle tenait maintenant un paquet de bons avec lesquels des pauvres avaient pris des provisions chez l'épicier ; le marchand les lui avait envoyés la veille ; il demandait de payer quatre-vingt-deux roubles.

– Voyez-moi ce qu'ils ont pris, les sans-gêne ! dit-elle, déchiffrant à peine sa vilaine écriture. Ce n'est pas une plaisanterie, quatre-vingt-deux roubles ! Et si je ne payais pas !

– Je paierai aujourd'hui, dit Lâptiév.

– Pourquoi ça, pourquoi ? s'inquiéta Nîna Fiôdorovna. C'est assez, ajouta-t-elle à mi-voix, pour que les domestiques

n'entendissent pas, de recevoir de toi et de notre frère deux cent cinquante roubles par mois. Que Dieu vous conserve !

– Bah, dit-il, moi qui dépense par mois deux mille cinq cents roubles ! Je te le répète encore une fois, ma chère : tu as les mêmes droits que nous à dépenser cet argent ; comprends-le une fois pour toutes ; nous sommes trois : sur trois copeks, un t'appartient.

Mais Nîna Fiôdorovna ne comprenait pas et avait l'air de résoudre de tête un problème très compliqué. Cette incompréhension des choses d'argent inquiétait et troublait Lâptiév. Il soupçonnait sa sœur d'avoir des dettes, de se gêner de lui en parler et d'en souffrir.

Des pas et une respiration sifflante se firent entendre. C'était le docteur, débraillé et ébouriffé, comme à l'ordinaire, qui montait l'escalier. « Rou-rou-rou, fredonnait-il, rou-rou. »

Lâptiév, pour ne pas le rencontrer, entra dans la salle à manger et descendit chez lui. Il voyait à l'évidence qu'il lui était impossible de se lier davantage avec lui, de devenir un des intimes de la maison, et qu'il était désagréable de rencontrer cet « animal » comme l'appelait Panaoûrov. C'était la raison pour laquelle il voyait si rarement Ioûlia Serguéevna.

Il songea que s'il rapportait son ombrelle à la jeune fille tandis que son père n'était pas à la maison, il la trouverait apparemment seule ; et son cœur se serra de joie. Vite, vite, y aller !

Il prit l'ombrelle, et, très ému, vola sur les ailes de l'amour. Il faisait chaud. Dans la cour immense, envahie par les hautes herbes et les orties, de la maison du docteur, une vingtaine de gamins jouaient à la balle. C'était tous les enfants des locataires ouvriers, vivant dans trois vieilles et mi-

sérables dépendances que le docteur se proposait chaque année de réparer, ce qu'il différait toujours. Des voix sonores retentissaient. Au loin, près de sa porte, Ioûlia Serguéevna regardait jouer.

– Bonjour ! lui cria Lâptiév.

Elle se retourna. Il la voyait d'habitude indifférente et froide, ou, comme la veille, fatiguée ; elle avait maintenant au contraire une expression vive et gaie comme celle des enfants qui jouaient… – Voyez, lui dit-elle, venant au-devant de lui ; à Moscou on ne joue jamais aussi joyeusement ! Il est vrai qu'il n'y a pas d'aussi grands espaces et que l'on ne peut guère courir. Papa vient d'aller chez vous, ajouta-t-elle, en se remettant à regarder les enfants.

– Je le sais, dit Lâptiév, – rempli d'admiration pour la jeunesse qu'il ne venait, lui semblait-il, que de découvrir en elle – ; mais je ne viens pas chez lui, je viens chez vous. (Il lui semblait voir pour la première fois aussi son cou flexible et blanc, entouré d'une petite chaîne d'or.) C'est chez vous que je viens ; ma sœur vous envoie votre ombrelle que vous avez oubliée hier.

Ioûlia Serguéevna tendit les mains pour la prendre, mais Lâptiév pressa l'ombrelle sur sa poitrine et prononça, avec une passion irrésistible, se laissant aller de nouveau à la douce extase qu'il avait ressentie la nuit précédente sous l'ombrelle ouverte :

– Je vous en prie, donnez-la-moi ! Je veux la garder en souvenir de vous… de ma connaissance avec vous !… elle est si merveilleuse !

– Gardez-la, lui dit-elle en rougissant. Mais elle n'a rien de merveilleux.

Il regardait Ioûlia Serguéevna avec ivresse, se taisant, ne sachant que dire.

– Qu'ai-je donc à vous tenir ici où il fait chaud ! dit-elle après un peu de silence, en riant ; entrons.

– Je ne vous dérange pas ?

Ils entrèrent dans le vestibule. Ioûlia Serguéevna s'élança dans l'escalier avec un bruissement de sa robe blanche à petites fleurs bleues.

– Comment me déranger ? demanda-t-elle en s'arrêtant ; je ne fais jamais rien ; c'est fête pour moi chaque jour, du matin au soir.

– Je ne puis vous croire, répondit-il en la rattrapant. J'ai grandi dans un milieu où chacun, sans exception, travaille chaque jour, les hommes et les femmes.

– Et quand il n'y a rien à faire ?

– Il faut se placer dans des conditions où le labeur soit indispensable. Sans labeur, pas de vie pure et joyeuse.

Il serra à nouveau l'ombrelle sur sa poitrine et dit doucement, sans s'y attendre lui-même, ni reconnaître sa voix :

– Si vous consentiez à devenir ma femme, je donnerais tout ce que j'ai… Il n'y a pas de prix, pas de sacrifice que je n'acceptasse.

Elle tressaillit et le regarda surprise, effarée.

– Qu'avez-vous ? Que dites-vous ? fit-elle en pâlissant. C'est impossible, je vous assure. Excusez-moi.

Et elle se remit à monter rapidement, avec le même bruit de robe, et disparut dans la porte.

Lâptiév comprit ce qui en était, et son humeur changea brusquement comme si soudain la lumière s'éteignait dans son âme. Ressentant la honte, l'humiliation d'un homme dédaigné, qui déplaît, qui rebute, qui dégoûte même peut-être, il sortit de la maison.

« Je donnerais tout… » se raillait-il, rentrant chez lui au fort de la chaleur et se rappelant les détails de sa déclaration… « Je donnerais tout… » Tout à fait un marchand ! Qui donc a tant besoin de ce « tout » ?…

Tout ce qu'il venait de dire lui semblait d'une stupidité écœurante. Pourquoi avoir menti en disant qu'il avait grandi dans un milieu où tous, sans exception, peinaient ? Pourquoi avoir parlé d'un ton pédant des conditions d'une vie pure et joyeuse ? C'était inintelligent, inintéressant, et faux, avec une exagération d'habitant de grande ville.

Mais peu à peu, il glissa au sentiment d'indifférence auquel arrivent les criminels après une condamnation sévère. Lâptiév pensait que, Dieu merci, tout était fini. Plus, cette affreuse incertitude ; plus, cette attente des journées entières ! Plus à languir et à penser toujours la même chose ! Tout, maintenant, était clair. Il fallait abandonner tout espoir de bonheur personnel, vivre sans désirs, sans confiance, sans rêves, sans attente, sans même cet ennui dans lequel il enrageait tant de se complaire… Il pourrait maintenant s'occuper des affaires des autres, du bonheur d'autrui, et, insensiblement, la vieillesse viendrait ; sa vie toucherait au terme ; il ne lui fallait rien de plus. Tout lui était désormais indifférent ; il ne voulait rien et pouvait raisonner froidement.

Mais il sentait sur son visage, surtout sous les yeux, on ne sait quel poids ; son front se recroquevillait comme du caoutchouc, et il allait pleurer.

Ressentant une faiblesse dans tout le corps, Lâptiév se mit au lit et quelque cinq minutes après, il dormait profondément.

III

La déclaration si inattendue de Lâptiév mit Ioûlia Serguéevna au désespoir.

Elle le connaissait peu, l'ayant rencontré par hasard. C'était un homme riche, de la célèbre maison de Moscou « Fédor Lâptiév et fils ». Très sérieux, il paraissait intelligent, toujours préoccupé de la maladie de sa sœur. Il lui avait paru ne faire aucune attention à elle, et elle-même était indifférente à son endroit ; et tout à coup cette déclaration sur l'escalier ! cette mine apitoyante ! cette admiration !…

La demande l'avait troublée et par sa soudaineté, et par ce mot « ma femme » qu'il avait prononcé, et par ce qu'elle avait dû répondre en refusant. Elle ne se rappelait déjà plus ce qu'elle avait dit, mais elle était sous l'impression du sentiment impétueux et déplaisant qu'elle avait mis à son refus. Lâptiév ne lui plaisait pas ; il avait l'air d'un commis, n'était pas intéressant ; elle ne pouvait que le refuser ; mais pourtant cela la gênait comme si elle eût mal agi.

– Mon Dieu, se disait-elle au désespoir, regardant l'icône suspendue au chevet de son lit,… sans même entrer !… en plein escalier !… Et avant, il ne me faisait pas la cour !… C'est étrange ! extraordinaire !…

Dans la solitude, son agitation augmentait d'heure en heure et elle n'avait plus la force de dominer son pénible sentiment. Il eût fallu quelqu'un pour l'entendre, lui dire qu'elle avait bien fait ; mais elle n'avait personne à qui se confier. Sa mère était morte depuis longtemps. Son père, elle le regardait comme un homme étrange, et ne pouvait pas causer sérieusement avec lui. Il la déconcertait par ses caprices, sa susceptibilité extrême et ses gestes imprévus. Il suffisait que l'on commençât à causer avec lui pour qu'il se mît immédiatement à parler de soi. Lors même qu'elle priait, elle n'était pas entièrement sincère, ne sachant pas au juste ce qu'elle avait à demander à Dieu.

On apporta le samovar. Ioûlia Serguéevna, pâle, fatiguée, l'air anéanti, entra dans la salle à manger, prépara le thé – c'était sa fonction – et en servit un verre à son père.

Serguéy Borîssytch, dans sa redingote longue dépassant les genoux, rouge, dépeigné, les mains dans ses poches, marchait dans la salle à manger, non pas d'un coin à un autre, mais n'importe comment, comme une bête en cage. Il s'arrêtait près de la table, lampait une gorgée de thé, et repartait, songeant toujours à on ne sait quoi.

– Lâptiév, aujourd'hui, m'a demandée en mariage, dit Ioûlia Serguéevna en rougissant.

Le docteur la regarda et sembla ne pas comprendre.

– Lâptiév ? demanda-t-il ; le frère de M^me^ Panaoûrov ?

Il aimait sa fille. Il était assuré que tôt ou tard elle se marierait, le quitterait ; mais il tâchait de n'y pas penser. Il redoutait la solitude et il lui semblait que, s'il restait seul dans cette grande maison, il aurait une attaque d'apoplexie ; toutefois, parler de cela franchement, était chose qu'il n'aimait pas.

– Eh bien ! dit-il en haussant les épaules, très heureux ! Je te félicite de cœur. Il se présente une belle occasion de te séparer de moi, à ton grand plaisir, et je te comprends tout à fait ! À ton âge, vivre avec un vieux père malade, à demi fou, ce doit être très pénible. Je te comprends parfaitement ! Et si je crevais vite, si les diables m'emportaient, tout le monde en serait heureux. Je te félicite de toute mon âme.

– Je l'ai refusé.

Le docteur sentit un soulagement, mais il n'était plus en état de s'arrêter ; il continua :

– Je m'étonne, je m'étonne, depuis longtemps, que l'on ne m'ait pas encore fourré dans un asile d'aliénés ! Pourquoi ai-je cette redingote et pas une camisole de force ? Je crois encore à la vérité, au bien ; je suis un idéaliste imbécile ; et, de notre temps, n'est-ce pas de la folie ? Et de quelle façon répond-on à ma sincérité, à mes honnêtes façons d'agir ? C'est tout juste si on ne me lapide pas, si on ne me monte pas sur le dos. Mes proches eux-mêmes tâchent de me grimper sur le cou. Que le diable m'emporte, vieille perruque que je suis !

– On ne peut pas causer raisonnablement avec vous ! dit Ioûlia.

Elle se leva nerveusement et monta chez elle, courroucée au souvenir des multiples injustices de son père. Mais

peu après, elle le plaignait, et, quand le docteur partit pour son cercle, elle l'accompagna jusqu'à la porte et la ferma derrière lui. Le temps était à la tempête ; la porte trembla sous la violence du vent, soufflant de tous côtés dans le vestibule. La bougie faillit être éteinte. Remontée à son étage, Ioûlia parcourut toutes les pièces, faisant des signes de croix devant toutes les portes et les fenêtres. Le vent hurlait ; il semblait que quelqu'un marchât sur le toit. Jamais Ioûlia ne s'était tant ennuyée et ne s'était sentie si seule.

Elle se demanda si elle avait bien fait de refuser Lâptiév, uniquement parce que son physique lui déplaisait. À la vérité, elle ne l'aimait pas, et l'épouser était renoncer définitivement à ses rêves et à ses idées de bonheur conjugal ; mais rencontrerait-elle jamais l'homme de ses rêves, et l'aimerait-elle ? Elle avait déjà vingt et un ans. En ville, il n'y avait pas d'épouseur pour elle. Elle se rappela tous les hommes de sa connaissance, fonctionnaires, professeurs, officiers. Les uns étaient mariés, et le vide et l'ennui de leur vie de famille impressionnait ; les autres étaient effacés, sots ou débauchés. Lâptiév du moins était de Moscou. Il sortait de l'Université. Il parlait français. Il habitait une capitale où abondent les gens intelligents, nobles, célèbres, où la vie est animée, où il y a de bons théâtres, des concerts, d'excellentes couturières, des confiseries… Il est dit dans l'Écriture que la femme doit aimer son mari, et, dans les romans, on attache une grande importance à l'amour ; mais n'y a-t-il pas là de l'exagération ? La vie conjugale ne peut-elle pas se concevoir sans amour ? On dit que l'amour passe vite et qu'il ne reste que l'habitude ; on dit que le véritable but de la vie conjugale n'est ni l'amour ni le bonheur : ce sont les devoirs, par exemple l'éducation des enfants, les soins du ménage, etc. L'Écriture, au reste, veut peut-être parler d'un amour pour le

mari analogue à celui pour le prochain, fait d'estime et d'indulgence.

Ioûlia Serguéevna dit attentivement ses prières du soir, puis, agenouillée, les mains sur la poitrine, regardant le feu de sa lampe d'Images, elle dit avec ferveur :

– Inspire-moi, Vierge protectrice ! Inspire-moi, Seigneur !

Elle avait rencontré des vieilles filles, pauvres, effacées, qui se repentaient amèrement et ne cachaient pas leurs regrets d'avoir refusé jadis leurs prétendants ; cela ne lui arriverait-il pas aussi ? Ne devrait-elle pas entrer au couvent ou devenir infirmière ?

Elle se déshabilla et se coucha, se signant et signant l'air autour d'elle. Tout à coup, dans le corridor, brusque et plaintive, la sonnette retentit.

– Ah ! mon Dieu ! fit-elle, ressentant dans tout le corps, à ce coup de sonnette, une irritation maladive.

Restée au lit, elle songeait combien la vie provinciale, monotone et pauvre en événements, est pourtant énervante. On tressaille à chaque instant ; à tout instant on a à craindre quelque chose, à se fâcher ou à se sentir en faute ; les nerfs, à la longue, s'usent tellement que l'on a peur de risquer un regard hors de sa couverture.

Une demi-heure après, un autre coup de sonnette retentit aussi brusque. La bonne, endormie sans doute, n'avait pas entendu. Ioûlia Serguéevna alluma une bougie et, tremblante, maugréant contre la domestique, commença à s'habiller. Mais quand elle sortait dans le corridor, elle entendit la femme de chambre qui, en bas, fermait la porte.

– Je croyais que c'était monsieur, dit-elle, mais on venait pour un malade.

Rentrée dans sa chambre, Ioûlia Serguéevna prit un jeu de cartes et décida que, si après avoir bien mêlé les cartes et coupé, il y avait au talon une carte rouge, ce serait oui, autrement dit qu'elle accepterait la demande de Lâptiév ; si c'était une carte noire, ce serait non. La carte fut le dix de pique.

Apaisée par cela, elle s'endormit, mais, le matin, il n'y avait plus ni oui ni non ; elle songea qu'elle pouvait, si elle voulait, changer sa vie. Fatiguée par ces réflexions, exténuée, elle se sentait malade. Pourtant, un peu après onze heures, elle s'habilla et alla voir Nîna Fiôdorovna ; elle voulait rencontrer Lâptiév ; peut-être maintenant le trouverait-elle mieux ; peut-être, jusqu'à maintenant, s'était-elle trompée…

Elle avait peine à avancer dans le vent et retenait son chapeau des deux mains ; elle ne voyait rien à cause de la poussière.

IV

Entrant chez sa sœur et y trouvant à l'improviste Ioûlia Serguéevna, Lâptiév se sentit à nouveau dans l'humiliante situation d'un homme qui déplaît. Il conclut que, si après ce qui s'était passé la veille, Ioûlia Serguéevna pouvait venir avec tant d'aisance chez sa sœur et le voir, c'est qu'elle ne le remarquait même pas, et le tenait pour absolument négli-

geable. Mais quand il l'eut saluée et que, pâle, de la poussière aux yeux, elle le regarda tristement avec un air contrit, il comprit qu'elle souffrait elle aussi.

Ressentant de la fatigue, elle ne resta que très peu de temps, une dizaine de minutes, et, en se retirant, elle dit à Lâptiév :

– Reconduisez-moi, voulez-vous, Alexey Fiôdorovitch ?

Dans la rue, ils marchèrent en silence, retenant leurs chapeaux, et Lâptiév, derrière elle, tâchait de la garantir du vent ; dans une petite rue, il y eut moins de monde ; ils marchèrent côte à côte.

– Si je n'ai pas été aimable hier soir, excusez-moi, dit-elle, la voix tremblante, comme si elle allait pleurer. C'est un vrai supplice ! Je n'ai pas dormi de la nuit.

– Moi, au contraire, dit Lâptiév sans la regarder, j'ai bien dormi ; mais cela ne veut pas dire que je me porte bien ; ma vie est brisée. Je suis profondément malheureux, et après votre refus, je suis comme empoisonné. Le plus pénible a été dit hier ; je ne sens pas aujourd'hui de gêne devant vous et puis parler franchement. Je vous aime plus que ma sœur, plus que ma mère défunte… J'ai pu vivre et ai vécu sans elles ; mais, sans vous… cela n'a pas pour moi de sens ; je ne le peux pas…

À présent, comme toujours, il devinait ses intentions et comprenait qu'elle voulait reprendre l'entretien de la veille et qu'elle ne l'avait prié de la reconduire que pour cela : maintenant elle le menait chez elle.

Mais que pouvait-elle ajouter à son refus ? Qu'avait-elle trouvé de nouveau ? À ses regards, à son sourire, et même à

sa manière de tenir les épaules et la tête en marchant auprès de lui, Lâptiév comprenait que, comme naguère, elle ne l'aimait pas et qu'il était pour elle un étranger. Que voulait-elle donc lui dire encore ?

Le docteur était à la maison.

– Soyez le bienvenu, Fiôdor Alexéiévitch, lui dit-il en brouillant ses prénom et patronyme, je suis très heureux de vous voir. Très heureux !

Naguère, il était moins accueillant ; Lâptiév en conclut que sa demande lui était déjà connue, et cela lui déplut. Il était assis dans ce salon qui, par son ameublement mesquin et bourgeois, et par ses médiocres tableaux, lui produisait une drôle d'impression. Bien qu'il y eût des fauteuils et une énorme lampe à abat-jour, ce salon ne ressemblait pas à une pièce habitée, mais à un vaste hangar. Il était évident que seul un homme comme le docteur pouvait s'y sentir chez lui. Une autre pièce presque deux fois plus grande était appelée la salle ; il ne s'y trouvait que des chaises, comme dans un cours de danse. Tandis que Lâptiév causait avec le docteur, un soupçon commença à le travailler. Ioûlia Serguéevna n'était-elle pas venue chez sa sœur et ne l'avait-elle pas ensuite amené ici pour lui dire qu'elle acceptait sa demande ? Oh ! que c'était affreux ! Mais le pire était que son âme fût accessible à de tels soupçons… Il s'imagina que, la veille au soir, et dans la nuit, le père et la fille s'étaient longuement concertés, avaient peut-être longuement discuté et étaient venus à conclure que Ioûlia, en refusant un homme riche, avait agi à la légère. Aux oreilles de Lâptiév tintèrent même les mots que les parents disent en pareille circonstance : « Tu ne l'aimes pas, c'est vrai ; mais songe combien tu peux faire de bien ! » Le docteur se disposant à aller faire ses vi-

sites, Lâptiév voulut sortir avec lui ; mais Ioûlia Serguéevna lui dit :

– Restez, je vous prie.

Elle était épuisée, découragée. Elle s'assurait que refuser un homme honnête, bon, qui l'aimait, – uniquement parce qu'il ne lui plaisait pas, alors surtout que ce mariage lui offrait l'occasion de changer sa vie, sa vie triste, monotone et oisive, alors que sa jeunesse passait, et que l'avenir n'offrait rien de brillant, – ce serait là un caprice, une fantaisie, une folie pour laquelle Dieu pourrait même la punir.

Quand son père fut sorti et que ses pas ne s'entendirent plus, elle s'arrêta tout à coup devant Lâptiév, et lui dit résolument, mais en devenant très pâle :

– J'ai longtemps réfléchi hier, Alexey Fiôdorovitch… J'accepte votre proposition.

Il s'inclina et lui baisa la main, et elle le baisa à la tête avec des lèvres froides[7]. Il sentait que dans cette déclaration d'amour, le principal manquait : l'amour de Ioûlia Serguéevna, et qu'il y avait beaucoup de superflu ; et il voulut crier, courir, partir tout de suite pour Moscou ; mais elle était près de lui et lui sembla si belle que la passion le domina soudain. Il songea qu'il était trop tard pour raisonner. Il l'embrassa passionnément, la pressa contre sa poitrine et, balbutiant, la tutoyant, il la baisa au cou, puis à la joue, à la tête…

---

[7] Selon le vieux mode de politesse russe, quand un homme baisait la main d'une femme, celle-ci lui rendait son baiser sur la tête. (Tr.)

Elle s'approcha de la fenêtre, redoutant ses caresses, et tous les deux regrettaient déjà de s'être déclarés ; tous deux se demandaient avec trouble pourquoi cela était arrivé.

– Si vous saviez comme je suis malheureuse ! lui dit-elle, les mains serrées.

– Qu'avez-vous ? demanda-t-il, s'approchant d'elle, se serrant lui aussi les mains. Ma chérie, au nom de Dieu, dites-le ? Mais ne me dites que la vérité, je vous en prie ; rien que la vérité.

– Ne faites pas attention, dit-elle avec un sourire forcé. Je vous serai fidèle et dévouée, je vous le promets… Venez ce soir.

Assis ensuite auprès de sa sœur et lui lisant un roman historique, Lâptiév se rappelait tout cela et se sentait blessé de ce qu'à son pur et large sentiment, à son sentiment magnifique, on n'eût répondu que d'une façon si piètre. On ne l'aimait pas, et on n'avait sans doute accepté sa demande que parce qu'il était riche ; en d'autres termes, on n'appréciait en lui que ce qu'il y estimait le moins. Il pouvait admettre que Ioûlia, honnête et croyante, n'avait pas une minute pensé à son argent ; pourtant elle n'aimait pas Lâptiév, et faisait assurément un calcul, peut-être inconscient, confus, mais un calcul. La maison du docteur répugnait à Lâptiév par son ameublement mesquin ; le docteur n'était qu'un avare pitoyable et gras, comme le Gaspard des *Cloches de Corneville,* et le nom même de Ioûlia sonnait vulgairement. Il se figurait comment ils iraient à l'église, au fond entièrement étrangers l'un à l'autre, sans, de son côté à elle, une goutte de sentiment, comme si une marieuse les eût appariés ; et il ne trouvait qu'une consolation, aussi banale que ce mariage même, celle de n'être ni le premier ni le dernier

homme dans ce cas-là. Des milliers de gens se marient ainsi, et peut-être, plus tard, Ioûlia l'aimerait-elle quand elle le connaîtrait mieux.

– Roméo et Juliette, dit-il, en riant et fermant le livre ; je suis un Roméo, Nîna ! Tu peux me féliciter ; j'ai aujourd'hui demandé en mariage Ioûlia Biélâvine.

Nîna Fiôdorovna pensa qu'il plaisantait, puis elle le crut et se mit à pleurer. Cette nouvelle ne lui fut pas agréable.

– Eh bien, je te félicite ! lui dit-elle. Mais comment cela est-il arrivé si subitement ?

– Ça n'a pas été subitement ; cela traîne depuis le mois de mars ; seulement tu n'as rien remarqué… Je suis devenu amoureux d'elle quand j'ai fait sa connaissance ici même, dans ta chambre.

– Je croyais, lui dit sa sœur au bout d'un instant que tu épouserais une de nos jeunes filles de Moscou. Celles de notre milieu sont plus simples. Mais le principal, Aliôcha, c'est que tu sois heureux. Mon Grigôry Nicolâitch ne m'aimait pas, et, il n'y a pas à le cacher : tu vois quelle est notre vie ! Évidemment toute femme peut t'aimer pour ta bonté et ton esprit, mais Ioulîtchka a été élevée à l'Institut : elle est noble ; que se soucie-t-elle de bonté et d'esprit ? Elle est jeune ; et toi, Aliôcha, tu ne l'es déjà plus ; et tu n'es pas beau.

Elle lui tapota la joue pour adoucir ces derniers mots, et dit :

– Tu n'es pas beau, mais tu es gentil.

Elle s'excita au point qu'une légère teinte rosée colora ses joues. Elle se mit à discuter avec feu s'il conviendrait

qu'elle bénît Aliôcha avec l'icône, puisqu'elle était sa sœur aînée et remplaçait leur mère. Et elle tâcha de convaincre son frère attristé qu'il fallait faire des noces solennelles et gaies, pour ne pas prêter à la critique.

Lâptiév se mit, dès lors, à aller trois ou quatre fois par jour chez les Biélâvine en qualité de fiancé. Il n'avait plus le temps de remplacer Sacha et de lire à sa sœur des romans historiques. Ioûlia le recevait dans les deux chambres, loin du salon et du cabinet de son père, et ces chambres lui plaisaient beaucoup. Les murs en étaient sombres ; il y avait dans un coin une rangée d'icônes. Il y flottait une odeur de bons parfums et d'huile d'autel. Un paravent dissimulait le lit et la table de toilette. Un rideau vert voilait les portes de la bibliothèque de Ioûlia, et les parquets étaient couverts de tapis en sorte qu'on ne l'entendait pas marcher. De tout cela, Lâptiév conclut que Ioûlia avait un caractère renfermé et aimait la vie calme, tranquille et isolée. Son père la tenait encore comme une mineure, ne lui donnant pas d'argent de poche, et il arrivait que, pendant les promenades, elle devenait confuse parce qu'elle n'avait pas un copek. Pour sa toilette et ses livres, son père lui remettait de l'argent au fur et à mesure, pas plus de cent roubles par an. Et le docteur lui-même n'avait sans doute guère d'argent, bien qu'il eût une bonne clientèle. Il jouait tous les soirs au cercle et perdait toujours. De plus, il achetait sur cession hypothécaire à la Société de Crédit mutuel des maisons de rapport. Les loyers en étaient irrégulièrement payés, ce qui n'empêchait pas le docteur d'assurer que ces opérations sur immeubles étaient très avantageuses. Il avait hypothéqué la maison qu'il habitait, et avait, avec l'argent, acheté un terrain sur lequel il faisait bâtir une autre maison à deux étages pour l'hypothéquer à son tour.

Lâptiév vivait à présent comme dans un nuage, non pas comme lui-même, mais comme son double, et il faisait maintes choses qu'il ne se fût pas décidé à faire auparavant ; il alla deux ou trois fois au Cercle avec le docteur, soupa avec lui, et lui offrit lui-même de l'argent pour sa bâtisse ; il alla même dans le second ménage de son beau-frère. Panaoûrov l'ayant invité à venir dîner chez lui, Lâptiév, sans réfléchir, accepta.

Il fut reçu par une dame d'environ trente-cinq ans, les cheveux grisonnants, les sourcils noirs, qui, sans doute, n'était pas Russe. Des plaques de poudre tachaient sa figure ; elle souriait mièvrement et lui serra la main de façon si brusque que ses bracelets tintèrent sur ses bras blancs. Il parut à Lâptiév qu'elle voulait, par son sourire, cacher aux autres et à elle-même qu'elle était malheureuse. Il vit aussi deux petites filles de trois à cinq ans, ressemblant à Sacha. On servit à dîner une soupe au lait, du veau froid aux carottes et du chocolat. C'était fade, mauvais, mais, par contre, il y avait sur la table des fourchettes de vermeil, un poivrier en or, des flacons à sauces et à poivre de Cayenne, et un huilier extrêmement ornementé.

Ce ne fut qu'après la soupe au lait que Lâptiév comprit combien il était inconvenant qu'il fût venu dîner là. Troublée, la dame souriait sans cesse. Panaoûrov expliquait scientifiquement ce que c'est que l'amour et de quoi il provient.

– Il s'agit là d'un phénomène d'électricité, dit-il en français à la dame. La peau de chaque individu contient de microscopiques glandes emplies de fluides ; si vous rencontrez une personne aux fluides parallèles aux vôtres, alors voilà l'amour…

Lorsqu'à son retour sa sœur demanda à Lâptiév où il avait été, il se sentit gêné et ne répondit rien.

Tout le temps qui précéda le mariage, il fut dans une fausse situation. Son amour s'accroissait chaque jour et Ioûlia lui semblait une créature poétique et distinguée ; mais ce n'était pourtant pas l'amour mutuel, et, en réalité, elle se vendait et il achetait. Parfois, réfléchissant, il désespérait, se demandait s'il ne devrait pas s'enfuir. Il ne dormait plus les nuits et pensait comment, après son mariage, il rencontrerait à Moscou cette dame que, dans ses lettres à ses amis, il appelait « la personne », et comment son père et son frère, à lui, gens malaisés, envisageraient son mariage et Ioûlia. Il craignait que, dès la première rencontre, son père ne lui dît quelque inconvenance. Il arrivait depuis un certain temps quelque chose d'étrange à son frère Fiôdor. Dans ses longues lettres, il parlait de l'importance de la santé, de l'influence des maladies sur le moral, de la religion, mais pas un mot de Moscou, ni des affaires. Ces lettres énervaient Lâptiév et il lui semblait que le caractère de son frère s'altérait.

Le mariage eut lieu en septembre. La bénédiction leur fut donnée à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul et les nouveaux mariés partirent le soir même pour Moscou. Lorsque Lâptiév et sa femme, celle-ci en robe noire à traîne, qui lui donnait l'apparence, non plus d'une jeune fille, mais d'une dame, quittèrent Nîna Fiôdorovna, le visage de la malade se crispa, mais aucune larme ne mouilla ses yeux.

Elle dit :

– Si… Dieu m'en préserve ! je meurs… prenez mes fillettes chez vous.

– Je vous le promets, répondit Ioûlia Serguéevna. Et ses lèvres et ses paupières tremblèrent nerveusement aussi.

– Je reviendrai en octobre, dit Lâptiév, ému ; rétablis-toi, ma chérie.

Les mariés voyagèrent dans un compartiment réservé. Ils étaient tous deux tristes et gênés. Ioûlia, dans un coin, sans avoir enlevé son chapeau, faisait semblant de s'assoupir. Lâptiév, étendu sur la banquette en face d'elle, s'inquiétait de différentes choses concernant son père, « la personne », et se demandait si son appartement de Moscou plairait à Ioûlia. Regardant sa femme qui ne l'aimait pas, il se demandait tristement pourquoi cela était arrivé.

V

Les Lâptiév possédaient à Moscou un commerce de mercerie en gros : franges, ganses, passementeries, coton à tricoter, boutons, etc. La recette brute montait à deux millions de roubles par an. Le bénéfice net, personne ne le connaissait, sauf le père. Les fils et les employés évaluaient approximativement ce bénéfice à trois cent mille roubles, et on disait qu'il eût été plus élevé de cent mille roubles si le vieux « ne se laissait pas aller », autrement dit s'il n'eût pas fait sans discernement tant de crédit. Dans les dix dernières années, il s'était amassé dans la maison pour presque un million de traites sans valeur, et le premier employé, quand il en était question, clignait malicieusement un œil et disait des mots dont le sens n'était pas intelligible pour tous :

– C’est la conséquence psychologique du temps.

Les principales opérations commerciales de la maison se faisaient aux Boutiques de la ville, dans un local qu’on appelait le dépôt. L’entrée en était dans une cour, toujours obscure, sentant la tille, et où des chevaux de trait frappaient l’asphalte de leurs sabots. La porte, très modeste d’aspect, garnie de tôle, ouvrait dans une chambre aux murs noircis d’humidité, couverts de chiffres tracés au charbon, et qu’éclairait une étroite fenêtre grillée. Il y avait ensuite, à gauche, une autre chambre plus grande et plus propre, avec un poêle de fonte et deux tables, mais éclairée elle aussi par une fenêtre de prison. C’était le bureau. De là, un étroit escalier de pierre menait au second étage dans le local principal. La pièce, assez grande, produisait sur les arrivants, en raison de la pénombre continuelle, du plafond bas, et de l’entassement de caisses, des ballots et des gens, la même impression maussade que les deux chambres du bas. Il s’y empilait, sur des rayons, comme au bureau, des marchandises en paquets et en boîtes. Il n’y avait dans leur arrangement ni ordre, ni beauté, et si on n’avait pas aperçu çà et là, par des fentes des paquets, tantôt des fils grenat, tantôt un bout de frange, on n’eût pas deviné le commerce que l’on faisait ici. En voyant ces paquets chiffonnés et ces boîtes de carton, on ne pouvait pas s’imaginer qu’avec de pareilles misères on gagnât des millions, et que, dans le dépôt, une cinquantaine de personnes, sans parler des clients, fussent occupées à cette affaire.

Lorsque, le lendemain de son arrivée, à Moscou, à midi, Lâptiév vint au dépôt, une équipe d’ouvriers empaquetait et mettait en caisses des marchandises, martelant et clouant si fort que, dans la première chambre et au bureau, personne ne l’entendit entrer. Un paquet de lettres à la main, un fac-

teur, qu'il connaissait, descendait, se crispant à cause du bruit : il ne le remarqua pas non plus. La première personne qui, en haut, se trouva devant lui, fut son frère Féodor Fiôdorovitch, lui ressemblant tellement qu'on les prenait pour des jumeaux. Cette ressemblance rappelait continuellement à Lâptiév son propre physique, et, voyant soudain devant lui un homme de taille médiocre, aux joues roses, les cheveux clairsemés, efflanqué, sans race, de mine peu intéressante et d'aspect tout populaire, il songea : est-ce possible que je sois pareil à lui ?

– Que je suis heureux de te voir ! lui dit son frère, l'embrassant et lui serrant fortement la main. Je t'attendais avec impatience chaque jour, mon frère. Dès que tu as écrit que tu te mariais, la curiosité m'a tourmenté et je m'ennuyais, éloigné de toi. Songes-y, il y a six mois que tu es parti. Raconte-moi un peu où en sont les choses. Nîna va mal ?

– Très mal.

– À la volonté de Dieu ! soupira Fiôdor. Et ta femme ? Je suis sûr qu'elle est belle. Je l'aime déjà. C'est que c'est ma sœurette. Nous la gâterons ensemble.

Le dos large et voûté de son père, qui lui était connu depuis si longtemps, apparut. Le vieillard, assis sur un escabeau, près du comptoir, causait avec un client.

– Papa, lui cria Fiôdor, Dieu nous fait une surprise ! Mon frère est arrivé.

Fiôdor Stépanovitch était de haute taille et d'une complexion extraordinairement robuste, en sorte que, malgré ses quatre-vingts ans et ses rides, il avait encore l'air d'un homme bien portant et fort. Il avait une voix de basse pro-

fonde et sonore qui sortait de sa large poitrine comme d'un tonneau. Rasé, il portait des moustaches courtes de soldat, et fumait des cigares. Comme il avait toujours chaud, il était vêtu en toute saison, au dépôt et chez lui, d'un ample veston de toile. On avait récemment opéré le vieillard de la cataracte, et, comme il y voyait mal, il ne s'occupait plus des affaires. Il ne faisait plus que causer avec les clients, buvant du thé avec eux, mangeant des confitures au lieu de le sucrer. Lâptiév s'inclina et lui baisa la main, puis les lèvres.

– Il y a un bon petit bout de temps qu'on ne s'est pas vu, cher monsieur, lui dit le vieux ; un bon petit bout de temps ! Donc tu veux que je te félicite pour ton mariage ? Soit ! bien volontiers ! je te félicite.

Et il tendit les lèvres à son fils. Lâptiév se baissa vers lui et l'embrassa.

– Alors, lui demanda le vieux, tu amènes ta demoiselle ?

Et sans attendre la réponse de son fils, il dit, s'adressant au client :

– Par la présente je vous informe, papa, que je me marie avec M^lle^ une telle. Oui ! Il n'est plus dans les règles de demander à son papa ni bénédiction ni conseil. Maintenant, ils agissent à leur guise. Quand je me suis marié, bien que j'eusse plus de quarante ans, je me suis traîné aux pieds de mon père pour lui demander conseil ; aujourd'hui, ça ne se fait plus.

Le vieillard se réjouissait du retour de son fils, mais il trouvait messéant de le choyer et de lui exprimer sa joie de n'importe quelle façon. Sa voix, sa façon de parler, son expression « ta demoiselle », amassèrent en Lâptiév la mauvaise humeur qu'il ressentait infailliblement au dépôt. Le

moindre détail lui rappelait le passé, alors qu'on lui donnait les verges et qu'on lui faisait faire carême. Il savait que, maintenant aussi, on battait de verges les apprentis, qu'on leur frappait le nez jusqu'à le faire saigner, et que, devenus grands, ces apprentis battraient à leur tour leurs subordonnés. Il lui suffisait d'être depuis cinq minutes au dépôt pour avoir l'impression qu'on allait lui dire des gros mots ou lui écraser le nez.

Fiôdor tapota l'épaule de son client et dit à son frère :

– Aliôcha, je te présente Grigôry Timoféïtch, notre nourricier de Tammbov. On peut le donner en exemple à la jeunesse actuelle ; il a plus de cinquante ans et a encore des enfants à la mamelle.

Les commis se mirent à rire et le client, un vieux, maigre, à figure pâle, rit aussi.

– La nature fait des actes au delà de l'ordinaire, remarqua le premier employé, debout derrière le rayon. D'où elle est entrée, elle sort.

Ce premier employé, homme de grande taille, d'une cinquantaine d'années, la barbe foncée, portant des lunettes et un crayon sur l'oreille, exprimait d'ordinaire ses idées de façon obscure, par lointaines ellipses, et, à son sourire malicieux, on voyait qu'il donnait à ses paroles un sens fin et particulier. Il aimait à obscurcir son discours de mots littéraires qu'il entendait à sa façon, et il employait aussi beaucoup de mots ordinaires dans un sens qu'ils n'avaient pas ; les mots « et avec ça », par exemple. Quand il s'exprimait catégoriquement et ne voulait pas être contredit, il allongeait la main droite et prononçait :

– Et avec ça !

Le surprenant, c'est que les autres employés et les clients le comprenaient fort bien. Il s'appelait Ivane Vassîlytch Potchâtkine et était natif de Kachira[8]. Pour féliciter Lâptiév, il s'exprima ainsi :

– De votre part, c'est une marque de courage, car le cœur d'une femme c'est Chamil[9].

Un autre personnage important, au dépôt, était le commis Makièitchév, gros blond, posé, chauve de tout le sommet de la tête, portant des favoris. S'approchant de Lâptiév, il lui dit respectueusement, à mi-voix :

– J'ai bien l'honneur, monsieur… Dieu a exaucé les prières de votre père… Dieu soit loué, monsieur !

Les autres commis s'approchèrent et félicitèrent Lâptiév de son mariage. Tous, habillés à la mode, avaient l'air de gens fort convenables et bien élevés. À la façon des gens du Nord, ils remplaçaient les *a* par des *o,* et prononçaient le *gué* comme le g latin. Comme ils ajoutaient tous les deux mots m'sieur ou m'sieu, leurs félicitations, rapidement prononcées, par exemple la phrase : « Je vous souhaite, m'sieur, tout le bien possible, m'sieu, » s'entendait comme si on fouettait l'air avec une badine : « *jvysssss* ».

Tous ces salamalecs ennuyèrent bientôt Lâptiév qui voulut rentrer chez lui ; mais ce n'était pas facile. Il devait, par bienséance, passer au dépôt au moins deux heures. Il

---

[8] Ville de district du gouvernement de Toula. (Tr.)

[9] Héros de la défense du Caucase qui donna de longues peines aux Russes de 1830 à 1859. (Tr.)

s'éloigna du comptoir et demanda à Makièitchév si l'été s'était bien passé et s'il n'y avait rien de nouveau. L'autre répondit respectueusement, sans lever les yeux. Un apprenti à cheveux courts, en blouse grise, lui apporta du thé dans un verre, sans soucoupe. Peu après, un autre apprenti, en passant devant eux, heurta une caisse et faillit tomber. Le sérieux Makièitchév prit tout à coup un air terrible, méchant, fit une figure de réprouvé, et lui cria :

– Marche un peu avec tes pieds !

Les commis étaient heureux que leur jeune patron se fût marié et fût enfin revenu. Ils le regardaient avec une curiosité complaisante, et chacun, en passant près de lui, se faisait un devoir de lui dire respectueusement quelque chose d'agréable. Mais Lâptiév était persuadé que tout cela n'était pas sincère, et qu'on le flattait par crainte, il n'avait jamais pu oublier depuis une quinzaine d'années qu'un employé, atteint de maladie psychique, était sorti dans la rue en chemise, nu-pieds, criant, en menaçant du poing les fenêtres du patron, qu'on l'avait mis au supplice. Et après que le pauvre diable fut guéri, on se moqua longtemps de lui, lui rappelant comme il criait à ses patrons : *plantateurs* au lieu d'exploiteurs.

La vie des employés des Lâptiév était dure et faisait depuis longtemps le thème des conversations aux Boutiques. Le pire était que le vieux Lâptiév suivait envers eux une politique asiatique. Nul ne connaissait les appointements de ses préférés, Potchâtkine et Makièitchév. Ils touchaient trois mille roubles par an de gratifications, mais il faisait mine de leur en payer sept. Tous, chaque année, recevaient des gratifications, mais en secret, en sorte que ceux qui en recevaient de faibles se voyaient obligés de dire, par amour-propre,

qu'ils en avaient reçu de fortes. Aucun apprenti ne savait quand il deviendrait commis. Aucun employé ne savait si son patron était satisfait de lui. Rien n'était expressément défendu aux employés, et, par suite, ils ne savaient pas ce qui leur était permis. Il ne leur était pas défendu de se marier ; mais ils ne le faisaient pas par crainte de déplaire au patron et de perdre leur place. Il leur était permis d'avoir des relations et d'aller en visite ; mais la porte cochère était close à neuf heures du soir, et, chaque matin, le patron examinait soupçonneusement ses employés. Il vérifiait si quelqu'un ne sentait pas l'eau-de-vie : « Voyons, souffle un peu ! »

Les employés devaient à chaque fête aller à la première messe et se placer, à l'église, de façon à ce que le patron les vît tous. Les carêmes étaient rigoureusement observés. Aux jours solennels, les jours de fêtes du patron, par exemple, ou ceux des membres de sa famille, les employés devaient lui offrir par souscription un gâteau de chez Fley, ou un album. Ils habitaient le rez-de-chaussée et le pavillon de la maison de la Piâtniskaïa, entassés trois ou quatre par chambre, et, à dîner, ils mangeaient à la terrine commune, bien qu'il y eût devant chacun d'eux une assiette. Si, pendant les repas, un des patrons entrait chez eux, ils se levaient tous.

Lâptiév reconnaissait que, ceux seuls qu'avait gâtés la formation du vieillard, pouvaient le regarder comme un bienfaiteur. Les autres ne voyaient en lui qu'un « *plantateur* ». Il n'apercevait, après six mois d'absence, aucune amélioration et il y avait même quelque chose de nouveau qui ne présageait rien de bon : Fiôdor, qui autrefois, était paisible, méditatif et extrêmement délicat, parcourait maintenant le dépôt, un crayon derrière l'oreille, avec l'air d'un homme actif et très occupé. Il tapait sur l'épaule de son client et appelait ses

employés : « amis ! » Il jouait évidemment un nouveau rôle dans lequel son frère ne le reconnaissait pas.

La voix du vieux bourdonnait sans cesse. N'ayant rien à faire, il enseignait à ses clients comment il faut vivre et prospérer, se donnant toujours pour modèle. Il y avait dix, quinze ou vingt ans que Lâptiév entendait ces vanteries et cet écrasant ton d'autorité. Le vieux s'adorait. Il avait, à l'entendre, fait le bonheur de sa femme et de sa famille ; il avait doté ses enfants, comblé de bienfaits ses employés et ses serviteurs, et mis toute la rue et toutes ses connaissances en devoir de prier éternellement pour lui. Quoi qu'il fît, c'était parfait, et si les affaires des autres n'allaient pas, c'est parce qu'ils ne voulaient pas lui demander conseil. Sans ses conseils aucune affaire ne pouvait réussir. À l'église, il se plaçait en avant de tout le monde, faisant même des remarques aux prêtres quand, selon lui, ils n'officiaient pas comme il fallait ; il croyait que cela plaisait à Dieu, puisque Dieu l'aimait.

Vers deux heures, tout le monde, au dépôt, était dans le feu des affaires, sauf le patron qui continuait à bourdonner. Pour ne pas rester inactif, Lâptiév reçut d'une ouvrière des passementeries et la fit partir ; puis il s'occupa d'un client, un marchand de Vôlogda, qu'il passa à un employé.

Les prix et les numéros des marchandises étaient marqués en lettres ; on entendait de tous côtés : T. V. A. R. J. T !

Lâptiév, en partant, dit adieu à Fiôdor.

– Demain, lui dit-il, je viendrai avec ma femme à la Piâtniskaïa, mais si mon père lui dit le moindre mot grossier, je ne resterai pas une minute.

– Tu es toujours le même, soupira Fiôdor ; le mariage ne t'a pas changé. Frère, il faut être indulgent pour le vieux.

Alors, à demain à onze heures ! Nous t'attendrons avec impatience ; viens tout de suite après la messe.

– Je ne vais pas à la messe.

– N'importe. Le principal est de ne pas venir plus tard que onze heures pour avoir le temps de faire une petite prière et de déjeuner ensemble. Bonjour à sœurette ; baise-lui la main. Je sens que je l'aimerai, dit Fiôdor tout à fait sincèrement. Je t'envie, frère ! lui cria-t-il quand Alexey descendait.

« Qu'a-t-il donc à se recroqueviller timidement, comme s'il se croyait nu ? songea Lâptiév, passant dans la Nicôlskaïa et essayant de comprendre le changement survenu chez Fiôdor. Et il a un langage nouveau : « Frère, cher frère, Dieu nous fait une surprise, nous prierons un peu… » Il parle comme le Ioudoûchka de Chtchédrine[10].

VI

Le lendemain – c'était un dimanche – Lâptiév partit à onze heures avec sa femme pour la Piâtniskaïa dans une voiture légère, à un cheval. Il craignait quelque sortie de son père, ce qui lui déplaisait d'avance. Après deux nuits passées chez son mari, Ioûlia Serguéevna considérait déjà son ma-

---

[10] Héros de la *Chronique de la maison Golovlév,* de CHTCHEDRINE, dont le nom veut dire le petit Judas. (Tr.)

riage comme une erreur, un malheur, et il lui semblait que, si elle eût dû vivre avec lui ailleurs qu'à Moscou, elle n'aurait pas pu supporter cette calamité. Les rues, les maisons et les églises lui plaisaient beaucoup. Si l'on avait pu courir la ville dans ces beaux traîneaux attelés de chevaux de luxe qu'elle voyait disparaître du matin au soir, et respirer, pendant la course rapide, le bon air frais de l'automne, elle ne se serait sans doute pas sentie si malheureuse.

Près d'une maison blanche, depuis peu recrépie le cocher ralentit et tourna à droite. On attendait le jeune couple. Près de la porte cochère stationnaient le dvornik[11] en cafetan neuf, ses hautes bottes dans des caoutchoucs, et deux agents. Tout l'espace entre le milieu de la rue jusqu'à la porte cochère, et cette porte jusqu'à l'auvent de la porte d'entrée, était semé de sable frais. Le dvornik enleva son chapeau ; les agents portèrent leur main à leur visière. Fiôdor devant la porte, reçut ses frères avec un air très sérieux.

– Très heureux de faire votre connaissance, sœurette, dit-il baisant la main de Ioûlia. Soyez la bienvenue.

Il lui offrit le bras pour monter l'escalier et la conduisit dans le corridor à travers une foule de toute sorte de gens, hommes et femmes. L'antichambre aussi était bondée. Il arrivait une odeur d'encens.

– Je vais tout de suite vous présenter à notre père, chuchota Fiôdor au milieu d'un silence de tombe. Un vénérable vieillard, le *pater familias*.

---

[11] Surveillant de la maison. (Tr.)

Dans la grande salle, près de la table préparée pour la prière, attendaient Fiôdor Stépânytch, le prêtre, coiffé de sa calotte, et le diacre.

Le vieux, sans dire un mot, tendit la main à Ioûlia. Tous se taisaient ; Ioûlia se sentit troublée.

Le prêtre et le diacre, revêtirent leurs vêtements sacerdotaux. On apporta l'encensoir, d'où s'envolaient des étincelles et s'exhalait une odeur d'encens et de charbon. On alluma des cierges. Les employés, entrant sur la pointe des pieds, se rangèrent sur deux rangs le long du mur. C'était un grand silence ; personne n'osait tousser.

« Bénis-nous, seigneur-maître », commença le diacre.

Le *Te Deum* fut dit solennellement, sans rien passer, et on lut deux oraisons : celle à Jésus-le-très-doux et celle de la Très Sainte Mère de Dieu. Les chantres ne chantèrent rien que sur partitions, et ce fut très long. Lâptiév avait remarqué que sa femme venait de se troubler pendant les oraisons, et, tandis que les chantres entonnaient avec maintes fioritures le triple *Seigneur, ayez pitié !* il attendait, l'esprit tendu, que le vieux se retournât et fît quelque observation dans le genre de : « Vous ne savez pas faire le signe de la croix ! » et il songeait, fâché : « Pourquoi cette foule ? pourquoi toute cette cérémonie avec des prêtres et des chantres ? Tout cela est trop à la marchande. » Mais quand sa femme, au moment de l'Évangile, courba la tête avec le vieillard et s'agenouilla plusieurs fois, il comprit que tout cela lui plaisait, et il se tranquillisa.

À la fin de la prière, pendant qu'on chantait les souhaits de longue vie, le prêtre présenta la croix à baiser au vieux et à Alexey ; mais lorsque Ioûlia Serguéevna s'approcha, il cou-

vrit la croix de sa main et manifesta le désir de parler. On fit signe aux chantres de s'arrêter.

– Le prophète Samuel, commença le prêtre, vint à Bethléem sur l'ordre de Dieu, et les anciens de la ville lui demandèrent avec émoi : « Est-ce la paix qui entre avec toi, ô voyant ? » Et le prophète lui dit : « C'est la paix ; servez le Seigneur ; soyez bénis et réjouissez-vous aujourd'hui avec moi. » Allons-nous aussi, servante de Dieu, Ioûlia, te demander si tu portes la paix en entrant dans cette maison ?…

Ioûlia était rouge d'émotion. Quand le prêtre eut fini, il lui donna la croix à baiser et dit d'un ton déjà tout différent :

– Maintenant il faut marier Fiôdor Fiôdorytch. Il en est temps.

Les chantres recommencèrent à chanter ; les assistants se mirent à remuer, et ce devint bruyant. Le vieillard ému, les yeux pleins de larmes, embrassa Ioûlia par trois fois, lui signa le visage et dit :

– Cette maison est la vôtre ; je suis vieux et n'ai plus besoin de rien.

Les employés firent leurs félicitations variées, mais les chantres braillaient si fort qu'on ne pouvait rien entendre. Après cela on déjeuna et on but du champagne. Ioûlia Serguéevna, assise à côté du vieillard, l'écoutait dire que la séparation est mauvaise, qu'il faut vivre au même logis, et que les partages et la mésentente mènent à la ruine.

– J'ai acquis de la fortune, disait-il, et mes enfants ne font que dépenser. Venez vivre dans la même maison que moi et amassez vous aussi ; je suis vieux et ai besoin de repos.

Devant Ioûlia, Fiôdor passait sans cesse, ressemblant beaucoup à son frère, mais plus agité et plus timide ; il s'affairait auprès d'elle et lui baisait la main.

– Nous sommes, sœurette, des gens simples, lui disait-il, tandis que des taches rouges apparaissaient sur son visage. Nous vivons simplement, à la russe, et de façon chrétienne.

En revenant chez lui, Lâptiév, très satisfait de ce que tout se fût bien passé, sans rien d'extraordinaire, comme il s'y attendait, disait à sa femme :

– Tu es étonnée qu'un homme aussi énorme et aussi large d'épaules que notre père ait des enfants d'aussi petite taille et aussi étroits de poitrine que Fiôdor et moi ; mais c'est facile à comprendre. Mon père s'est marié à quarante-cinq ans, et ma mère en avait dix-sept. Elle pâlissait et tremblait devant lui. Née d'une mère relativement bien portante, Nîna est plus forte et mieux venue que nous. Fiôdor et moi fûmes conçus et naquîmes quand ma mère était déjà minée par la peur continuelle. Je me rappelle que mon père commença à m'instruire – ou pour parler simplement – à me battre, quand je n'avais pas encore cinq ans. Il me donnait les verges, me tirait les oreilles, me frappait à la tête, et, en me réveillant, ma première pensée était : « Va-t-on me battre aujourd'hui ? » Jouer et polissonner nous était défendu à Fiôdor et à moi. Nous devions aller à matines et à la première messe, baiser la main des prêtres et des moines, et dire des oraisons. Tu es religieuse et aimes ces choses-là ; mais moi je crains la religion, et, quand je passe devant une église, je me souviens de mon enfance ; et cela m'opprime. À huit ans, on me mit au dépôt ; je travaillais comme un apprenti et cela nuisait à ma santé parce qu'on m'y battait presque chaque jour. Plus tard, quand on me mit au lycée, je

travaillais jusqu'au dîner[12], et ensuite, jusqu'au soir, je devais rester à ce même dépôt. Il en fut ainsi jusqu'à vingt-deux ans où je fis, à l'Université, la connaissance de Iârtsév qui me convainquit de quitter la maison paternelle. Iârtsév m'a fait beaucoup de bien. Sais-tu, dit Lâptiév, en souriant de plaisir, allons sur-le-champ faire visite à Iârtsév. C'est la plus noble nature ! Comme il en sera touché !

VII

Un samedi de novembre, Antone Rubinstein dirigeait l'orchestre à un concert symphonique. Il y avait beaucoup de monde ; il faisait très chaud. Lâptiév écoutait debout derrière les colonnes, tandis que sa femme et Kôstia Kotchévoï étaient assis, assez loin devant lui, au troisième ou au quatrième rang. Tout au commencement de l'entr'acte, Paûlina Nicolâévna Razssoûdine, – « la personne » – passa tout à fait à l'improviste devant Lâptiév.

Depuis son mariage, il pensait souvent, avec trouble, à la possibilité d'une rencontre avec elle. Lorsque, à présent, elle le regardait tout droit, fixement, il se souvint qu'il n'avait encore jamais pris le temps de s'expliquer avec elle ou de lui écrire deux ou trois lignes amicales, comme s'il se cachait d'elle. Il en eut honte et rougit. La personne lui serra la main avec force et impétuosité, et lui demanda :

---

[12] Le dîner avait lieu ordinairement en Russie vers trois heures. (Tr.)

– Avez-vous vu Iârtsév ?

Et sans attendre la réponse, elle passa vite plus loin faisant de grands pas, comme si quelqu'un l'eût poussée par derrière.

Elle était très maigre, laide, le nez long, et paraissait toujours fatiguée, exténuée. Il semblait qu'il lui fallût de grands efforts pour tenir les yeux ouverts et ne pas tomber. Elle avait de beaux yeux sombres, une expression intelligente, bonne et sincère, mais ses mouvements étaient brusques et anguleux. Il était malaisé de causer avec elle parce qu'elle ne savait pas écouter ni parler tranquillement. Il ne faisait pas bon l'aimer. Jadis, avec Lâptiév, elle riait longuement, aux éclats, se couvrant le visage de ses mains, et assurait que, pour elle, l'amour n'était pas l'essentiel. Elle minaudait comme une jeune fille de dix-sept ans et, pour l'embrasser, il fallait éteindre toutes les bougies. Elle avait déjà trente ans et était mariée à un professeur avec lequel elle ne vivait plus depuis longtemps ; elle gagnait sa vie en donnant des leçons de musique et prenant part à des quatuors.

Pendant la Neuvième Symphonie, elle repassa comme par hasard, devant Lâptiév, mais la foule compacte des hommes debout derrière les colonnes l'empêcha d'avancer, et elle s'arrêta. Lâptiév lui vit la blouse de velours qu'elle avait l'année précédente et depuis deux ans pour aller aux concerts. Ses gants étaient neufs, son éventail aussi, mais de peu de valeur. Elle aimait à se parer, mais ne savait pas, et, ménageant l'argent sur ce point-là, elle s'habillait mal et de façon négligée, en sorte que, sur la rue, quand elle se rendait à ses leçons, marchant vite et à grands pas, on aurait pu la prendre pour un jeune frère servant. Le public applaudissait, criait *bis*.

– Vous allez passer la soirée avec moi, dit Paûlina Nicolâévna, s'approchant de Lâptiév et le regardant sévèrement. Nous irons prendre le thé ensemble. Vous entendez ! Je l'exige ! Vous m'êtes redevable de bien des choses, et n'avez pas le droit de me refuser cette futilité.

– Bien, consentît Lâptiév.

Il y eut après la Symphonie d'interminables rappels. Le public sortait avec une lenteur extrême et Lâptiév ne pouvait partir sans prévenir sa femme. Il fallait attendre à la porte.

– J'ai une atroce soif de thé, dit M^me^ Razssoûdine. Mon âme brûle.

– On peut en boire ici, dit Lâptiév ; allons au buffet.

– Mais est-ce que j'ai de l'argent à jeter au buffetier ? Je ne suis pas un trafiquant !

Il lui offrit le bras ; elle refusa en débitant une fastidieuse et longue phrase qu'il avait déjà entendue bien des fois : elle ne se mettait pas au rang du sexe faible et beau, et n'avait pas besoin des services de messieurs les hommes.

En causant avec Lâptiév elle regardait les gens sortir et disait souvent bonsoir à des connaissances, ses collègues du cours Guerrier et du Conservatoire, ou à des jeunes gens et des jeunes filles, ses élèves. Elle leur serrait fortement et brusquement la main, comme si elle les tirait à elle. Mais elle se mit à rouler les épaules comme si elle avait la fièvre et à trembler ; et elle dit enfin, à mi-voix à Lâptiév en le regardant avec horreur :

– À qui êtes-vous marié ? Où aviez-vous les yeux, fou que vous êtes ! Qu'avez-vous trouvé en cette petite fille stupide et nulle ? Moi, je vous ai aimé pour votre âme, pour

votre esprit, tandis que cette poupée de porcelaine n'a cure que de votre argent.

– Laissons cela, Paûlina, dit-il d'une voix suppliante. Tout ce que vous pouvez me dire au sujet de mon mariage, je me le suis dit maintes fois. Ne me causez pas une souffrance superflue.

Ioûlia Serguéevna apparut en robe noire avec une grande broche de diamants, que son beau-père lui avait envoyée après la prière. Sa suite l'accompagnait : Kotchévoï, deux médecins, un officier et un robuste jeune homme en uniforme d'étudiant qui, de son nom de famille, s'appelait Kiche.

– Que Kôstià t'accompagne, dit Lâptiév à sa femme ; je vais revenir.

Ioûlia inclina la tête et continua son chemin. Paûlina Nicolâévna la suivit du regard, tremblant de tout son corps et crispée. Son regard était rempli de dégoût, de haine et de souffrance.

Lâptiév craignait d'aller chez elle, prévoyant une explication acrimonieuse, avec des larmes. Il proposa d'aller prendre le thé dans un restaurant ; mais elle dit :

– Non, non, allons chez moi ! Ne me parlez pas de restaurants.

Elle n'aimait pas les restaurants, dont l'air lui semblait empesté par le tabac et la respiration des hommes. Contre tous ceux qu'elle ne connaissait pas, elle avait une prévention étrange, les comptant tous pour des débauchés, capables de se jeter à tout instant sur elle. En outre, la musique des restaurants l'énervait à lui en donner le mal de tête.

En sortant de l'Assemblée de la noblesse, ils prirent une voiture pour l'Ostôjennka, ruelle Savièlovski où habitait Paûlina Nicolâévna. Pendant tout le trajet, Lâptiév pensait à elle.

En effet, il lui devait beaucoup. Il avait fait sa connaissance chez son ami Iârtsév à qui elle enseignait la musique théorique. Elle l'aima fortement, de façon tout à fait désintéressée, continuant, comme avant, à donner des leçons et à travailler jusqu'à épuisement. Ce fut grâce à elle qu'il comprit et aima la musique pour laquelle il était jusqu'alors presque indifférent.

– La moitié de mon royaume pour un verre de thé ! dit Paûlina d'une voix sourde, se couvrant la bouche de son manchon pour ne pas prendre froid. J'ai donné cinq leçons aujourd'hui, que le diable les emporte ! Mes élèves sont des tapoteurs si stupides que je suis presque morte de rage. Je ne sais quand finira ce bagne. Je suis à bout. Dès que j'aurais mis trois cents roubles de côté, je lâche tout et je vais en Crimée. Je m'étendrai sur la plage pour avaler de l'oxygène. Que j'aime la mer, mon Dieu ! comme je l'aime !

– Vous n'irez nulle part, lui dit Lâptiév. D'abord, vous ne mettrez rien de côté, et puis vous êtes avare. Excusez-moi de le répéter : Est-il donc moins humiliant de gagner ces trois cents roubles sou par sou à des désœuvrés, qui vous prennent des leçons parce qu'ils n'ont rien à faire, que de les emprunter à des amis ?

– Je n'ai pas d'amis, fit-elle, irritée, et je vous prie de ne pas dire de bêtises. La classe ouvrière, à laquelle j'appartiens, a, comme privilège, la conscience d'être inachetable, le droit de ne rien devoir à des trafiquants, et celui de mépriser. Non, monsieur, vous ne m'achèterez pas ! Je ne suis pas une Ioûlia.

Lâptiév ne paya pas le cocher sachant que cela amènerait un flux de mots maintes fois entendus déjà. Razssoûdina paya elle-même.

Elle louait une petite chambre meublée, avec pension, chez une dame seule. Son grand piano de Bekker se trouvait momentanément chez Iârtsév à la grande Nikîtskaïa, et elle y allait jouer chaque jour. Il y avait dans sa chambre des fauteuils sous des housses, un lit à courtepointe d'été, blanche, et des pots de fleurs appartenant à sa propriétaire. Il y avait des chromos aux murs et rien ne disait qu'une femme, ancienne élève des cours supérieurs, habitait ici. Ni table de toilette, ni livres, ni bureau. On voyait que la locataire se couchait dès qu'elle rentrait, et qu'elle partait le matin dès qu'elle était levée.

La cuisinière apporta le samovar. Paûlina Nicolâévna prépara le thé, et, toujours frissonnante (il faisait froid dans sa chambre), se mit à critiquer les chanteurs de la Neuvième Symphonie. Ses yeux se fermaient de fatigue. Elle but un verre, puis un autre, puis un troisième.

– Ainsi, dit-elle, vous êtes marié ? Mais ne vous inquiétez pas, je n'en ferai pas une maladie et je saurai vous arracher de mon cœur. Il est triste seulement et amer que vous soyez le même rien qui vaille que tous les autres hommes, que vous n'ayez besoin chez la femme ni d'esprit, ni d'intelligence et seulement d'un corps, et de beauté et de jeunesse… La jeunesse ! nasilla-t-elle, comme en imitant quelqu'un ; et elle se mit à rire. La jeunesse !… Vous avez

besoin de pureté : *Reinheit ! reinheit*[13] !… Elle se renversa sur le dossier du fauteuil en riant : *Reinheit !*

Quand elle eut fini de rire, ses yeux étaient humides de larmes.

– Êtes-vous heureux du moins ? demanda-t-elle.

– Non.

– Elle vous aime ?

– Non.

Lâptiév, ému, se sentant malheureux, se leva et se mit à marcher dans la chambre.

– Non, répéta-t-il. Je suis, Paûlina, très malheureux, si vous voulez le savoir. Que faire ? J'ai commis une sottise. On ne peut pas la réparer. Il faut prendre la chose avec philosophie. Elle s'est mariée sans amour, bêtement, par intérêt, peut-être, mais sans y penser, et, maintenant, elle s'avoue sans doute sa faute et soupire. Je le vois. La nuit on dort, mais le jour elle a peur de rester seule avec moi, ne fût-ce que cinq minutes, et elle recherche des distractions de société. Elle a peur, et elle a honte avec moi.

– Mais elle prend tout de même votre argent !

– C'est bête, Paûlina, s'écria Lâptiév. Elle prend mon argent parce qu'il lui est absolument égal d'en avoir ou de n'en pas avoir. C'est un être honnête et pur. Elle m'a épousé pour ne pas rester avec son père, voilà tout !

---

[13] Pureté en allemand. (Tr.)

– Êtes-vous sûr qu'elle vous eût épousé si vous n'aviez pas été riche ? demanda Razssoûdina.

– Je ne suis sûr de rien, dit Lâptiév anxieux, sûr de rien. Je ne comprends rien… Au nom de Dieu, Paûlina, ne parlons plus de cela !

– Vous l'aimez ?

– Follement.

Un silence pesa. Paûlina buvait un quatrième verre de thé ; lui, marchait, en pensant que maintenant, sans doute, sa femme soupait au Cercle des médecins.

– Mais, demanda Razssoûdina, en haussant les épaules, est-ce qu'on peut aimer sans savoir pourquoi ? C'est la passion bestiale qui parle en vous. Vous en êtes ivre ! Vous êtes empoisonné par cette *reinheit,* par ce beau corps. Éloignez-vous de moi, vous êtes malpropre. Retournez chez elle.

Elle fit un geste de lassitude, puis saisissant son bonnet de fourrure elle le lui lança. Il mit silencieusement sa pelisse et sortit ; mais elle courut dans le vestibule et, s'accrochant convulsivement à son bras, près de l'épaule, elle se mit à sangloter.

– Paûlina, assez, finissez ! lui disait-il sans pouvoir desserrer ses doigts ; calmez-vous, je vous en prie !

Elle ferma les yeux et pâlit, et son long nez devint d'une désagréable couleur de cire, comme celui d'une morte.

Et Lâptiév n'arrivait toujours pas à desserrer ses doigts ; elle s'était évanouie. Il la souleva avec précaution et la posa sur son lit, resta auprès d'elle dix minutes, jusqu'à ce qu'elle

fût revenue à soi. Ses épaules étaient froides, son pouls irrégulier.

– Rentrez chez vous, dit-elle en ouvrant les yeux, sans quoi je vais pleurer encore. Il faut se dominer.

L'ayant quittée, Lâptiév ne se rendit pas au Cercle des médecins, où ses amis l'attendaient, mais chez lui. Tout le trajet, il se demanda pourquoi il n'avait pas fondé de famille avec cette femme qui l'aimait tant, et était déjà, en fait, sa femme et son amie. C'était la seule personne qui lui fût attachée, et n'eût-ce pas été une noble et digne tâche de donner le bonheur, d'assurer un asile et le repos à cet être intelligent, fier et écrasé par le labeur. Prétendre, comme il l'avait fait, à la jeunesse, à la beauté, à tout un impossible bonheur qui, déjà depuis tant de mois, le plongeait, comme par châtiment ou par dérision, dans une humeur sombre, accablante, cela était-il de son âge ? La lune de miel était depuis longtemps passée, et il ignorait – c'était risible de l'avouer – quel être était sa femme. Elle écrivait à son père et à ses amis de l'Institut de longues lettres de cinq pages, tandis qu'elle ne trouvait à lui parler que de la température et de l'heure des repas. Lorsque, avant de se coucher, elle priait longuement et baisait ensuite ses petites croix et ses médailles, il pensait avec haine : « La voilà qui prie, mais pour quoi, pour quoi prie-t-elle ? »

Il s'injuriait en pensée non moins qu'elle, en se disant que, couché à côté d'elle et la tenant dans ses bras, il prenait ce qu'il payait ; mais c'était horrible. Si elle eut été une femme d'une débordante santé, pécheresse hardie, soit ! Mais voyons, cette jeunesse, cette piété, cette soumission, ces yeux purs et innocents !… Quand elle était sa fiancée, sa piété le touchait. À présent, cette détermination convention-

nelle de vues et d'opinions lui semblait une barrière lui cachant la vraie vérité. Tout, dans sa vie conjugale, était torturant. Lorsque, à côté de lui, au théâtre, sa femme soupirait ou riait de bon cœur, il songeait amèrement qu'elle ne voulait pas partager avec lui ses enthousiasmes. Il notait qu'elle était en amitié avec tous ses camarades, que tous connaissaient son être intime et qu'il n'en connaissait rien ; il s'en attristait et était jaloux en silence.

Rentré à la maison, Lâptiév passa sa robe de chambre, prit ses pantoufles et se mit à lire un roman. Sa femme n'était pas encore rentrée. Mais il ne passa pas plus d'une demi-heure que l'on sonna à l'antichambre. Les pas de Piôtre, allant ouvrir, résonnèrent sourdement. C'était Ioûlia. Elle entra dans le cabinet de son mari, en pelisse, les joues rougies par la gelée.

– Il y a un grand incendie à la Prèssnia, dit-elle, haletante. Cela fait une énorme lueur. J'y vais avec Constantin Ivânytch.

– À ta guise.

Son air de santé, sa fraîcheur, l'enfantine frayeur de ses yeux rassurèrent Lâptiév. Il lut encore une demi-heure et alla se coucher.

Le lendemain, Paûlina Nicolâévna lui envoya au dépôt deux livres qu'elle lui avait jadis empruntés, toutes ses lettres et ses photographies. Un billet d'un seul mot y était joint : « Suffit ! »

VIII

À la fin d'octobre, il y eut une récidive marquée dans le mal de Nîna Fiôdorovna. Elle maigrissait rapidement et changeait. Malgré de grandes douleurs, elle croyait aller mieux, et chaque matin s'habillait comme une personne bien portante, puis demeurait toute la journée sur son lit, tout habillée. Aux approches de la fin elle devint très volubile. Étendue sur le dos, elle contait à mi-voix maintes choses, oppressée et se fatiguant à parler. Elle mourut sans qu'on s'y attendît, dans les circonstances suivantes :

C'était une splendide soirée de lune. Dans la rue, des voitures filaient sur la neige nouvellement tombée, et les bruits du dehors arrivaient dans la chambre. Nîna Fiôdorovna était dans son lit, et Sacha, que personne ne remplaçait plus maintenant, était assoupie, assise auprès d'elle.

– Je ne me souviens plus du nom de son père, racontait la malade ; lui, s'appelait Ivane, et son nom de famille était Kotchévoï. C'était un fonctionnaire pauvre, ivrogne invétéré ; Dieu ait son âme ! Il venait souvent chez nous, et, chaque mois, nous lui donnions une livre de sucre et un demi-quart de thé. On lui donnait aussi de l'argent, naturellement. Bon. Et voilà ce qui arriva. Notre Kotchévoï but trop et mourut, brûlé par la vodka. Il laissait un fils, un petit de sept ans. Un pauvre orphelin… Nous le prîmes et le logeâmes chez les commis ; il y vécut toute une année. Papa n'en savait rien. Quand il le vit, il accepta, ne dit rien. Quand Kôstia, ce pauvre orphelin, entra dans ses huit ans, j'étais déjà fiancée. Je le menais à tous les lycées ; on ne le prenait nulle part. Lui pleurait. « Pourquoi pleures-tu, petit nigaud ? » lui disais-

je. Je l'amenai au Razgouliaï, au second lycée, et là, que Dieu les assiste ! on le prit… Et le petit se mit à aller chaque jour à pied de la Piâtniskaïa au Razgouliaï et de Razgouliaï à la Piâtniskaïa… Aliôcha payait son lycée… Grâce à Dieu, l'enfant travailla bien, se mit à comprendre, et réussit… Il est maintenant avocat à Moscou, l'ami d'Aliôcha, aussi instruit que lui. On n'a pas repoussé dédaigneusement un garçon ; on l'a accueilli, et maintenant, il prie certainement Dieu pour nous… oui…

Nîna Fiôdorovna continua à parler toujours plus bas, avec de longues pauses, puis, s'étant un peu tue, elle se souleva tout d'un coup et se mit sur son séant :

– Ah ! je ne sais pas ce que j'ai… je me sens mal… il me semble… dit-elle. Seigneur, ayez pitié de moi ! Aïe ! je ne peux pas respirer !

Sacha savait que sa mère devait bientôt mourir. Voyant sa figure se tirer, elle devina que c'était la fin et prit peur :

– Maman chérie, sanglota-t-elle, il ne faut pas… il ne faut pas !…

– Va vite à la cuisine dire qu'on aille chercher ton père ; je me sens très mal.

Sacha courut dans la maison et appela ; mais il n'y avait nulle part aucun domestique. Laissée seule dans la salle à manger, Lyda dormait toute habillée sur une malle, sans aucun oreiller. Sacha, telle qu'elle était, sans caoutchoucs, s'élança dans la cour, puis dans la rue. Assise sur le banc près de la porte cochère la vieille bonne regardait les gens passer en traîneaux. De la rivière, sur laquelle on patinait, arrivaient les sons d'une musique militaire.

– Ma bonne, dit Sacha en sanglotant, maman se meurt !… Il faut aller chercher papa !…

La bonne monta dans la chambre et, regardant la malade, lui mit entre les mains un cierge allumé.

Sacha, terrifiée se jetait de tous côtés, suppliant on ne sait qui d'aller chercher son père ; puis, ayant pris son manteau et un fichu, elle se précipita dans la rue. Par les domestiques, elle savait que son père avait une seconde femme et deux fillettes avec lesquelles elle vivait à la Bazârnaïa[14]. Elle prit à gauche, craignant les passants, et bientôt elle sentit ses pieds s'enfoncer dans la neige et eut froid.

Un cocher libre passa près d'elle, mais elle ne l'arrêta pas ; peut-être la mènerait-il hors de la ville, la volerait-il et la laisserait-il au cimetière. (Les domestiques, en prenant le thé, avaient raconté une histoire pareille.) Elle marchait, essoufflée, rendue de fatigue et sanglotait. À la Bazârnaïa, elle demanda où demeurait M. Panaoûrov. Une inconnue le lui expliqua longuement, et, voyant que la petite ne comprenait rien, elle la conduisit par la main vers une maison à un seul étage, avec un auvent sur la porte. La porte était ouverte ; Sacha traversa le vestibule, le corridor, et se trouva dans une pièce éclairée et chaude où prenaient le thé, autour d'un samovar, son père, une dame et deux fillettes ; mais elle ne put prononcer un mot, et ne fit que sangloter. Son père comprit.

– Maman ne va probablement pas bien ? demanda-t-il. Dis, ma petite ? ta maman ne va pas bien ?

L'inquiétude le prit et il envoya chercher une voiture.

---

[14] Rue du Marché. (Tr.)

Quand ils arrivèrent à la maison, Nîna Fiôdorovna, entourée de coussins, était assise, un cierge à la main. Sa figure était terreuse, ses yeux déjà fermés. Groupés près de la porte, se trouvaient la vieille bonne, la cuisinière, la femme de chambre, le moujik Prokôfy et quelques gens du peuple, inconnus. La vieille commandait quelque chose à mi-voix, mais on ne la comprenait pas. Au fond de la chambre, près de la fenêtre, Lyda, pâle, ensommeillée regardait, de là, sa mère, d'un air sombre.

Panaoûrov enleva le cierge des mains de Nîna Fiôdorovna et, se refrognant avec dédain, le jeta sur la commode.

– C'est terrible ! murmura-t-il, et ses épaules tressaillirent. Nîna, dit-il tendrement, il faut te coucher… Étends-toi, ma chérie.

Elle le regarda et ne le reconnut pas… On la fit étendre sur le dos. Quand le prêtre et le docteur Serguéy Borîssytch arrivèrent, les domestiques se signaient dévotement et invoquaient pour la défunte la grâce de Dieu.

– En voilà une histoire ! fit le docteur, pensif, entrant dans le salon. C'est qu'elle est encore jeune ; pas encore quarante ans.

On entendait les sanglots bruyants des fillettes. Panaoûrov, pâle, les yeux mouillés, s'approcha du docteur et lui dit d'une voix faible, accablée :

– Mon cher, rendez-moi un service ; envoyez un télégramme à Moscou. Je n'en ai décidément pas la force.

Le docteur prit de l'encre et écrivit ce télégramme à sa fille : « Panaoûrova morte huit heures soir. Dis à ton mari

qu'on vend à la Dvoriannskaïa maison sur cession, reste à payer neuf mille. Enchères le douze. Conseille saisir occasion. »

IX

Lâptiév habitait l'une des ruelles de la Petite Dmîtrovka, non loin de la vieille église Saint-Pimène. Outre la grande maison sur la rue, il louait un pavillon à deux étages, situé dans la cour, pour son ami Kotchévoï, premier clerc d'avoué, que tous les Lâptiév appelaient simplement Kôstia parce qu'il avait grandi sous leurs yeux. En face du pavillon, s'en trouvait un autre, également à deux étages, où habitait une famille française, composée du mari, de la femme et de cinq filles.

Il y avait près de vingt degrés au-dessous de zéro ; les fenêtres étaient blanches de givre. Kôstia, le matin à son réveil, prit d'un air préoccupé quinze gouttes d'un médicament, puis, ayant sorti de sa bibliothèque deux poids, il fit de la gymnastique. Il était grand, très maigre, avec de longues moustaches roussâtres, mais ce qu'il y avait de plus remarquable en sa personne, c'était ses jambes extraordinairement longues. Piôtre, un moujik entre deux âges, en veston, avec des pantalons d'indienne rentrés dans ses hautes bottes, apporta le samovar et prépara le thé.

– Il fait très beau aujourd'hui, Constantin Ivânytch, dit-il.

– Oui, très beau. Il est dommage seulement, frère, que notre vie à toi et moi, ne soit pas ohé, ohé !

Piôtre soupira par politesse.

– Que font les fillettes ? demanda Kotchévoï.

– Le prêtre n'est pas venu, c'est Alexéy Fiôdorytch qui les fait travailler.

Kôstia découvrit à la fenêtre une petite place non gelée et se mit, avec une jumelle, à regarder les fenêtres de la famille française.

– On ne voit rien, dit-il.

Alexey Fiôdoritch, en bas, faisait apprendre pendant ce temps-là, le catéchisme à Sacha et à Lyda.

Il y avait un mois et demi qu'elles étaient installées à Moscou avec leur gouvernante, au rez-de-chaussée du pavillon, et trois fois par semaine, le prêtre et le maître de l'école municipale venaient leur donner des leçons. Sacha apprenait le Nouveau Testament et Lyda ne venait que de commencer l'Ancien. La dernière fois, Lyda avait eu à repasser jusqu'à Abraham.

– Ainsi, dit Lâptiév, Adam et Ève avaient deux fils. C'est bien. Et comment s'appelaient-ils ? Souviens-toi un peu !

Lyda, sombre comme naguère se taisait et, les yeux sur la table, ne remuait que les lèvres ; Sacha la regardait et souffrait pour elle.

– Tu le sais fort bien, dit Lâptiév, il ne faut pas te troubler, voilà tout. Allons, comment se nommaient les fils d'Adam ?

– Avel et Kâvel, murmura Lyda.

– Caïn et Abel, rectifia Lâptiév.

Une grosse larme coula sur la joue de Lyda et tomba sur le livre. Sacha baissa elle aussi les yeux et rougit, prête à pleurer. Apitoyé, Lâptiév ne pouvait plus parler. Les larmes lui montèrent à la gorge. Il se leva et alluma une cigarette. À ce moment-là, Kotchévoï descendit, un journal à la main. Les fillettes se levèrent, et, sans le regarder, lui firent la révérence.

– Au nom de Dieu, lui dit Lâptiév, occupez-vous d'elles. J'ai peur de me mettre à pleurer, et il faut que j'aille au dépôt avant dîner.

– Parfait.

Alexey Fiôdorytch partit. Kôstia, l'air très sérieux, renfrogné, s'assit près de la table et prit l'histoire sainte.

– Voyons, où en êtes-vous ? demanda-t-il.

– Elle sait le déluge, dit Sacha.

– Le déluge ? Bien, nous allons piocher le déluge. Va pour le déluge !

Kôstia parcourut la courte description du livre, et dit :

– Je dois vous faire remarquer qu'il n'y eut pas, en réalité, de déluge comme celui que l'on raconte ici. Et il n'y eut pas de Noë. Quelque mille ans avant la naissance du Christ, il y eut sur la terre une extraordinaire inondation, dont il est parlé non seulement dans la Bible des juifs, mais aussi dans les livres des autres peuples anciens, tels que les Grecs, les Chaldéens, les Hindous. Mais si grande que fût l'inondation, elle ne put submerger toute la terre. Sans doute les plaines furent inondées, mais pas les montagnes. Lire ce livre, vous le pouvez, mais n'y croyez pas entièrement.

Les larmes de Lyda ruisselèrent de nouveau ; elle se détourna et se mit soudain à sangloter si fort que Kôstia tressaillit et se leva dans une grande confusion.

– Je veux retourner à la maison, chez papa et chez la bonne, dit Lyda.

Sacha se mit à pleurer aussi. Kôstia remonta chez lui et téléphona à Ioûlia Serguéevna.

– Ma chérie, les fillettes pleurent encore. Pas moyen !

Ioûlia Serguéevna accourut sans avoir mis son manteau, avec un simple fichu de laine, transie par le froid, et elle se mit à consoler les petites.

– Croyez-moi, leur disait-elle d'une voix suppliante prenant contre elle tantôt l'une, tantôt l'autre ; votre papa viendra ce soir ; il a envoyé une dépêche. Vous regrettez votre maman ; moi aussi je la regrette. Mon cœur se fend ; mais que faire ? On ne peut pas aller contre la volonté de Dieu !

Quand elles eurent cessé de pleurer, Ioûlia Serguéevna les emmitoufla et les amena promener en traîneau. Elles passèrent dans la petite Dmîtrovka, puis près du couvent de la Passion, dans la rue de Tver. Elles s'arrêtèrent à la chapelle de Notre-Dame d'Ibérie, mirent chacune un cierge et prièrent à genoux. Au retour, on entra chez Philippov[15], et on prit des pâtés maigres, aux grains de pavot.

Les Lâptiév dînaient vers trois heures. Piôtre servait. Ce Piôtre courait dans la journée soit à la poste, soit au dépôt,

---

[15] Grande boulangerie-pâtisserie dans la rue du Tver. (Tr.)

soit au Palais de justice, était à la disposition de tous. Le soir, il faisait des cigarettes ; la nuit, il ouvrait la porte, et, à cinq heures, il chauffait déjà les poêles. Personne ne savait quand il dormait. Il aimait à dégorger les siphons d'eau de Seltz et le faisait légèrement, sans bruit, sans en répandre une goutte.

– À la grâce de Dieu ! dit Kôstia, dépêchant un petit verre de vodka avant le potage.

Les premiers temps, Kôstia déplaisait à Ioûlia Serguéevna. Sa voix de basse, ses petits mots choisis dans le genre de « flanquer dehors », « donner dans le groin », « saloperie », « transforme-toi en samovar », son habitude de trinquer et de dire des facéties en prenant des petits verres, tout cela lui semblait trivial. Mais lorsqu'elle le connut mieux, elle se sentit en confiance avec lui. Il était franc, aimait à lui parler le soir à mi-voix, et, même, il lui donnait à lire des romans de sa composition, ce qui était encore un secret même pour des amis tels que Lâptiév et Iârtsév. Ioûlia Serguéevna les lisait et, pour ne pas le contrister, les louait. Et il en était heureux parce qu'il comptait être tôt ou tard un écrivain connu. Dans ses romans il ne décrivait que la campagne et les propriétés nobles, bien qu'il eût très rarement vu la campagne, alors seulement qu'il avait été dans les villas de ses amis, près des villes ; et il n'avait été qu'une seule fois de sa vie dans une vraie propriété rurale, lorsqu'il était allé à Volokamsk pour une descente de justice. Il se gardait, dans ses romans, de parler d'amour, comme s'il en avait honte. Il décrivait souvent la nature et aimait à employer des expressions telles que : le capricieux contour des monts, les formes fantastiques des nuages, ou l'accord des harmonies mystérieuses. On n'insérait ses romans nulle part, et il expliquait cela par les conditions de la censure.

Le métier d'avocat lui plaisait sans que cependant il le regardât comme son occupation principale : cette occupation c'était, à son sens, les romans. Se croyant doué d'une organisation délicate et artistique, il se sentait constamment attiré vers l'art. Il ne chantait pas, ne jouait d'aucun instrument et manquait absolument d'oreille ; mais il assistait à toutes les réunions symphoniques et philharmoniques, organisait des soirées de bienfaisance et liait connaissance avec les chanteurs…

Pendant le dîner, on causait.

– Chose étrange, disait Lâptiév, Fiôdor m'a encore renversé ! Il faut, dit-il, chercher à quel moment arrive le centenaire de notre maison pour nous faire anoblir ; et il dit cela de la façon la plus sérieuse. Qu'est-ce qui lui arrive ? À franchement parler, je commence à m'en inquiéter.

On dit que chacun voulait maintenant se donner de l'importance. Fiôdor tâchait, par exemple, de paraître un simple marchand, bien qu'il ne le fût plus, et quand le maître de l'école, dont le vieux Lâptiév était curateur, venait chez lui toucher ses appointements, Fiôdor changeait sa voix et son allure, et prenait vis-à-vis de lui des airs de chef.

Après dîner, personne n'ayant rien à faire, on passa dans le bureau de Lâptiév. On parla des décadents, de *la Pucelle d'Orléans,* et Kôstia dit tout un monologue. Il croyait imiter très bien M^me^ Iermôlova. Ensuite, on joua au *vinnte*[16]. Les fillettes étaient restées, et, pâles et tristes, assises dans un même fauteuil, elles tendaient l'oreille pour saisir dans le

[16] Whist russe. (Tr.)

bruit de la rue si leur père n'arrivait pas. Les soirs dans l'obscurité, ou quand les bougies étaient allumées, elles éprouvaient de l'angoisse. La conversation, pendant le jeu, les pas de Piôtre, le craquement des bûches dans la cheminée les énervaient, et elles se détournaient du feu. Les soirs, elles n'avaient même plus envie de pleurer ; elles avaient peur et leur cœur se serrait. Elles ne pouvaient pas comprendre que l'on pût parler de quoi que ce soit et rire, quand leur mère était morte.

– Qu'avez-vous vu aujourd'hui dans votre jumelle ? demanda Ioûlia Serguéevna à Kôstia.

– Rien ; mais j'ai vu hier le vieux Français prendre un bain.

À sept heures, Ioûlia Serguéevna partit avec Kôstia pour le Petit Théâtre. Lâptiév resta avec les petites.

– Votre papa devrait déjà être arrivé, dit-il en regardant sa montre ; le train doit être en retard.

Les fillettes, assises dans le fauteuil, demeuraient silencieuses, appuyées l'une contre l'autre comme des petites bêtes qui ont froid. Lâptiév allait et venait dans l'appartement, regardant l'heure avec impatience. Dans la maison, aucun bruit. Mais vers neuf heures, quelqu'un sonna. Piôtre alla ouvrir.

Entendant la voix connue, les petites poussèrent un cri, sanglotèrent et s'élancèrent dans l'antichambre. Panaoûrov avait revêtu une magnifique peau de bête, et sa barbe et ses moustaches étaient blanches de givre.

– J'arrive, j'arrive ! marmotta-t-il.

Et Sacha et Lyda, sanglotant et riant, baisaient ses mains froides, sa pelisse et son bonnet. Beau, languide, gâté par l'amour, il caressa ses petites sans se presser, puis il entra au bureau et dit, en se frottant les mains :

– Mes amis, je ne viens pas pour longtemps ; je vais demain à Pétersbourg ; on m'y promet ma nomination dans une autre ville.

Il était descendu à l'hôtel de Dresde.

X

Ivane Gavrîlytch Iârtsév venait souvent chez les Lâptiév.

C'était un homme robuste, solide, brun de cheveux, à la figure intelligente et agréable. On le trouvait beau, mais, les derniers temps, il avait commencé à engraisser, ce qui gâtait ses traits et son allure ; les cheveux, coupés presque ras, l'enlaidissaient. Jadis à l'Université, les étudiants, à cause de sa prestance et de sa force l'avaient surnommé « cogne ».

Après avoir fait de la philologie avec les frères Lâptiév, Iârtsév était passé à la Faculté d'histoire naturelle et, à présent, il était licencié de chimie. Il ne prétendait pas à une chaire et n'était préparateur à aucun laboratoire. Il enseignait la physique et l'histoire naturelle dans une école d'enseignement moderne et dans deux lycées de jeunes filles. Il était en admiration de ses élèves, surtout des écolières, et disait qu'il se prépare une génération remarquable. Hors la chimie, il s'occupait chez lui de sociologie et

d'histoire russe. Il publiait parfois des petits articles dans les journaux et revues qu'il signait *Ia*. Quand il parlait botanique ou zoologie, il semblait un historien, et, quand il parlait de quelque point d'histoire, il ressemblait à un professeur de sciences naturelles.

Intime aussi dans la maison de Lâptiév, était Kiche, surnommé l'Éternel étudiant. Kiche avait fait trois années de médecine, puis était passé à la Faculté des sciences où il redoublait chaque cours. Son père, pharmacien de province, lui envoyait quarante roubles par mois, et sa mère, en cachette, en ajoutait dix. Cela lui suffisait pour vivre et même pour s'offrir des choses de luxe telles qu'un vaste manteau avec un col de castor polonais[17], des gants, des parfums et des photographies. Il se faisait photographier souvent et donnait ses portraits à ses connaissances. Très soigné, modeste, un peu chauve, avec des pattes dorées au long des oreilles, il avait toujours l'air d'un homme prêt à rendre service. Il se démenait sans cesse pour les autres, tantôt trottant avec une feuille de souscription, tantôt se morfondant dès le grand matin au guichet d'un théâtre afin de louer des places pour une dame de sa connaissance ; tantôt, à la demande de quelqu'un, il allait commander une couronne ou un bouquet. On n'entendait que dire de lui : Kiche y passera, Kiche fera cela, Kiche l'achètera. Du reste, il faisait, le plus souvent, très mal les commissions. Les reproches pleuvaient sur lui ; on oubliait souvent de le rembourser ; mais il ne réclamait jamais. Dans les cas ardus, il se contentait de soupirer. Il ne se réjouissait ni ne se chagrinait jamais à l'extrême. Ses récits

---

[17] C'est-à-dire en imitation de peau de castor. Voir dans ce volume, le texte « Sang froid » pages 193-194. (Tr.)

étaient toujours longs et ennuyeux, et ses bons mots ne faisaient jamais rire que parce qu'ils n'étaient pas risibles. Une fois, voulant faire une plaisanterie, il dit à Piôtre : « Piôtre, tu n'es pas un hêtre, » et cela provoqua le rire général ; il en rit lui aussi longtemps, heureux d'avoir fait un si bon mot. Lorsqu'on enterrait un professeur, il marchait toujours au premier rang avec les porte-torches.

Iârtsév et Kiche venaient d'ordinaire le soir, pour le thé. Quand on n'allait pas au théâtre ou à un concert, le thé se prolongeait jusqu'au souper. Un soir de février, il y eut dans la salle à manger la conversation suivante :

– Une œuvre d'art, disait Kôstia en regardant Iârtsév d'un air fâché, n'a de sens et n'est utile que lorsqu'elle renferme une idée et pose un sérieux problème social. S'il se trouve en elle une protestation contre le servage, si l'auteur s'élève contre les banalités du grand monde, l'œuvre est utile et a un sens. Quant aux romans à exclamations « oh ! et ah ! » sur le thème : « elle l'aimait et il cessa de l'aimer, » de telles œuvres, je le déclare, sont nulles ; et au diable soient-elles !

– Je suis de votre avis, dit Ioûlia Serguéevna. Les uns décrivent un rendez-vous, d'autres une trahison, d'autres un retour ; n'est-il pas d'autres sujets ? Il y a, certes, beaucoup de gens malades, de malheureux, accablés par le besoin, à qui il répugne, apparemment, de lire cela.

Il déplut à Lâptiév que sa femme, qui n'avait pas encore vingt-deux ans, raisonnât sur l'amour de façon aussi raisonnable et aussi froide. Il en devinait la cause.

– Si la poésie ne résout pas les questions qui vous importent, dit Iârtsëv, prenez des ouvrages techniques de droit

criminel ou financier ; lisez les feuilletons scientifiques ! À quoi servirait-il de parler, dans *Roméo et Juliette,* au lieu d'amour, de la liberté de l'enseignement, supposons, ou de la désinfection des prisons ? Cela, vous le trouverez dans des articles spéciaux et dans des manuels.

– Mon brave, interrompit Kôstia, tu exagères. Nous ne parlons pas de colosses comme Gœthe ou Shakespeare, mais de la centaine d'auteurs de talent moyen qui, mettant l'amour de côté, eussent été beaucoup plus utiles en s'occupant de répandre dans la masse les sciences et les idées humaines.

Kiche, grasseyant et nasillant, se mit à raconter le sujet d'une nouvelle qu'il avait lue récemment. Il contait de point en point sans se presser. Trois minutes, puis cinq, puis dix s'écoulèrent ; il continuait toujours. Nul ne pouvait comprendre ce qu'il racontait. Son visage devenait de plus en plus indifférent et ses yeux s'éteignaient.

– Kiche, pressez-vous un peu, ne put se tenir de dire Ioûlia Serguéevna ; c'est un supplice.

– Finissez, Kiche ! lui cria Kôstia. Tous se mirent à rire, et Kiche fit de même. Survint Fiôdor. Des taches rouges sur la figure, pressé, il entraîna, après avoir dit bonsoir à chacun, son frère dans son cabinet. Il évitait, ces derniers temps, les réunions nombreuses et préférait le tête-à-tête.

– Laissons, là-bas, la jeunesse s'amuser, dit-il en s'asseyant dans un fauteuil profond, loin de la lampe ; nous, nous allons causer à cœur ouvert. Il y a déjà pas mal de jours, frérot, que nous ne nous sommes vus. Depuis combien de temps n'es-tu pas venu au dépôt ? Un mois peut-être.

– Oui, je n'ai rien à y faire. Et notre vieux, je l'avoue, m'ennuie.

– Au dépôt on peut, évidemment, se passer de toi et de moi ; pourtant il faut avoir une occupation ; tu mangeras, comme on dit, ton pain à la sueur de ton front : Dieu aime le labeur.

Piôtre apporta sur un plateau un verre de thé, Fiôdor le but sans sucre et en demanda un autre ; il buvait beaucoup de thé ; il pouvait en boire dix verres en une soirée.

– Écoute, frère, dit-il, en s'approchant de Lâptiév, n'y va pas par quatre chemins : fais-toi élire conseiller municipal et nous te pousserons doucettement et sans peine jusqu'à la Commission municipale ; puis nous te ferons nommer adjoint ; plus ça ira, plus ça marchera ; tu es intelligent, instruit ; on te remarquera et on t'appellera à Pétersbourg. Les gens des administrations provinciales et municipales sont à la mode ; on te verra, à moins de cinquante ans, je t'assure, conseiller privé avec le ruban en sautoir.

Lâptiév ne répondit rien. Il comprenait que tout cela le rang de conseiller privé, et le ruban, Fiôdor le désirait pour lui-même ; et il ne savait que répondre.

Les frères se taisaient. Fiôdor ouvrit sa montre, et, longtemps, très longtemps la regarda avec une attention soutenue, comme s'il examinait le mouvement de l'aiguille. Son expression sembla étrange à Lâptiév. On leur annonça le souper. Lâptiév passa à la salle à manger, mais Fiôdor resta dans le cabinet de son frère. La discussion était terminée et Iârtsév déclarait, du ton d'un professeur qui fait un cours :

– En raison de la différence des climats, des énergies, des goûts, des âges, l'égalité entre les hommes est physi-

quement impossible. Mais l'homme cultivé peut réduire cette inégalité comme il a déjà fait pour les marais et les ours. Un savant a obtenu qu'un chat, une souris, une bondrée et un moineau mangent dans la même assiette. Il faut espérer que par l'éducation, on obtiendra, avec les hommes, le même résultat. La vie progresse toujours, la culture fait, sous nos yeux, de grands pas, et il viendra évidemment un temps où, par exemple, l'état actuel des ouvriers de fabriques paraîtra aussi absurde que nous semble le temps du servage, alors qu'on échangeait des filles contre des chiens.

– Ce ne sera pas de si tôt, dit Kôstia en souriant ; ce n'est pas de si tôt que Rothschild trouvera absurdes ses caveaux pleins d'or. Jusqu'à ce temps-là, l'ouvrier pliera le dos, et la famine ballonnera son ventre. Aussi, mon vieux, il ne faut pas attendre, mais lutter. Quand un chat mange dans la même assiette qu'un rat, vous croyez qu'il en a conscience ? Allons donc ! C'est qu'on l'y a amené par la force.

– Nous sommes riches, Fiôdor et moi ; notre père est capitaliste, millionnaire, dit Lâptiév, se passant la main sur le front, il faut donc lutter avec nous !… Lutter avec moi !… Comme cela s'accorde mal avec ma conscience ! Je suis riche, mais, jusqu'à présent, que m'a donné la richesse ? Que m'a donné la force de l'argent ? En quoi suis-je plus heureux que vous ? Mon enfance fut une vie de forçat, et l'argent ne m'a pas sauvé des verges. Quand Nîna se mourait, mon argent ne l'a pas sauvée. Si on ne m'aime pas, puis-je, même en dépensant cent millions, forcer à m'aimer ?

– Mais vous pouvez faire beaucoup de bien, dit l'étudiant.

– Quel bien, je vous le demande ? Vous m'avez parlé hier d'un mathématicien qui cherche un emploi. Soyez assu-

ré que je ne peux pas plus pour lui que vous. Je peux lui donner de l'argent, mais ce n'est pas ce qu'il désire. J'ai demandé jadis à un musicien célèbre une place pour un pauvre violoniste, et il m'a répondu : « Vous vous adressez à moi parce que vous n'êtes pas un musicien. » Je vous répondrai de même : Si vous vous adressez à moi avec tant de confiance pour un secours, c'est que vous n'avez jamais été à la place d'un homme riche.

– Pourquoi aller chercher cette comparaison avec un musicien célèbre ? dit Ioûlia Serguéevna, rougissant ; je ne comprends pas ! Que vient-elle faire ici ?

Son visage frémit de haine, et elle baissa les yeux pour cacher ce sentiment ; mais tous les gens assis à table et, non pas seulement son mari, saisirent son expression.

– Que vient faire ici le musicien célèbre ? répéta-t-elle à voix presque basse. Il n'est rien de plus facile que d'aider un homme pauvre.

Un silence se fit. Piôtre servit des gelinottes, mais personne n'en mangea ; on ne prit que de la salade. Lâptiév, sans se rappeler ce qu'il avait dit, voyait clairement que ce n'était pas ses paroles qui avaient éveillé la haine de sa femme, mais le fait de s'être mêlé à la conversation.

Après le souper, il se retira dans son bureau. Les nerfs tendus, le cœur battant, attendant de nouvelles humiliations, il épiait ce qui se passait dans la salle ; la discussion y avait repris. Puis Iârtsév se mit au piano et chanta une romance. Il était bon à tout ; il chantait, jouait, savait même faire de la prestidigitation.

– Tout ce qui vous plaira, messieurs, dit Ioûlia, mais je ne veux pas rester à la maison ; allons n'importe où !

On décida d'aller hors de la ville, et on envoya Kiche chercher une troïka, près du cercle du Commerce. Lâptiév ne fut pas de la partie parce qu'il n'aimait pas les fugues en banlieue, et parce que son frère était chez lui. Mais il comprit que sa présence ennuyait et qu'il était de trop dans une société jeune et gaie. Et son dépit, son amertume furent si grands qu'il fut au point d'en pleurer. Il se fit même un plaisir de ce que l'on se conduisît de façon aussi peu aimable envers lui, et de ce qu'il fût si peu apprécié, tenu pour un mari bête, un sac d'or. Il eût été encore plus heureux, lui semblait-il, si sa femme l'eût trompé cette nuit même avec son meilleur ami et si ensuite elle le lui eût dit en le regardant avec haine. Il se sentait jaloux des étudiants, des chanteurs, des acteurs, de Iârtsév et même des passants. Il souhaitait passionnément à présent que sa femme lui fût infidèle en effet ; il voulait la surprendre avec quelqu'un, puis s'empoisonner pour en finir une fois pour toutes avec ce cauchemar.

Fiôdor avalait du thé bruyamment ; enfin, il se disposa à partir.

– Notre pauvre vieux, dit-il en mettant sa pelisse, a sans doute de l'amaurose. Il commence à y voir tout à fait mal.

Lâptiév mit aussi sa pelisse et sortit. Lorsqu'il eut reconduit son frère jusqu'au couvent de la Passion, il héla une voiture et se fit conduire chez Iar[18]. « Voilà ce qui s'appelle le bonheur conjugal ! se dit-il railleusement. Voilà l'amour ! »

Ses dents claquaient et il ne savait pas si c'était de jalousie ou d'autre chose. Chez Iar, il fit le tour des tables et écou-

[18] Grand restaurant de plaisance hors de Moscou (Tr.)

ta un chanteur de couplets. Il n'avait préparé aucune phrase pour le cas où il rencontrerait les siens. Il savait d'avance que, en face de sa femme, il sourirait piteusement et bêtement, et que tous comprendraient le sentiment qui l'amenait. La lumière électrique, la musique bruyante, l'odeur de poudre de riz, les dames qui le croisaient et le regardaient, tout l'irritait. Il s'arrêta près des portes, tâchant de voir et d'entendre ce qui se passait dans les cabinets particuliers ; et il lui semblait qu'il jouait, avec le chanteur de couplets et les dames qui passaient, un rôle bas et méprisable. Il se fit conduire ensuite à Strelna[19] où il ne trouva non plus personne des siens. Ce ne fut que quand il s'arrêtait devant Iar pour la seconde fois, qu'une troïka le dépassa bruyamment. Le cocher, ivre, criait, et on entendait Iârtsév rire aux éclats : ha ! ha ! ha !

Lâptiév rentra vers quatre heures. Ioûlia Serguéevna était déjà couchée. Voyant qu'elle ne dormait pas, il s'approcha d'elle et lui dit rudement :

– Je comprends votre dégoût, votre haine, mais vous pourriez m'épargner devant les étrangers et cacher vos sentiments.

Elle s'assit sur son lit, les jambes pendantes. À la lueur de la lampe, brûlant devant les Images, ses yeux semblaient grands et noirs.

– Je vous demande de m'excuser, dit-elle.

---

[19] Autre restaurant près de Moscou. (Tr.)

Agité, tremblant, il ne pouvait pas dire un mot, restait devant elle, silencieux. Elle tremblait aussi, attendant, avec un air de criminelle, une explication.

– Que je souffre ! dit-il enfin, se prenant la tête. Je sens comme en enfer ; je suis fou !

– Et pour moi, est-ce moins pénible ? demanda-t-elle d'une voix tremblante. Dieu seul sait ce que j'éprouve !

– Tu es ma femme depuis plus de six mois, et il n'y a en toi aucune étincelle d'amour, nul espoir, aucun rayon ! Pourquoi m'as-tu épousé ? continua-t-il, désespéré. Quel démon t'a poussée dans mes bras ? Qu'espérais-tu ? Que voulais-tu ?

Elle le regardait avec effroi comme si elle craignait qu'il ne la tuât.

– Te plaisais-je ? M'aimais-tu ? reprit-il, étouffant. Non !… Alors, quoi ?… quoi ?… Dis-le !… Oh ! maudit argent ! Argent maudit !

– Non, je te le jure devant Dieu ! s'écria-t-elle en se signant. (Elle se ramassa toute sous l'injure et il l'entendit pleurer pour la première fois.) Je te le jure devant Dieu, répéta-t-elle : je ne pensais pas à l'argent ! Et je n'en ai pas besoin ! Il me semblait seulement qu'en te refusant, j'agirais mal. J'ai eu peur de gâcher ta vie et la mienne. Et maintenant je souffre de mon erreur ; j'en souffre insupportablement !

Elle se mit à sangloter amèrement et il comprit combien elle souffrait. Ne sachant que dire, il se laissa tomber sur le tapis devant elle.

– Assez ! balbutia-t-il, assez ! Je t'ai blessée parce que je t'aime follement. (Il lui baisa tout à coup la jambe et l'étreignit avec passion.) Ne montre qu'une étincelle d'amour ! balbutia-t-il. Allons, mens-moi ! mens-moi ! Ne dis pas que tu as fait une erreur !

Mais elle continuait de pleurer, et il sentait qu'elle ne supportait ses caresses que comme une suite inévitable de son erreur. La jambe qu'il avait baisée, elle l'avait repliée sous elle, comme fait un oiseau. Il eut pitié d'elle.

Elle se coucha, remonta les couvertures sur sa tête. Il se déshabilla et se coucha aussi. Le matin, ils se sentaient tous deux gênés et ne savaient que dire. Il lui semblait qu'elle appuyait à peine la jambe qu'il avait baisée.

Peu avant le dîner, Panaoûrov vint faire ses adieux. Ioûlia eut une violente envie de s'en retourner chez elle, dans sa maison. Qu'il serait bien, songea-t-elle, d'aller s'y reposer de la vie conjugale, de ce tourment, et de la continuelle conscience qu'elle avait mal agi !

Il fut décidé, pendant le dîner, qu'elle partirait avec Panaoûrov et resterait deux ou trois semaines chez son père, tant qu'elle ne s'y ennuierait pas.

XI

Ils voyagèrent dans un compartiment réservé. Panaoûrov avait une casquette d'astrakan de forme étrange.

– Oui, dit-il en soupirant, à Pétersbourg, je n'ai pas reçu satisfaction. On vous donne de belles promesses, mais rien de positif. J'ai été, ma chère, juge de paix, membre permanent, puis président de l'assemblée des juges de paix, enfin conseiller de l'administration provinciale. Je crois avoir servi mon pays et avoir droit aux égards, eh bien, voilà ! je ne peux pas arriver à me faire nommer dans une autre ville.

Panaoûrov ferma les yeux et secoua la tête.

– On ne m'apprécie pas, fit-il, comme s'assoupissant. Je ne suis certes pas un administrateur génial, mais je suis un homme convenable et honnête, et, par le temps qui court, c'est assez rare. J'ai parfois, je l'avoue, trompé un peu les femmes ; mais, vis-à-vis du gouvernement russe, j'ai toujours été un gentleman. Mais ne parlons plus de cela ! dit-il en ouvrant les yeux ; parlons de vous. Quelle idée vous a prise tout à coup d'aller voir votre père ?

– Rien, dit Ioûlia, en regardant sa casquette. Je me suis un peu fâchée avec mon mari.

– Il est quelque peu étrange, n'est-ce pas ? Tous les Lâptiév le sont. Votre mari, passe encore ! Mais son frère est un parfait imbécile.

Panaoûrov soupira et lui demanda sérieusement :

– Avez-vous déjà un amant ?

Ioûlia le regarda, étonnée, et sourit :

– Mais qu'est-ce que vous dites !

Vers onze heures, ils descendirent à une grande gare et soupèrent. Quand le train repartit, Panaoûrov quitta son pardessus et sa casquette, et s'assit auprès de Ioûlia.

– Vous êtes très gentille, il faut vous le dire, commença-t-il. Vous me semblez, passez-moi cette expression de restaurant, un petit concombre fraîchement salé. Il sent encore, pour ainsi dire, la terre, mais a déjà pris un peu de sel et s'est déjà un peu imprégné de fenouil. Vous deviendrez peu à peu une belle, merveilleuse, magnifique, élégante femme. Si notre voyage avait eu lieu il y a seulement cinq ans (il soupira), j'aurais regardé comme un agréable devoir de me mettre sur les rangs de vos adorateurs, mais à présent, hélas ! je suis un invalide.

Il sourit tristement, et en même temps d'un air affable, et lui prit la taille.

– Vous êtes fou ! dit-elle en rougissant, ayant tellement peur que ses mains et ses pieds devinrent froids ; laissez-moi, Grigôry Nicolâitch !

– Que craignez-vous donc, ma chère ? lui demanda-t-il doucement. Qu'y a-t-il là d'effrayant ? Vous n'en avez pas l'habitude, voilà tout !

Lorsqu'une femme protestait, cela voulait tout simplement dire, pour Panaoûrov, qu'il avait fait impression et plaisait. Tenant Ioûlia par la taille, il l'embrassa fortement à la joue, puis aux lèvres, dans la complète assurance qu'il lui faisait extrêmement plaisir. Ioûlia, revenant de sa peur et de sa confusion, se mit à rire. Il l'embrassa une nouvelle fois, et dit, en remettant sa singulière casquette :

– Voilà tout ce que peut vous donner un invalide. Un bon petit vieux pacha reçut en présent, ou je crois en héritage, un harem complet. Quand ses jeunes et belles femmes furent rangées devant lui, il passa devant elles, les embrassa toutes,

et dit : « Voilà tout ce que je suis en état de vous donner. » C'est aussi ce que je dis.

Tout cela paraissait à la jeune femme bête et extraordinaire, en même temps que drôle. Voulant s'amuser, elle monta sur la banquette en fredonnant, atteignit dans le filet une boîte de bonbons et, lançant à son compagnon un chocolat, elle cria :

– Attrapez !

Il l'attrapa. Elle lui jeta, en riant très fort, un autre bonbon, puis un troisième ; et il les attrapait toujours, les portant à sa bouche, et la regardant avec des yeux suppliants. Et il semblait à Ioûlia que dans les traits et dans l'expression du bonhomme, il y avait beaucoup de féminin et d'enfantin. Lorsque, à bout de souffle, elle s'assit, continuant à la regarder en riant, Panaoûrov lui toucha la joue avec deux doigts et dit, comme ennuyé :

– Vilaine gamine !

– Prenez ça, dit-elle, en lui tendant la boîte. Je n'aime pas les sucreries.

Il mangea les bonbons jusqu'au dernier et mit la boîte dans sa valise ; il aimait les boîtes à vignettes.

– Mais assez plaisanter ! dit-il. L'invalide doit faire dodo.

Il sortit de son porte-plaid une robe de chambre de Boukhara et un oreiller, se coucha, et étendit sur lui la robe de chambre.

– Bonne nuit, ma jolie ! lui dit-il doucement.

Et il soupira comme s'il souffrait de tout le corps.

Bientôt un ronflement retentit. N'éprouvant aucune gêne, Ioûlia se coucha et s'endormit bientôt. Le lendemain matin, lorsqu'elle traversait en voiture sa ville natale pour se rendre chez elle, les rues lui paraissaient désertes et mortes, la neige grise et les maisons basses, comme si on les eût aplaties. Elle rencontra un enterrement. Avec un déploiement de bannières, on emportait un mort dans son cercueil ouvert. « Rencontrer un mort porte bonheur, » se dit-elle. Aux fenêtres de la maison qu'habitait naguère Nîna Fiôdorovna étaient collés de petits écriteaux blancs.

Le cœur oppressé, elle pénétra dans la cour de la maison paternelle et sonna. Une nouvelle femme de chambre, dodue, mal réveillée, en caraco ouaté, lui ouvrit. En montant l'escalier, Ioûlia se rappela que c'était là que Lâptiév lui avait déclaré son amour ; pour l'instant, l'escalier, non lavé, était couvert d'empreintes de pas. En haut, dans le corridor glacé, les malades, ayant gardé leurs pelisses, attendaient. Le cœur de la jeune femme battait très fort, on ne sait pourquoi, et elle avançait à peine, tant elle était émue.

Son père, qui avait encore engraissé, rouge comme brique, les cheveux hérissés, déjeunait. Il se réjouit de voir sa fille et eut même des larmes aux yeux. Elle pensa qu'elle était sa seule joie, et, émue, l'embrassa fortement. Elle lui dit qu'elle resterait longtemps chez lui, jusqu'à Pâques. Après avoir été changer de robe, elle revint dans la salle à manger pour prendre le thé avec lui. Marchant dans la salle, les mains dans les poches, il fredonnait : « Rou-rou-rou ; » signe qu'il était mécontent.

– Ta vie à Moscou, lui dit-il, est très gaie. J'en suis heureux pour toi… Pour moi, vieillard, il ne me faut rien ; je crè-

verai bientôt et vous délivrerai tous. Il est surprenant que j'aie la peau assez dure pour vivre encore. C'est étonnant !

Il répéta qu'il était un vieux baudet à double peau que tout le monde chevauchait. On lui avait mis sur le dos le traitement de Nîna Fiôdorovna, les soucis de ses enfants, son enterrement ; et ce fat de Panaoûrov ne voulait rien entendre ; il lui avait même emprunté cent roubles qu'il ne lui rendait pas.

– Emmène-moi enfermer à Moscou dans une maison de fous, conclut le docteur. Je suis un fou, un enfant naïf qui croit encore à la vérité et à la justice !

Il accusa ensuite son mari d'étroitesse de vues : ne pas acheter des maisons si avantageuses !

Et Ioûlia voyait maintenant qu'elle n'était pas, dans la vie du vieillard, la seule joie. Lorsque, après sa consultation, il fut parti pour ses visites, elle entra dans toutes les chambres, ne sachant que faire et que penser. Elle était déjà déshabituée de sa ville et de sa maison. Elle n'avait aucune envie ni de sortir ni d'aller voir ses connaissances ; elle se souvenait sans mélancolie de ses amies d'antan et de sa vie de jeune fille ; elle ne regrettait pas le passé.

Le soir, élégamment habillée, elle se rendit à complies. Mais il n'y avait à l'église que de simples gens ; sa magnifique pelisse et son chapeau ne produisirent aucun effet. Il lui parut que quelque chose était changé dans l'église et en elle-même. Naguère, elle aimait à entendre réciter les prières et les chantres donner l'antienne, comme, par exemple : Je délierai ma bouche. Elle aimait à aller lentement, à travers la foule, vers le prêtre, placé au milieu de l'église et à sentir, sur

son front, les saintes huiles. Or, maintenant elle attendait avec ennui la fin de l'office.

En revenant de l'église, elle craignait que les mendiants ne lui demandassent l'aumône. Il était ennuyeux de s'arrêter et de chercher dans ses poches, et, d'ailleurs, elle n'avait pas de petite monnaie ; elle n'avait que des roubles.

Elle se coucha tôt, mais ne s'endormit que tard. Elle voyait en rêve elle ne savait quels portraits et l'enterrement rencontré le matin. On arrêta devant sa porte le cercueil découvert, avec son mort, et, l'ayant longuement balancé sur les sangles, on le lança fortement contre la porte. Ioûlia se réveilla et se dressa sur son lit, terrifiée. En bas, effectivement, on frappait à la porte. Le fil de fer de la sonnette raclait le mur sans qu'on entendît sonner.

Le docteur se mit à tousser. La femme de chambre descendit et remonta.

– Madame, dit-elle en frappant à la porte ; madame[20] !

– Qu'y a-t-il ?

– Un télégramme pour vous.

Ioûlia, une bougie à la main, vint à elle. Le docteur en chemise, un pardessus passé à la hâte, tenant lui aussi un bougeoir, apparut derrière la femme de chambre.

– La sonnette est démolie, dit-il en bâillant, il y longtemps qu'il aurait fallu la faire réparer.

---

[20] « *Barynia.* » (Tr.)

Ioûlia décacheta le télégramme et lut :

« Buvons à votre santé. Iârtsév, Kotchevoï. »

– Ah ! les imbéciles ! dit-elle en riant.

Elle se sentit détendue et gaie.

Rentrée dans sa chambre, elle se lava en paix, s'habilla, et refit lentement ses paquets jusqu'au jour. À midi, elle repartit pour Moscou.

XII

À Pâques, les Lâptiév allèrent à l'École de peinture pour une exposition. Ils y allèrent, à la manière de Moscou, avec toute la maisonnée, emmenant les deux fillettes, leur gouvernante et Kôstia.

Lâptiév connaissait le nom de tous les peintres réputés et suivait toutes les expositions. L'été, parfois, à la campagne, il peignait des paysages. Il croyait avoir beaucoup de goût, et pensait que, en étudiant, il eût pu devenir un bon peintre. À l'étranger, il entrait parfois chez les antiquaires, examinait les objets d'un air de connaisseur et donnait son avis. Il achetait quelque antiquaille au prix que demandait le marchand et l'oubliait ensuite dans sa remise, sans la sortir de sa caisse, jusqu'à ce qu'elle disparût on ne sait où. Ou bien, entrant dans un magasin d'estampes, il regardait longtemps les tableaux, les bronzes, faisait différentes observations et achetait soudain un cadre de pacotille ou une boîte de mauvais papier à lettres. Les tableaux qu'il avait chez lui

étaient tous de grandes dimensions, mais médiocres ; les bons étaient mal placés. Il paya souvent cher des faux grossiers. Timide dans la vie, il est singulier qu'il fût extrêmement hardi et sûr de lui aux expositions de tableaux. Pourquoi cela ?

Comme son mari, Ioûlia Serguéevna regardait les tableaux à travers sa main fermée ou avec une jumelle. Elle s'étonnait que les figures fussent comme vivantes et les arbres semblables à de vrais arbres. Mais elle était loin de comprendre. Il lui semblait qu'il y avait à l'exposition beaucoup de tableaux pareils, et que le but de l'art consistait à ce que les gens et les objets, regardés au travers du poing, parussent réels.

– Ça, expliquait son mari, c'est de Chichkine[21] ; il peint toujours la même chose !… Tiens, regarde, il n'y a jamais de neige mauve comme cela. Et le bras gauche de ce garçon est plus court que le droit.

Comme ils étaient tous fatigués et que Lâptiév cherchait Kôstia pour rentrer, Ioûlia Serguéevna s'arrêta avec indifférence devant un paysage. Au premier plan, il y avait une rivière, traversée par un petit pont. Sur l'autre rive, un routin se perdait dans l'herbe sombre, puis un champ ; à droite, un coin de bois, et les traces d'un feu auprès duquel, la nuit, on gardait probablement les chevaux. À l'horizon, s'éteignait la dernière lueur du soir.

Ioûlia s'imagina qu'elle passait le petit pont, qu'elle suivait le sentier toujours plus loin et plus avant, tandis que,

---

[21] Peintre de paysages. (Tr.)

autour d'elle, régnait le silence, et que les râles de genêt, ensommeillés, criaient. Au loin, clignotait le feu. Et il lui sembla tout à coup qu'elle avait déjà vu depuis longtemps et maintes fois ces petits nuages qui s'allongeaient sur le rouge du ciel, et ce bois et ce champ. Elle se sentait seule et voulait marcher, aller sur ce sentier. Là où la lueur mourait, se reflétait la paix de quelque chose d'immatériel et d'éternel.

– Que c'est bien peint ! dit-elle, étonnée de comprendre tout à coup ce tableau. Regarde, Aliôcha ! Sens-tu quel calme ?

Elle tâchait d'expliquer pourquoi ce paysage lui plaisait tant, mais ni son mari, ni Kôstia ne la comprenaient. Elle continuait à regarder le paysage avec un triste sourire, irritée de ce que les autres n'y trouvassent rien de particulier. Elle retourna dans les salles voir les tableaux et les comprendre, et il ne lui parut plus qu'il y avait à l'exposition beaucoup de tableaux pareils. Rentrée chez elle, quand elle fit attention pour la première fois au grand tableau suspendu au-dessus du piano, il lui inspira de l'aversion, et elle dit :

– Quel plaisir y a-t-il d'avoir de pareils tableaux !

Après cela, les corniches dorées, les glaces de Venise à fleurs, les tableaux semblables à celui accroché au-dessus du piano, éveillaient en elle un sentiment d'ennui, de dépit et parfois même de haine.

La vie s'écoulait ordinaire, journalière, sans rien promettre. La saison théâtrale était près de finir, le temps chaud revenait. Il faisait toujours très beau.

Un matin les Lâptiév se rendirent au Palais de justice pour entendre Kôstia, désigné pour plaider d'office. Ils n'arrivèrent que quand l'audition des témoins commençait.

Un réserviste était accusé du vol avec effraction. Les témoins, surtout des blanchisseuses, déposaient que l'accusé venait souvent chez leur patronne. La veille de l'Exaltation de la Croix, il y vint tard dans la soirée, demandant de l'argent pour acheter du vulnéraire afin d'achever de se dégriser, mais personne ne lui en donna. L'inculpé partit et revint une heure après, apportant pour les ouvrières de la bière et des pains d'épices à la menthe. On but et on chanta presque jusqu'à l'aube. Et le matin, on s'aperçut que la serrure du grenier était forcée et qu'il manquait trois chemises d'homme, un jupon et deux draps. Kôstia demandait ironiquement à chaque témoin s'il avait bu de la bière, apportée par l'accusé la veille de l'Exaltation. Il tendait évidemment à prouver que les blanchisseuses s'étaient volées elles-mêmes. Il prononça sa plaidoirie sans le moindre émoi, regardant méchamment les jurés.

Il expliqua ce qu'étaient le vol avec effraction et le simple vol. Il détaillait beaucoup, parlait avec conviction, faisant preuve d'une extraordinaire faculté de dire longuement et sur un ton sérieux ce qui était depuis longtemps connu de tous. Il était malaisé de comprendre ce qu'il voulait au juste. De sa longue plaidoirie les jurés ne pouvaient tirer qu'une conclusion : il y avait eu effraction mais pas vol, car l'argent du linge avait été bu par les blanchisseuses elles-mêmes, ou il y avait eu vol, mais pas effraction. Mais il disait apparemment ce qu'il fallait, car sa plaidoirie impressionna le jury et le public, et plut beaucoup. Quand on prononça l'acquittement, Ioûlia fit des signes de tête à Kôstia et ensuite elle lui serra fortement la main.

En mai, les Lâptiév partirent en villégiature à Sokôlniki. À ce moment, Ioûlia était déjà enceinte.

XIII

Il s'écoula plus d'une année. Ioûlia et Iârtsév, un jour, étaient assis sur l'herbe à Sokôlniki auprès du remblai du chemin de fer de Iaroslavl. À côté d'eux était étendu Kotchévoï, les mains sous la nuque, regardant le ciel. S'étant assez promenés, tous trois attendaient que le train estival de six heures passât pour rentrer à la maison prendre le thé.

– Les mères, disait Ioûlia, voient en leurs enfants quelque chose d'extraordinaire ; ainsi l'a voulu la nature. Une mère reste des heures entières près du berceau de son enfant, regarde ses oreilles, ses yeux, son nez et s'extasie. Si un étranger embrasse son enfant, il lui semble, la pauvre, que cela fait à l'étranger un grand plaisir. Une mère ne parle que de son enfant.

Je connais cette faiblesse et je me surveille, mais, vraiment, mon Olia[22], sort de l'ordinaire. Comme elle regarde quand elle tete ! Comme elle rit. Elle n'a que huit mois mais, ma parole, je n'ai pas vu, même à des enfants de trois ans, des yeux aussi intelligents.

– Par parenthèse, dites-moi, demanda Iârtsév, qui vous aimez le plus ; votre mari ou votre enfant ?

Ioûlia leva les épaules.

---

[22] Diminutif d'Olga. (Tr.)

– Je ne sais, dit-elle. Je n'ai jamais violemment aimé mon mari, et Olia est, en réalité, mon premier amour. Vous savez que je n'ai pas épousé Alexey par amour. Naguère encore, j'étais bête, je souffrais et pensais sans cesse que j'avais gâché sa vie et la mienne ; mais, maintenant, je vois qu'il n'y a pas besoin d'amour ; tout cela est absurde.

– Si ce n'est pas l'amour, quel est donc le sentiment qui vous attache à votre mari ? Pourquoi vivez-vous avec lui ?

– Je ne sais… L'habitude probablement… Je l'estime ; je m'ennuie quand il est longtemps absent ; mais ce n'est pas là de l'amour. Aliôcha est intelligent, honnête ; cela suffit à mon bonheur. Il est très bon, simple…

– Aliôcha est intelligent, Aliôcha est bon… fit Kôstia en relevant paresseusement la tête ; mais ma chère, pour savoir qu'il est tout cela et intéressant, il faut, comme on dit, avoir mangé ensemble trois minots de sel… Et que signifient sa bonté, son esprit ? Il vous couvrira d'argent autant que vous voudrez ; cela il le peut ; mais quand il faudra faire preuve de caractère, tenir tête à un insolent ou à un goujat, il se déconcertera et se démontera. Des gens comme votre aimable *Alexis*[23] sont parfaits, mais complètement inaptes à la lutte. Et, au total, ils ne sont bons à rien.

Le train arriva enfin. De la cheminée sortait une vapeur tout à fait rose qui traînait au-dessus du bois. Deux des fenêtres des derniers wagons brillaient si fort au soleil qu'on avait mal à les regarder.

---

[23] En français. (Tr.)

– Allons prendre le thé, dit Ioûlia Serguéevna en se levant.

Ces derniers temps, elle avait engraissé et sa démarche était maintenant celle d'une dame, un peu paresseuse.

– Tout de même, – dit Iârtsév, en la suivant, – sans amour ça ne va pas. On ne parle, et dans les livres il n'est question, que d'amour ; et cependant on aime peu, – ce qui n'est vraiment pas bien.

– Bêtises, Ivane Gavrîlytch ! dit Ioûlia. Là n'est pas le bonheur.

On prit le thé dans le petit jardin où il y avait du réséda, des giroflées, du tabac et où s'entr'ouvraient des glaïeuls précoces. Iârtsév et Kotchévoï voyaient, à la mine de Ioûlia Serguéevna, qu'elle passait par une période de quiétude et d'équilibre, et qu'elle n'avait besoin de rien que de ce qu'elle avait. Et, en leur âme, ils se sentaient, eux aussi tranquilles et bien. Quoi que l'on dît, tout était à propos et sensé ; les pins étaient magnifiques et sentaient délicieusement le goudron comme jamais ; la crème était excellente, et Sacha était une enfant intelligente, bonne…

Après le thé, Iârtsév chanta des romances en s'accompagnant au piano. Ioûlia et Kotchevoï, assis, écoutaient en silence. Ioûlia, seule, se levait de temps à autre et sortait doucement pour voir sa petite et Lyda, qui, au lit depuis deux jours, avait la fièvre et ne mangeait rien.

Iârtsév chantait :

Mon ami, mon tendre ami…

– Non, messieurs, dit-il, en levant la tête, égorgez-moi ! mais je ne comprends pas ce que vous avez contre l'amour.

Si je n'étais pas occupé quinze heures par jour, je deviendrais infailliblement amoureux.

On servit le souper sous la véranda. Bien qu'il fît chaud, Ioûlia s'enveloppait dans son châle et se plaignait de l'humidité. Quand vint la nuit, elle se sentit on ne sait pourquoi, inquiète. Elle frissonnait et pria ses hôtes de rester le plus qu'ils pourraient après le souper. Elle leur fit servir du vin et du cognac pour qu'ils ne partissent pas. Elle ne voulait pas rester seule avec les enfants et les domestiques.

– Nous, les dames qui passons l'été ici, nous organisons, dit-elle, un spectacle enfantin. Nous avons le théâtre et les acteurs ; il ne manque que la pièce. On nous en a envoyé une vingtaine mais pas une ne va ; vous, Ivane Gavrîlytch, qui aimez le théâtre et connaissez l'histoire, vous devriez nous écrire une pièce historique.

– Pourquoi pas ? soit !

Après avoir bu tout le cognac, Iârtsév et Kotchévoï s'apprêtèrent à partir. Il était près de onze heures, ce qui, à la campagne, est tard.

– Comme il fait noir, on n'y voit goutte, dit Ioûlia en les reconduisant jusqu'au delà de la porte. Je ne sais comment vous allez rentrer, messieurs ! Dieu, qu'il fait froid !

Elle s'enveloppa plus étroitement et revint vers la maison.

– Mon Alexey joue sans doute aux cartes quelque part, leur cria-t-elle. Bonne nuit !

Au sortir des pièces éclairées, on n'y voyait rien. Iârtsév et Kotchévoï, comme des aveugles, à tâtons, arrivèrent au remblai et le traversèrent.

– On ne verrait même pas le diable ! dit Kôstia de sa voix profonde, en s'arrêtant. (Et il regarda le ciel.) Ces étoiles, on dirait de petites pièces neuves de quinze copeks… Gavrîlytch ?

– Hein ?… répondit Iârtsév quelque part.

– Je dis qu'on n'y voit rien. Où êtes-vous ? Iârtsév s'approcha de lui en sifflant et lui prit le bras.

– Ohé, bonnes gens ! cria tout à coup Kôstia à pleins poumons, on tient un socialiste !

Après boire, il était toujours bruyant, se disputait avec les agents et les cochers, riait à gorge déployée.

– Ah ! cette nature ! s'écria-t-il, que le diable l'emporte !

– Allons, allons, l'apaisa Iârtsév, silence, je vous en prie !

Les amis s'accoutumèrent vite à l'obscurité et arrivèrent à distinguer les silhouettes des hauts pins et les poteaux télégraphiques. Des gares de Moscou des coups de sifflet arrivaient de temps à autre et les fils télégraphiques bourdonnaient plaintivement, mais, du fourré lui-même, ne venait aucun bruit. Il y avait dans ce silence quelque chose de fier, de fort, de mystérieux, et il semblait que les cimes des pins touchaient presque le ciel. Les amis retrouvèrent leur allée et la suivirent. Il y faisait tout à fait noir et on ne se rendait compte que l'on marchait dans une laie que par une longue bande de ciel, parsemée d'étoiles, et parce qu'on avait sous les pieds de la terre unie. Iârtsév et Kotchévoï marchaient côte à côte en silence, et il leur semblait à tous deux que des gens venaient à leur rencontre. Leur griserie était tombée. Iârtsév s'imagina que des âmes des tsars, des boïards et des

patriarches de Moscou erraient peut-être dans les bois ; il voulut le dire à Kôstia, mais ne le fit pas.

Quand ils arrivèrent à la barrière, le ciel s'éclaircissait à peine. Continuant à se taire, Iârtsév et Kotchévoï longeaient sur la chaussée des villas mesquines, des cabarets et des chantiers de bois. Sous le pont de l'embranchement, une fraîcheur agréable, imprégnée d'une odeur de tilleuls, les enveloppa, et une large et longue rue s'ouvrit devant eux ; pas une âme, pas une lumière…

Quand ils furent à l'Étang rouge, le jour pointait.

– Moscou aura encore beaucoup à souffrir, dit Iârtsév, regardant le couvent de Saint-Alexis.

– D'où vous vient cette idée ?

– Je ne sais. J'aime Moscou.

Nés à Moscou, Iârtsév et Kôstia adoraient leur ville, et étaient, on ne sait pourquoi, mal disposés pour les autres lieux. Ils avaient la conviction que Moscou est une ville remarquable et que la Russie est un remarquable pays. En Crimée, au Caucase, à l'étranger ils s'ennuyaient, n'y découvrant ni confort, ni aise, tandis qu'ils trouvaient agréables et sains les temps gris de Moscou. Les jours où une pluie froide bat les vitres, où le crépuscule vient tôt, où les murs des maisons et des églises ont une teinte grise et triste, où l'on ne sait quels vêtements mettre pour sortir, des jours pareils les excitaient agréablement.

À la fin, près de la gare, ils trouvèrent une voiture.

– Après tout, dit Iârtsév, il serait vraiment bien d'écrire une pièce historique, mais sans les Liapounov et les Godounov, l'époque plus tôt de Iaroslav et de Monomaque… J'ai

horreur de toutes nos pièces historiques russes, exception faite pour le monologue de Pimène[24]. En remontant à quelque source historique ou même en lisant un manuel d'histoire russe, il semble qu'en Russie tout soit rempli de talent, d'inspiration et d'intérêt, mais, au théâtre, dans les pièces historiques, notre vie semble plate, sans originalité, ni santé.

À la Dmîtrovka, les amis se quittèrent. Iârtsév se rendit chez lui à la Nikîtskaïa. Secoué, somnolent, il songeait à sa pièce. Soudain, il s'imagina un bruit horrible, un cliquetis, des cris en une langue inintelligible, ressemblant à du calmouque, puis un village en flammes, au milieu des forêts, couvertes de givre, rose pâle, visibles au loin et si éclairées qu'on y pouvait distinguer le moindre petit pin. Des êtres sauvages, à cheval et à pied, courent par le village, eux et leurs chevaux aussi rouges que le halo du ciel. « Ce sont les Polovtses[25], » pensa Iârtsév. L'un d'eux, vieux, effrayant, brûlé, la figure ensanglantée, lie à une selle une jeune fille à blanche figure russe. Le vieux crie quelque chose avec frénésie et la jeune fille regarde tristement, intelligemment…

Iârtsév releva la tête et se réveilla.

Mon ami, mon tendre ami…

se mit-il à chanter.

---

[24] Dans *Boris Godounov,* de Pouchkine. Les Liapounov et les Godounov, dont il est question peu avant, sont des personnages des romans historiques d'Alexis Tolstoï. (Tr.)

[25] Peuplade de la Russie primitive. (Tr.)

En payant le cocher et en gravissant ensuite son escalier, il ne pouvait revenir à lui, voyant toujours la flamme escalader les arbres, crépiter, et les bois fumer. Un énorme sanglier, fou de peur, courait par le village. Et la jeune fille, liée à la selle, continuait à regarder…

Lorsqu'il entra dans sa chambre, il faisait jour. Sur le piano, près d'une partition ouverte, deux bougies achevaient de se consumer. Étendue sur le divan, en robe noire, avec une large ceinture, un journal à la main, M^me^ Razssoûdine dormait profondément. Elle avait dû jouer longtemps en attendant le retour de Iârtsév, et s'était endormie, n'en pouvant plus.

« Comme elle devait être exténuée ! » pensa-t-il.

Lui ayant doucement enlevé le journal, il la couvrit d'un plaid, éteignit les bougies et passa dans sa chambre à coucher. En se déshabillant, il continuait à penser à la pièce historique, et le motif « Mon ami, mon tendre ami… » le poursuivait.

Deux jours après, Lâptiév vint lui dire que Lyda, atteinte de diphtérie, l'avait donnée à sa tante et à Olia. Et cinq jours plus tard, on reçut la nouvelle que Lyda et Ioûlia Serguéevna étaient en convalescence, mais que la petite Olia était morte, et que les Lâptiév, fuyant leur villa, rentraient en ville.

XIV

Il était désagréable maintenant à Lâptiév de rester longtemps chez lui. Sa femme allait souvent au pavillon, disant qu'elle avait à s'occuper des fillettes, mais elle n'y allait, il le savait, que pour pleurer chez Kôstia. Il y eut la neuvaine, la demi-quarantaine et la quarantaine, et l'on devait chaque fois se rendre au cimetière de Saint-Alexis où se disait le service ; puis Lâptiév devait se morfondre tout le jour, penser à cette malheureuse fillette, et dire des banalités à sa femme pour la consoler. Il n'allait plus que rarement au dépôt, ne s'occupant que de bienfaisance, s'inventant des obligations et des courses, heureux d'être dehors toute la journée pour une futilité. Il se disposait, en dernier lieu, à aller à l'étranger pour s'y familiariser avec l'organisation des refuges de nuit ; et cette idée le distrayait.

Un jour d'automne, Ioûlia venait de se rendre au pavillon pour y pleurer, et Lâptiév, allongé sur un canapé, songeait où il pourrait bien aller, quand Piôtre annonça M^me^ Razssoûdine. Lâptiév, content de cette visite, se leva vite et alla à la rencontre de son ancienne amie qu'il commençait à oublier.

Depuis le soir où il l'avait vue, elle n'avait pas du tout changé.

– Paûlina, que de temps sans vous voir ! dit-il, lui tendant les deux mains. Si vous saviez comme je suis heureux de vous voir ! Soyez la bienvenue.

En lui disant bonjour, M^me^ Razssoûdine lui tira brusquement le bras, et, sans quitter ni son chapeau, ni son manteau, entra et s'assit.

– Je viens pour une minute, lui dit-elle. Je n'ai pas le temps de dire des bêtises. Veuillez vous asseoir et écouter. Que vous soyez heureux ou non de me voir, cela m'est absolument égal ; car, vous le savez, l'attention bienveillante des hommes, je ne la prise pas un liard. Si je viens chez vous, c'est que je suis allée aujourd'hui en cinq endroits et ai partout essuyé un refus. Et l'affaire est urgente. Écoutez, dit-elle en le regardant dans les yeux, cinq étudiants que je connais, gens médiocres et absurdes, mais incontestablement pauvres, n'ont pas payé leurs inscriptions et vont être rayés. Votre fortune vous impose de vous rendre immédiatement à l'Université et de payer pour eux.

– Avec plaisir, Paûlina.

– Voici leurs noms, dit-elle, en lui remettant un papier. Allez-y à l'instant. Vous vous délecterez ensuite de votre bonheur conjugal.

À ce moment, on entendit derrière la porte du salon un bruit indéterminé ; c'était probablement un chien qui se grattait. M^me^ Razssoûdine bondit et rougit.

– Votre dulcinée nous écoute ! dit-elle. C'est abject. Lâptiév fut froissé pour sa femme.

– Elle n'est pas ici, dit-il ; elle est au pavillon. Ne parlez pas ainsi d'elle. Notre enfant est morte, et elle a un chagrin atroce.

– Vous pouvez la tranquilliser, dit M^me^ Razssoûdine, ricanant et se rasseyant ; elle en aura encore une dizaine. Mettre des enfants au monde, qui n'en a pas l'esprit ?

Lâptiév se rappela qu'il avait maintes fois entendu cela autrefois, ou quelque chose d'approchant, et la poésie du passé, la poésie de sa libre vie de garçon, l'enveloppa, alors qu'il se croyait encore jeune et pouvoir faire ce qu'il voulait, alors que n'existaient ni son amour pour sa femme, ni les souvenirs de son enfant.

– Sortons ensemble, dit-il en s'étirant.

À la porte de l'Université, M^me^ Razssoûdine attendit, et Lâptiév se rendit au secrétariat. Peu après il revint et lui remit les cinq quittances.

– Où allez-vous maintenant ? lui demanda-t-il.

– Chez Iârtsév.

– Je vous accompagne.

– Mais vous allez l'empêcher de travailler.

– Non, je vous assure, lui dit-il avec un regard suppliant.

Elle avait un chapeau noir, garni de crêpe, presque un chapeau de deuil, et un manteau râpé, très court, dont les poches bâillaient. Son nez semblait plus long qu'avant, et, malgré le froid, elle paraissait n'avoir au visage pas une goutte de sang. Lâptiév avait plaisir à marcher auprès d'elle, à lui obéir, et à l'entendre maugréer. Quelle force d'âme elle doit avoir, se disait-il, si, étant laide, gauche, si agitée, ne sachant ni s'habiller ni se coiffer, et toujours si abrupte, elle est tout de même attrayante !

Ils entrèrent chez Iârtsév par l'escalier de service et la cuisine, où ils trouvèrent la cuisinière, vieille femme propre, à boucles grises. Toute confuse, elle sourit honnêtement, et sa petite figure fut pareille à un gâteau ; et elle dit :

– Veuillez entrer, messieurs'dame.

Iârtsév était sorti. M^me^ Razssoûdine se mit à jouer des exercices difficiles et ennuyeux, après avoir intimé à Lâptiév de ne pas la déranger. Aussi, ne lui disant mot, assis à l'écart, feuilletait-il le *Viéstnik Evrôpy (le Messager de l'Europe)*. Après avoir joué pendant deux heures, – c'était sa dose quotidienne, – elle mangea un morceau à la cuisine et se rendit à ses leçons.

Lâptiév lut la suite d'un roman, resta longtemps inactif, sans éprouver d'ennui, heureux qu'il fût déjà trop tard pour rentrer dîner chez lui.

Le rire de Iârtsév retentit soudain, et il entra lui-même allègre, dispos, les joues rouges, avec un vêtement tout neuf, à boutons luisants.

Les deux amis dînèrent ensemble. Après quoi. Lâptiév s'étendit sur le divan et Iârtsév, allumant un cigare, s'assit auprès de lui. Le crépuscule tombait.

– Je commence sans doute à vieillir, dit Lâptiév ; depuis que ma sœur est morte, je me suis mis, je ne sais pourquoi, à penser souvent à la mort.

On parla de la mort, de l'immortalité de l'âme. Il serait bon en effet de ressusciter et de s'envoler ensuite quelque part dans la planète Mars et d'être toujours oisif et heureux ; l'essentiel, d'ailleurs, serait de penser d'une façon autre que sur la terre.

– Mais on ne veut pas mourir, dit Iârtsév doucement. Aucune philosophie ne peut me réconcilier avec la mort et je la regarde simplement comme l'anéantissement. On veut vivre.

– Vous aimez la vie, Gavrîlytch[26] ?

– Oui, je l'aime.

– Et moi, je n'arrive pas à me bien comprendre à ce point de vue-là. Ma disposition d'esprit est tantôt sombre, tantôt indifférente. Je suis timide ; je n'ai pas confiance en moi ; ma conscience prend peur ; je n'arrive pas à m'adapter à la vie, à la maîtriser. L'un dit des bêtises ou fait des friponneries avec la plus grande joie de vivre, et moi, même quand je fais le bien consciemment, je n'en éprouve que de l'inquiétude, ou la plus complète indifférence. Tout cela je l'explique, Gavrîlytch, parce que je suis un esclave, petit-fils de serf. Avant que nous soyons, nous les rustres, dans le vrai chemin, beaucoup d'entre nous y auront laissé leurs os.

– Tout cela est bien, mon cher, repartit Iârtsév en soupirant ; cela montre une fois de plus combien la vie russe est riche et diverse. Ah ! comme elle est riche ! Savez-vous ; je me persuade chaque jour davantage que nous sommes à la veille du plus magnifique triomphe possible, et je voudrais vivre jusqu'à ce moment-là pour y prendre part. Croyez-moi, ou ne me croyez pas, mais à mon sens, une génération étonnante grandit. Quand je donne les leçons à mes élèves, aux

---

[26] Lâptiév appelle ainsi familièrement Iârtsév au lieu d'Ivane Gavrîlytch. (Tr.)

filles surtout, j'éprouve de la délectation. Ce sont de merveilleux enfants !

Iârtsév s'approcha du piano et chercha un accord.

– Je suis chimiste, je pense en chimiste, et mourrai en chimiste, reprit-il ; mais, plein d'appétit, je crains de mourir sans m'être rassasié. Et la chimie ne me suffit pas ; je me jette sur l'histoire russe, l'histoire de l'art, la pédagogie, la musique. Récemment, en été, votre femme m'a demandé d'écrire une pièce historique, et maintenant je veux écrire, écrire… Il me semble que je demeurerais trois jours sans me lever de ma table, sans cesser d'écrire. Les images m'accablent ; ma tête en est pleine, et je sens mes artères battre dans mon cerveau. Je n'ai nullement la prétention de devenir quelque chose d'extraordinaire, de créer du sublime : je désire simplement vivre, rêver, espérer, être partout… La vie, mon cher, est courte ; il faut la passer de son mieux.

Après cet entretien amical qui dura jusqu'à minuit, Lâptiév commença à venir presque chaque jour chez Iârtsév. Quelque chose l'y attirait. Il venait ordinairement vers le soir. Étendu sur le sopha, il attendait patiemment son retour sans éprouver le moindre ennui. Rentré chez lui, Iârtsév dînait et commençait à travailler ; mais Lâptiév lui posait quelque question et la conversation s'engageait. Et c'en était fini du travail. À minuit, les amis se quittaient, très satisfaits l'un de l'autre. Mais cela fut de courte durée. Une fois, Lâptiév trouva chez Iârtsév M^{me} Razssoûdine au piano, jouant ses exercices. Elle le regarda froidement, presque avec animosité, et lui demanda, sans lui tendre la main :

– Dites-moi, je vous prie ? Quand cela finira-t-il ?

– Quoi donc ? demanda Lâptiév sans comprendre.

– Vous venez ici chaque jour et empêchez Iârtsév de travailler ; Iârtsév n'est pas un trafiquant quelconque, mais un savant ; chaque minute de sa vie est précieuse. Il faut le comprendre et avoir un peu de tact.

– Si vous trouvez que je le gêne, dit Lâptiév, docile et troublé, je cesserai de venir.

– Et ce sera parfait ! Allez-vous-en donc, car il peut rentrer à l'instant, et vous trouver ici.

Le ton avec lequel cela fut dit et les yeux indifférents de M^me^ Razssoûdine troublèrent absolument Lâptiév. Elle n'avait plus pour lui le moindre sentiment, sauf le désir qu'il partît au plus tôt. Que cela ressemblait peu à l'amour d'autrefois ! Il sortit sans lui serrer la main. Il croyait qu'elle le rappellerait, le ferait revenir ; mais les gammes recommencèrent, et Lâptiév comprit, en descendant lentement l'escalier, qu'il était désormais un étranger pour elle.

Trois ou quatre jours après, Iârtsév vint passer la soirée avec lui.

– J'ai une nouvelle à t'apprendre, lui dit-il, en riant ; Paûlina Nicolâévna est venue s'installer définitivement chez moi.

Il se troubla un peu, et ajouta à mi-voix :

– Et puis, quoi ? Nous ne sommes sans doute pas amoureux l'un de l'autre, mais je crois que ça… n'y fait rien… Je suis heureux de pouvoir lui donner un asile et le repos, et de lui offrir la possibilité, si elle tombait malade, de ne pas travailler. Il lui semble qu'habitant avec moi, il y aura plus d'ordre dans ma vie et que, sous son influence, je deviendrai un grand savant ; elle le pense ; soit ! Les gens du Midi ont

un dicton : « Penser à ce qui lui plaît enrichit le nigaud. » Ha ! ha ! ha !

Lâptiév ne répondit rien. Iârtsév marcha dans le bureau en regardant les tableaux qu'il avait déjà vus cent fois ; et il dit en soupirant :

– Oui, mon cher, je suis votre aîné de trois ans, il est tard pour songer au véritable amour et, en somme, une femme comme Paûlina Nicolâévna est une trouvaille pour moi. Je vivrai certainement heureux avec elle jusqu'à ma vieillesse. Mais le diable le sait, j'ai le regret et le désir de quelque chose ! Il me semble être couché dans la vallée du Daghestan[27] et voir en rêve un bal… Bref, l'homme n'est jamais satisfait de ce qu'il a.

Il entra au salon et chanta des romances comme si de rien n'était. Lâptiév, dans son bureau, les yeux fermés, essayait de comprendre pourquoi M^me^ Razssoûdine se mettait avec Iârtsév. Ensuite il s'attrista de ce qu'il n'y eût pas d'attachements solides et durables, et il eut du dépit de ce que Paûlina Nicolâévna se liât avec Iârtsév. Il en eut aussi de ce que son sentiment pour sa femme ne fût plus ce qu'il avait été.

[27] Allusion à un vers de Lermontov. (Tr.)

XV

Dans son bureau, Lâptiév, assis dans un fauteuil, lisait en se balançant ; Ioûlia, auprès de lui, lisait également ; n'ayant rien à se dire, ils se taisaient depuis le matin. Lâptiév par-dessus son livre, la regardait de temps à autre, et pensait : « Se marier par amour passionné ou sans aucun amour, c'est tout un. » Combien lointain lui paraissait maintenant le temps où il était jaloux, s'agitait, souffrait !… Depuis il était allé à l'étranger et il se reposait à présent, comptant au début du printemps, aller en Angleterre où il s'était beaucoup plu.

Ioûlia Serguéevna, accoutumée à son deuil, n'allait plus pleurer dans le pavillon. Cet hiver, elle n'allait même pas dans les magasins, ni au théâtre, ni au concert ; elle restait chez elle. Elle détestait les pièces spacieuses et se tenait dans le bureau de son mari ou dans sa chambre, où se trouvaient les icônes qu'elle avait reçues en dot et le paysage qui lui avait plu à l'exposition. Elle ne dépensait presque pas d'argent pour elle ; elle dépensait aussi peu qu'autrefois chez son père.

L'hiver passait sans gaîté. Dans toute la ville on jouait aux cartes, et quand on inventait quelque autre distraction, chants, lectures ou séances de dessin, c'était encore plus ennuyeux. Il n'y avait à Moscou que peu de gens de talent ; c'était toujours, à toutes les soirées, les mêmes chanteurs et diseurs qui reparaissaient ; le plaisir artistique s'émoussait et se changeait, pour maintes gens, en une obligation ennuyeuse, monotone.

Avec cela, pas un jour ne se passait, chez les Lâptiév, sans ennuis. Le vieux Fiôdor Stépânytch, y voyant très mal, – les oculistes disaient qu'il serait bientôt aveugle, – ne venait plus au dépôt. Fiôdor aussi cessa d'y aller. Il restait tout le temps chez lui à écrire. Panaoûrov avait reçu sa nomination dans une autre ville avec le rang de conseiller d'État actuel. Il était à l'hôtel de Dresde et venait chaque jour demander de l'argent à Lâptiév. Kiche, enfin sorti de l'Université, attendait que les Lâptiév lui trouvassent un emploi et passait chez eux des journées entières, racontant ses longues et ennuyeuses histoires. Tout cela énervait, fatiguait, et rendait fastidieuse la vie de chaque jour. Piôtre annonça une dame inconnue qui attendait. Sur sa carte il y avait :

Joséphîna Iôssifovna Milan.

Ioûlia Serguéevna se leva paresseusement et sortit en traînant la jambe parce qu'elle avait des fourmis. Une dame maigre, très pâle, les sourcils bruns, toute vêtue de noir, entra. Elle croisa les bras sur sa poitrine et dit d'une voix suppliante :

– Monsieur Lâptiév, sauvez mes enfants. Lâptiév connaissait le bruit de ces bracelets et cette figure à plaques de poudre de riz ; il reconnut la dame chez laquelle il avait si inopportunément dîné avant son mariage. C'était la seconde femme de Panaoûrov.

– Sauvez mes enfants ! répéta-t-elle, le visage tremblant. (Elle parut tout à coup vieille et pitoyable ; ses yeux devinrent rouges.) Vous seul pouvez nous sauver ! Aussi suis-je venue avec mes derniers sous à Moscou pour vous voir. Mes enfants vont mourir de faim.

Elle fit le mouvement de se jeter à genoux. Lâptiév la retint, effrayé, la saisissant par le bras plus haut que le coude.

– Asseyez-vous, asseyez-vous, je vous en prie… murmura-t-il.

– Nous n'avons plus d'argent pour acheter du pain, dit-elle. Grigôry Nicolâitch se rend à un nouveau poste et ne veut pas me prendre avec mes enfants. L'argent que vous nous envoyez généreusement, il le dépense pour lui seul. Que devons-nous faire ? Pauvres, malheureux enfants !

– Calmez-vous, je vous prie. Je donnerai l'ordre au bureau d'envoyer l'argent à votre nom.

Elle sanglota, puis se calma, et il remarqua que les larmes avaient tracé des sillons sur ses joues, et qu'il lui poussait des moustaches.

– Vous êtes infiniment généreux, monsieur Lâptiév, mais soyez notre ange gardien, notre bonne fée ! Dites à Grîgôry Nicolâitch de ne pas m'abandonner, de m'emmener avec lui. C'est que je l'aime, je l'aime follement ! il est mes délices.

Lâptiév lui donna cent roubles et promit de parler à Panaoûrov. Il craignait toujours, en la reconduisant jusqu'à l'antichambre, qu'elle ne se remît à sangloter ou ne se jetât à genoux.

Après elle, Kiche arriva, puis Kôstia avec un appareil photographique. Il s'était, les derniers temps, engoué de photographie et photographiait plusieurs fois par jour tous les gens de la maison. Cette nouvelle occupation lui causait beaucoup de déboires ; il en avait même maigri.

Fiôdor vint le soir avant le thé. Assis dans un coin du bureau, il ouvrit un livre, regardant longtemps la même page,

évidemment sans la lire. Il mit aussi beaucoup de temps à boire son thé. Son visage était rouge. Lâptiév, en sa présence, sentait un poids. Son silence même lui était désagréable.

– Tu peux féliciter la Russie de l'apparition d'un nouveau publiciste. Plaisanterie à part, dit-il, j'ai accouché, frère, d'un petit article, – un essai de plume pour ainsi dire, – et te l'ai apporté. Lis-le, mon ami, et dis-m'en ton avis, – mais sincèrement.

Il tira un cahier de sa poche et le remit à son frère. L'article était intitulé *l'Âme russe*. Il était ennuyeusement écrit, d'un style impersonnel, comme écrivent les gens sans talent, remplis de secret amour-propre. L'idée dominante en était que l'intellectuel a le droit de ne pas croire au surnaturel, mais qu'il doit cacher son incrédulité pour ne pas faire scandale et ne pas ébranler la foi d'autrui. Sans la foi, pas d'idéalisme, et l'idéalisme est prédestiné à sauver l'Europe et à montrer la vraie voie à l'humanité.

– Mais, observa Lâptiév, tu ne dis pas de quoi il faut sauver l'Europe ?

– Ça se comprend tout seul.

– On ne comprend rien, dit Lâptiév, marchant avec agitation. On ne comprend pas pourquoi tu as écrit cela. Enfin, c'est ton affaire !

– Je veux l'éditer en brochure.

– C'est ton affaire.

Il y eut une minute de silence ; Fiôdor soupira et dit :

– Il est profondément, infiniment triste, Aliôcha, que nous pensions différemment. Ah ! mon cher frère, nous sommes tous les deux Russes, orthodoxes, gens à idées larges. Toutes les petites idées allemandes et juives nous conviennent-elles ? Nous ne sommes pas, toi et moi, des faquins quelconques, mais les représentants d'une notable race marchande.

– De quelle notable race marchande parles-tu ? fit Lâptiév, retenant son irritation. Une notable race ! Les seigneurs terriens faisaient donner les verges à notre grand-père et le moindre petit fonctionnaire lui tapait dans la figure. Notre grand-père battait notre père, et notre père nous battait. Que nous a donné, à toi et à moi, cette notable race ? Quels nerfs et quel sang avons-nous hérités ? Tu raisonnes depuis trois ans comme un sacristain, et ce que tu as écrit est un délire servile. Et moi ? Regarde-moi !… Ni souplesse, ni hardiesse, ni forte volonté. J'ai peur à chaque pas comme si on allait me fustiger. Je suis timide devant des nullités, des idiots, des bêtes, incalculablement au-dessous de moi au spirituel et au moral. Je redoute les portiers, les suisses, les agents de police, les gendarmes. J'ai peur de tout le monde parce que je suis né d'une mère traquée, et que, dès l'enfance, j'ai été battu et terrorisé. Nous ferons bien, toi et moi, de n'avoir pas d'enfants… Ah ! si Dieu voulait qu'avec nous finît cette notable race marchande !…

Ioûlia Serguéevna entra et s'assit près de la table.

– Vous discutiez ? dit-elle ; je ne vous gêne pas ?

– Non, sœurette, répondit Fiôdor. C'est une conversation de principes. Tu dis, reprit-il, en s'adressant à son frère, que notre race est ceci et cela, pourtant cette race a créé une affaire qui vaut des millions ; c'est quelque chose !

– Quelque chose cette affaire à millions ! Un homme sans grand esprit, ni capacités, devient par hasard brocanteur, puis richard. Il vend au jour le jour, sans le moindre système, sans but, n'étant pas même avide d'argent ; il trafique machinalement, et l'argent vient à lui plutôt qu'il ne va à l'argent. Il reste toute sa vie à son affaire et l'aime parce qu'il peut commander à des employés et bafouer des clients. Il est marguillier pour commander aux chantres et les ployer à sa guise. Il est curateur d'une école parce qu'il lui plaît de sentir que l'instituteur est son subordonné et qu'il peut jouer au chef devant lui. Notre marchand n'aime pas à commercer, mais à commander, et votre dépôt n'est pas un établissement de commerce, mais une chambre de torture. Pour un commerce comme le vôtre, il faut des employés impersonnels, déshérités, et vous en formez, en les forçant, dès leur enfance, à vous saluer jusqu'à terre pour une bouchée de pain ; et, dès l'enfance, vous les habituez à l'idée que vous êtes leurs bienfaiteurs ! Tu ne prendras pas au dépôt, j'en suis sûr, quelqu'un sortant de l'Université ?

– Ceux qui sortent de l'Université ne conviennent pas à notre affaire.

– Contre-vérité ! s'écria Lâptiév ; mensonge !

– Excuse-moi, dit Fiôdor, en se levant, mais tu craches, il me semble, dans le puits où tu prends de l'eau ; tu détestes notre affaire, mais tu profites cependant de ses revenus.

– Aha ! nous y sommes ! dit Lâptiév, se mettant à rire et regardant son frère d'un air fâché. Oui, si je n'appartenais pas à notre notable race ; si j'avais pour un liard de volonté et de hardiesse, j'aurais depuis longtemps rejeté loin de moi ces revenus et serais allé gagner mon pain. Mais dans votre

dépôt, vous m'avez enlevé à moi aussi ma personnalité dès l'enfance. Je suis vôtre !

Fiôdor regarda sa montre et se mit précipitamment à partir. Il baisa la main de sa belle-sœur et sortit ; mais, au lieu d'entrer dans l'antichambre, il entra au salon et dans la chambre à coucher.

– J'ai oublié la disposition des pièces, dit-il dans une grande confusion. Drôle de maison ! n'est-ce pas ?

En mettant sa pelisse, il était comme abasourdi et son visage exprimait de la souffrance. La colère de Lâptiév était tombée. Il s'effara et eut pitié de son frère. Et, soudain, se réveilla en lui la chaude et bonne affection qui, pensait-il, s'était éteinte au cours de ces trois années ; il ressentit un fort désir de l'exprimer à Fiôdor.

– Viens dîner chez nous, Fiôdor, lui dit-il en lui tapotant l'épaule. Tu viendras ?

– Oui, oui… Mais donnez-moi de l'eau… Lâptiév courut lui-même à la salle à manger, prit au buffet le premier verre qui lui tomba sous la main – c'était une chope – le remplit d'eau, et l'apporta.

Fiôdor se mit à boire avidement, mais, tout à coup, il mordit la chope. On entendit un grincement de dents, puis des sanglots. L'eau coula sur sa pelisse et sa redingote.

N'ayant jamais vu d'hommes pleurer, Lâptiév, troublé et effrayé, ne savait que faire. Il regarda, éperdu, Ioûlia et la femme de chambre, enleva la pelisse de Fiôdor et le ramena dans l'appartement. Il le suivit, se sentant en faute.

Ioûlia fit étendre Fiôdor et se mit à genoux près de lui.

– Ce n'est rien, lui disait-elle, l'apaisant ; ce sont vos nerfs…

– Chère amie, fit-il, cela m'est si pénible ! Je suis malheureux, malheureux… Mais tout le temps je le cachais…

Il la prit par le cou et lui balbutia à l'oreille :

– Je vois chaque nuit ma sœur Nîna. Elle vient s'asseoir dans un fauteuil, près de mon lit…

Une heure après, mettant sa pelisse dans l'antichambre, il était à nouveau souriant et n'avait honte que de la femme de chambre. Son frère alla le reconduire jusque chez lui.

– Viens dîner chez nous demain, lui répétait-il, le tenant par le bras. Et à Pâques nous irons ensemble à l'étranger. Tu as besoin de changer d'air ; sans cela, il n'y a plus rien à faire de toi.

– Oui, oui, j'irai… Et nous prendrons sœurette avec nous.

Rentré à la maison, Lâptiév trouva sa femme dans une grande excitation nerveuse. Ce qui était arrivé à Fiôdor l'avait fortement secouée ; elle n'arrivait pas à se calmer. Elle ne pleurait pas, mais était très pâle et s'agitait dans son lit. Et de ses doigts froids, elle serrait violemment la couverture, l'oreiller et les mains de son mari… Ses yeux étaient agrandis, effarés.

– Ne me quitte pas ! suppliait-elle. Dis-moi pourquoi j'ai cessé de prier, Aliôcha ? Où est donc ma foi ? Ah ! pourquoi avez-vous parlé de religion devant moi ! Vous m'avez troublée, toi et tes amis ; je ne prie plus.

Il lui mit des compresses sur la tête, lui réchauffa les mains, lui fit boire du thé, et elle se serrait craintivement contre lui.

À l'aube, lasse, elle s'endormit. Lâptiév, assis à côté d'elle, lui tenait la main ; il ne put donc pas dormir. Toute la journée, ensuite, il se sentit brisé, hébété, ne pensant à rien. Il errait paresseusement dans la maison.

XVI

Les médecins déclarèrent que Fiôdor avait une maladie mentale. Lâptiév ignorait ce qui se passait à la Piâtniskaïa, et le sombre dépôt, où ne venaient plus ni le vieux, ni Fiôdor, lui produisait l'impression d'un tombeau. Lorsque sa femme lui disait qu'il était indispensable d'aller chaque jour au dépôt et à la Piâtniskaïa, Lâptiév se taisait ou se mettait à parler avec excitation de son enfance ; à dire qu'il ne se sentait pas la force de pardonner le passé à son père ; que la Piâtniskaïa lui était odieuse, etc., etc.

Un dimanche matin, Ioûlia se rendit elle-même à la Piâtniskaïa. Elle trouva son beau-père dans la salle où l'on avait dit la prière le jour de son arrivée. Il était assis immobile dans un fauteuil, vêtu de son veston de toile, sans cravate, en pantoufles. Il clignait ses yeux aveugles.

– C'est moi, lui dit-elle, en s'approchant de lui, votre belle-fille. Je suis venue vous voir.

Ému, il se mit à respirer bruyamment. Touchée de son malheur, de son isolement, Ioûlia lui baisa la main ; il tâta sa figure, sa tête, et, s'étant assuré que c'était elle, il la signa.

– Merci, merci, dit-il. J'ai perdu mes yeux et ne vois rien. Je vois un peu la fenêtre et aussi le feu, mais je n'aperçois ni les gens, ni les objets. Oui, je deviens aveugle ; Fiôdor est tombé malade ; et, sans l'œil du maître cela va mal. S'il se produit quelque désordre, il n'y a personne à qui s'adresser. Nos gens vont se relâcher. Qu'est-ce qu'il a donc, Fiôdor ? Un refroidissement sans doute ? Moi, je n'ai jamais été malade et ne me suis jamais soigné ; je n'ai jamais vu aucun médecin.

Le vieux, selon son habitude, commença à se vanter. Pendant ce temps, les domestiques mettaient hâtivement le couvert dans la salle, disposaient sur la table des hors-d'œuvre et des bouteilles de vin.

On en groupa une dizaine, dont l'une avait la forme de la tour Eiffel. On apporta un plat de petits pâtés qui exhalaient une odeur de riz cuit et de poisson.

– Je prie ma chère hôtesse de venir manger, dit le vieux.

Elle le prit sous le bras, le conduisit à table et lui versa de la vodka.

– Je reviendrai demain, lui dit-elle, et vous amènerai vos petites filles, Sacha et Lyda. Elles compatiront à votre sort et vous caresseront.

– Non, ne les amenez pas ; elles sont illégitimes.

– Comment, illégitimes ! Leur mère et leur père étaient mariés.

– Sans mon consentement. Je ne leur ai pas donné ma bénédiction, et ne veux pas connaître les petites. Que Dieu soit avec elles !

– Vous dites des choses étranges, Fiôdor Stépânytch ! dit Ioûlia en soupirant.

– Dans l'Évangile il est dit que les enfants doivent craindre leurs parents et leur obéir.

– Il n'y a rien de pareil ; il y est dit que nous devons pardonner même à nos ennemis.

– Dans notre affaire, on ne peut pas pardonner. Si l'on pardonne à tous, on fait faillite en trois ans.

– Mais pardonner, dire un mot caressant, affable, à quelqu'un, même coupable, cela vaut mieux que les affaires, mieux que la richesse !

Ioûlia voulut amadouer le vieux, lui inspirer un sentiment de pitié, éveiller en lui le repentir ; mais tout ce qu'elle disait, il l'écoutait avec condescendance comme les grandes personnes écoutent les enfants.

– Fiôdor Stépânytch, dit Ioûlia résolument, vous êtes déjà âgé, et Dieu vous rappellera bientôt à Lui. Il ne vous demandera pas comment vous avez mené votre commerce et si vos affaires allaient bien. Il vous demandera si vous avez été charitable, si vous n'avez pas été dur pour les gens plus faibles que vous, vos domestiques et vos employés, par exemple ?

– J'ai toujours été pour mon personnel un bienfaiteur, et il doit éternellement prier pour moi, dit le vieillard avec conviction.

Mais, touché par le ton sincère de Ioûlia, et voulant lui faire plaisir, il dit :

– Bien, amenez demain mes petites filles ; je leur ferai acheter des cadeaux.

La mise du vieillard était négligée ; il avait de la cendre de cigare sur la poitrine et les genoux ; personne, on le voyait, ne nettoyait ses bottes, ni ses vêtements. À table, le riz des pâtés n'était pas assez cuit, la nappe sentait le savon ; les domestiques marchaient avec bruit. Le vieux et toute la maison avaient un air d'abandon. Ioûlia, qui le sentait, en prit honte pour elle et son mari.

– Je reviendrai absolument demain, dit-elle.

Elle parcourut l'appartement, ordonna de faire la chambre de son beau-père et d'allumer la lampe devant les icônes. Fiôdor, quand elle entra dans sa chambre, était assis, tenant un livre ouvert sans le lire. Ioûlia causa avec lui et ordonna également de faire sa chambre ; puis elle descendit chez les employés. Au milieu de la pièce dans laquelle ils prenaient leurs repas, une colonne de bois, non peinte, soutenait le plafond pour qu'il ne tombât pas. Les chambres étaient basses, les murs tapissés de papier à bon marché. Il traînait une odeur de fumée et de cuisine. À cause du dimanche, tous les commis étaient chez eux, assis sur leurs lits, attendant le dîner. Lorsque Ioûlia entra ils sautèrent en place, répondant timidement à ses questions, la regardant en dessous comme des prisonniers.

– Seigneur, dit-elle en ouvrant, les bras, que vous êtes mal logés ! N'êtes-vous pas à l'étroit, ici ?

– À l'étroit, mais sans passe-droit, répondit Makèïtchév. Nous vous devons beaucoup et nous élevons nos prières vers le Dieu de miséricorde !

– La vie est en rapport avec l'ambition de chacun, dit Potchâtkine.

Et voyant que Ioûlia ne le comprenait pas, Makèïtchév se hâta d'expliquer :

– Nous sommes de petites gens et devons vivre selon notre état.

Elle visita l'installation des apprentis et la cuisine, fit la connaissance de l'économe, et partit très peu satisfaite.

Revenue chez elle, elle dit à son mari :

– Il faut que nous allions au plus vite habiter la Piâtniskaïa et que tu ailles chaque jour au dépôt.

Ils restèrent ensuite assis l'un près de l'autre, au bureau, en se taisant. Lâptiév avait le cœur lourd et ne voulait pas plus aller à la Piânitskaïa qu'au dépôt ; mais il devinait à quoi pensait sa femme, et n'avait pas la force de la contredire. Il lui caressa la joue et dit :

– J'ai comme le sentiment que notre vie est finie et que commence pour nous une demi-existence toute grise. En apprenant que la maladie de Fiôdor est incurable, j'ai pleuré. Nous avons passé ensemble notre enfance et notre jeunesse ; jadis je l'ai aimé de tout mon cœur, et, soudain, quelle catastrophe ! En le perdant, il me semble que je me sépare définitivement de mon passé. Et quand tu me dis qu'il faut absolument aller à la Piâtniskaïa, dans cette prison, il me semble qu'il n'y a plus rien devant moi.

Il se leva, allant à la fenêtre et regardant la rue :

– On a beau faire, il faut dire adieu aux idées de bonheur ! Le bonheur n'existe pas. Je n'en ai jamais eu, et il n'en existe probablement nulle part. Pourtant, une fois dans ma vie, je fus heureux ; c'est lorsque je restai toute la nuit sous ton ombrelle. Une fois, te rappelles-tu, dit-il en se retournant vers sa femme, tu avais oublié ton ombrelle chez Nîna ? J'étais amoureux de toi et je restai toute la nuit sous ton ombrelle, éprouvant un sentiment de béatitude.

Près de la bibliothèque, il y avait une commode en acajou, ornée de bronzes dorés, dans laquelle Lâptiév conservait toute sorte d'objets inutiles, et, entre autres, l'ombrelle ; il la sortit et la montra à sa femme :

– La voici.

Ioûlia regarda l'ombrelle, la reconnut et sourit mélancoliquement.

– Je me rappelle. Quand tu m'as fait ta déclaration, tu la tenais. (Et remarquant qu'il s'apprêtait à sortir, elle lui dit :) Si tu le peux, rentre de bonne heure, je te prie ; sans toi, je m'ennuie.

Ensuite, étant allée dans sa chambre, elle regarda longtemps l'ombrelle.

XVII

Au dépôt, malgré la complexité des affaires et le gros roulement de fonds, il n'y avait pas de comptable ; il n'y avait rien à comprendre aux livres que tenait un des employés. Chaque jour, venaient au dépôt, des courtiers, des Allemands et des Anglais, avec lesquels les commis parlaient politique et religion. Il y venait aussi un gentilhomme, noyé de boisson, pitoyable et malade, qui traduisait la correspondance étrangère. Les commis l'appelaient le gringalet et lui servaient du thé dans lequel ils fourraient du sel. Au total, tout ce négoce semblait à Lâptiév une manière de haute extravagance.

Il allait chaque jour au dépôt, tâchant d'y établir un ordre nouveau. Il défendait de donner les verges aux apprentis et de se moquer des acheteurs, indigné quand les commis, en se gaussant, envoyaient en province comme nouvelles et fort à la mode des marchandises défraîchies et démodées. Maintenant, au dépôt, il dirigeait tout, mais il ignorait, comme devant, quelle était sa fortune, si les affaires marchaient bien, combien d'appointements recevaient les principaux employés, et ainsi de suite. Potchâtkine et Makèïtchév le regardaient comme jeune, inexpérimenté, lui cachaient beaucoup de choses, et parlaient mystérieusement bas, chaque soir, avec le vieil aveugle.

Un matin, au commencement de juin, Lâptiév et Potchâtkine allèrent déjeuner au traktir Boûbnov et y parler affaires. Potchâtkine était depuis longtemps déjà employé des Lâptiév. Il était entré chez eux à l'âge de huit ans. Il était presque de la famille ; on avait confiance en lui, et lorsque,

quittant le dépôt, il enlevait de la caisse toute la recette et s'en bourrait les poches, cela ne donnait lieu à aucun soupçon. Il était le principal à la maison et au dépôt, et aussi à l'église, où, remplaçant le vieux, il faisait les fonctions de marguillier. À cause de sa dureté envers ses subalternes les employés et les apprentis le surnommaient Malioûta Skourâtov[28].

En entrant au cabaret, il fit un signe au garçon et dit :

– Donne-nous, l'ami, une demi épatante et vingt-quatre importunités.

Peu après le garçon apporta sur un plateau une demi-bouteille de vodka et plusieurs assiettes de hors-d'œuvre.

– Écoute, l'ami, lui dit Potchâtkine, donne-nous une portion du grand maître de la calomnie et de la médisance, avec une purée de pommes de terre.

Le garçon ne comprit pas, se troubla et voulut dire quelque chose, mais Potchâtkine le regarda sévèrement et dit :

– Et avec ça !

Le garçon réfléchit longuement, puis alla se concerter avec ses camarades, et, ayant enfin deviné, il apporta une portion de langue. Quand ils eurent expédié chacun deux verres de vodka et eurent mangé les hors-d'œuvre, Lâptiév demanda :

---

[28] Skourâtov était le favori et l'exécuteur des volontés d'Ivan le Terrible. (Tr.)

– Dites-moi, Ivane Vassîlytch, est-il vrai que nos affaires aient fléchi, ces dernières années ?

– Pas le moins du monde.

– Dites-moi sincèrement, au net, combien nous avons de revenus, quelle est notre fortune ? On ne peut pas rester toujours dans les ténèbres. On a fait récemment l'inventaire, mais, excusez-moi, je n'y ai pas confiance. Vous trouvez nécessaire de me cacher quelque chose et ne dites la vérité qu'à mon père. Habitués dès le jeune âge à la diplomatie, vous ne pouvez vous en passer. Mais à quoi sert-elle ? Alors, voilà, je vous prie d'être franc ! Où en sont nos affaires ?

– Tout dépend de la fluctuation du marché, répondit Potchâtkine après avoir réfléchi.

– Qu'entendez-vous par là ?

Potchâtkine commença à expliquer, mais, Lâptiév n'y comprenant rien, envoya chercher Makèïtchév. Celui-ci apparut immédiatement, mangea quelques hors-d'œuvre, pria, et se mit à dire de sa voix de baryton, posée et pleine, que les employés doivent avant tout prier Dieu jour et nuit pour leurs bienfaiteurs.

– Bon, mais permettez-moi de ne pas me considérer comme votre bienfaiteur, dit Lâptiév.

– Chaque homme doit se rappeler ce qu'il est et sentir sa condition. Vous êtes, par la grâce de Dieu, notre père et notre bienfaiteur, et nous sommes vos esclaves.

– Tout cela à la fin m'ennuie ! s'écria Lâptiév, se fâchant. Soyez à votre tour, je vous en prie, mon bienfaiteur, et expliquez-moi où en sont nos affaires. Veuillez ne pas me traiter en gamin, ou demain je ferme le dépôt. Mon père est

aveugle, mon frère dans une maison de santé, mes nièces sont encore jeunes ; je hais le commerce et le quitterais volontiers ; mais personne ne peut me remplacer, vous le savez vous-même. Abandonnez donc la diplomatie, au nom de Dieu !

On alla faire des comptes au magasin. On les continua ensuite le soir à la maison, et le vieux lui-même aida. Initiant son fils à ses secrets commerciaux, il avait l'air de lui parler de sorcellerie et non de commerce. Il se trouva que le revenu augmentait approximativement d'un dixième par an et que la fortune des Lâptiév, à ne compter que l'argent et les titres, montait à six millions de roubles.

Lorsque, vers une heure du matin, Lâptiév, les comptes finis, sortit à l'air frais, il se sentait sous le charme de ces chiffres. La nuit était paisible, baignée de lune, étouffante. Les blanches murailles des maisons, au delà de la Moskova, la vue des lourdes portes fermées, le silence et les ombres noires, donnaient une impression générale de forteresse à laquelle il ne manquait qu'une sentinelle armée. Lâptiév entra dans son petit jardin et s'assit sur un banc, à côté de la palissade, qui le séparait de la maison voisine, laquelle avait elle aussi un jardin. Le sainte-lucie était en fleurs. Lâptiév se rappela que, dans son enfance, cet arbre était aussi noueux qu'à présent et de même hauteur ; il n'avait pas changé depuis. Le moindre petit coin du jardin et de la cour lui rappelait le lointain passé. Dans son enfance, comme à présent, on voyait à travers les arbres maigres la cour inondée de clair de lune. Les ombres étaient aussi mystérieuses et sévères. Un même chien noir était couché au milieu de la cour, et les fenêtres des employés étaient grandes ouvertes. Ce n'était pas là des souvenirs gais…

Dans la cour voisine, des pas légers retentirent.

– Ma chérie, mon aimée… murmura tout près de la palissade une voix masculine.

Lâptiév entendit même la respiration. On s'embrassait. Lâptiév était persuadé que les millions et les affaires, auxquels il ne tenait pas, gâteraient sa vie et feraient définitivement de lui un esclave. Il se figurait comment il s'habituerait peu à peu à sa situation, comment il entrerait peu à peu dans son rôle de chef de maison. Il s'abrutirait, vieillirait, et finalement mourrait, comme meurent les bourgeois, pitoyable, aigri, infligeant l'ennui à son entourage.

Et qui donc l'empêchait de renoncer aux millions, aux affaires et de quitter ce jardinet et cette cour qui lui étaient odieux dès son enfance ?

Le murmure et les baisers derrière la palissade l'agitaient. Il s'éloigna au milieu de la cour et, ayant déboutonné sa chemise sur sa poitrine, il regardait la lune. Il lui semblait qu'il allait se faire ouvrir la petite porte, sortir, et qu'il ne reviendrait plus jamais. Son cœur se serra délicieusement à ces avant-goûts de la liberté ; il riait avec joie et se représentait combien merveilleuse, poétique, et peut-être sainte, serait sa vie.

Mais il restait debout, ne partait pas ; il se demandait : « Qu'est-ce qui me retient ici ? »

Et il sentait du dépit contre lui-même, ainsi que contre ce chien noir qui se roulait sur le pavé, mais ne s'enfuyait pas dans les champs et les bois où il aurait été libre, joyeux. Ce qui les empêchait tous les deux de quitter la cour, c'était évidemment la même chose : l'habitude de la contrainte, de la servitude…

Le lendemain, à midi, il alla retrouver sa femme et, pour ne pas s'ennuyer, il emmena Iârtsév avec lui.

Ioûlia Serguéevna était à la campagne, à Boûtovo, et il n'était pas allé la voir depuis cinq jours. À la gare, il prit une voiture et, tout le long du chemin, Iârtsév chanta, enthousiasmé du beau temps.

La villa était dans un grand parc, proche de la gare. À vingt pas de la porte, dans la grande allée, sous un large et vieux peuplier, Ioûlia Serguéevna était assise, attendant son mari. Elle avait une robe crème, élégante et légère, garnie de dentelle ; elle tenait la vieille ombrelle que l'on connaît. Iârtsév, l'ayant saluée, continua vers la maison où l'on entendait les voix de Sacha et de Lyda. Lâptiév s'assit près d'elle pour parler affaires.

– Pourquoi, lui demanda-t-elle, lui tenant la main, n'es-tu pas venu depuis si longtemps ? Je reste toute la journée assise ici, regardant si tu ne viens pas ; sans toi, je m'ennuie !

Elle se leva et, lui caressant les cheveux, elle regardait avec curiosité son visage, ses épaules, son chapeau.

– Sais-tu, lui dit-elle en rougissant, je t'aime. Tu m'es cher. Te voilà arrivé ; je te vois et suis heureuse je ne sais combien ! Voyons, causons ! Raconte-moi quelque chose.

Elle lui expliquait son amour et il avait la sensation d'être marié avec elle depuis déjà dix ans, et il voulait déjeuner. Elle lui enlaça le cou, lui effleurant la joue de la soie de sa robe. Il écarta doucement sa main, se leva, et sans avoir dit un mot s'achemina vers la villa. Les petites accouraient à sa rencontre.

« Comme elles ont grandi ! » pensait-il… Et que de changement en ces trois ans… Mais il y a peut-être encore treize ans, trente ans à vivre… Qu'est-ce qui nous attend dans l'avenir ? Qui vivra, verra… »

Il embrassa Sacha et Lyda, suspendues à son cou, et dit :

– Grand-papa vous envoie le bonjour ; l'oncle Fédia va bientôt mourir ; l'oncle Kôstia a écrit d'Amérique et vous embrasse… il s'ennuie à l'Exposition et reviendra bientôt… Et l'oncle Aliôcha veut manger.

Puis, s'étant assis sous la véranda, il vit dans l'allée sa femme venant lentement.

Songeuse elle avait une expression attristée, ravissante. À ses yeux, brillaient des larmes. Ce n'était plus la jeune fille de naguère, mince, frêle, pâle ; c'était une femme belle et forte.

Et Lâptiév remarqua avec quel ravissement Iârtsév la regardait venir, et comme cette expression nouvelle et belle se reflétait sur son visage, pareillement attristé et ravi.

Il semblait qu'il la vît pour la première fois de sa vie. Et pendant qu'on déjeunait sous la véranda, Iârtsév souriait avec un air de joie et de réserve, regardant toujours Ioûlia et son beau cou.

Lâptiév l'observait involontairement. Il pensait qu'il y avait peut-être encore treize ans, trente ans à vivre… Qu'apporterait l'avenir ? Qu'est-ce qui nous attend dans le futur ?

Et il pensa :

« Qui vivra, verra. »

L'ALBUM

Le conseiller honoraire Krâtérov, maigre et mince comme la flèche de l'Amirauté, s'avança, et, s'adressant à Jmykov, lui dit :

– Votre Excellence ! stimulés et émus de toute notre âme, au cours de votre longue direction, par vos soins paternels…

– « Au cours de plus de dix années », lui souffla Zakoussine.

– … au cours de dix années, nous, vos subordonnés, en ce jour pour nous solennel !… hm… nous offrons à Votre Excellence, comme marque de notre respect et de notre profonde reconnaissance, cet album, contenant nos portraits, et nous souhaitons qu'au cours de votre vie mémorable, vous ne nous priviez pas de longtemps, longtemps, jusqu'à la mort…

– De vos soins paternels, dans la voie de la vérité et du progrès… ajouta Zakoussine, essuyant la sueur qui venait tout à coup de perler à son front. (Il avait manifestement une grande envie de parler et avait selon toute vraisemblance préparé un discours.) Et, que se déploie encore longtemps, longtemps, – termina-t-il, – votre étendard sur le champ du génie, du travail et de la conscience sociale !

Sur la joue gauche et ridée de Jmykov une larme glissa.

– Messieurs, dit-il d'une voix tremblante, je ne m'attendais pas… je ne pensais jamais… que vous fêteriez mon humble jubilé… Je suis touché… même… très touché… Je n'oublierai pas jusqu'à la mort cette minute… et croyez… croyez, mes amis… que personne ne vous souhaite autant de bien que moi… Et s'il y eut parfois quelques difficultés entre nous, c'était pour votre bien…

Jmykov, conseiller d'État actuel, embrassa le conseiller honoraire Krâtérov qui ne s'attendait pas à un pareil honneur, et pâlit de joie. Puis le chef fit le geste que l'émotion l'empêchait de parler et se mit à pleurer comme si, au lieu de lui faire don d'un album précieux, on le lui eût enlevé…

Ensuite s'étant un peu calmé, ayant prononcé quelques paroles bien senties, et tendu la main à tous, il descendit l'escalier, accompagné de clameurs joyeuses, se mit en voiture, et partit, suivi de bénédictions.

Assis dans sa voiture, Krâtérov sentit tout à coup un afflux, jusqu'alors inconnu, de sentiments joyeux et se remit à pleurer.

Chez lui, de nouvelles joies l'attendaient. Sa famille, ses amis, ses connaissances lui firent une telle ovation qu'il lui sembla qu'il avait effectivement rendu de grands services à sa patrie, et que, s'il ne fût pas venu au monde, cette patrie s'en fût vraiment fort mal trouvée. Le dîner de jubilé se passa tout entier en toasts, en allocutions, en étreintes et en larmes. Bref, Jmykov ne s'attendait pas du tout à ce que ses services fussent reconnus avec tant de cœur.

– Messieurs, dit-il au dessert, je viens d'être récompensé, il y a deux heures, de tous les désagréments qu'endure dans ses fonctions un homme qui sert, si je puis dire, le de-

voir, et non la forme ou la lettre. Tout le temps de mon service, je me suis fermement tenu au principe que le public n'est pas fait pour nous, mais nous pour le public. Et aujourd'hui, j'en reçois la haute récompense ! Mes subordonnés m'ont offert un album. Le voici ; je suis ému.

Tous les visages, illuminés par un air de fête, se penchèrent sur l'album et se mirent à le regarder.

– Cet album est gentil, dit Olia, la fille de Jmykov. Je parie qu'il coûte dans les cinquante roubles. Ah ! qu'il est joli ! Papa, donne-le-moi, veux-tu ? Je le serrerai… Ce qu'il est joli !

Olétchka[29], après dîner, emporta l'album dans sa chambre et l'enferma dans son secrétaire. Le lendemain, elle en retira les fonctionnaires, les jeta à terre, et mit à leur place ses amies de l'Institut[30]. Les pèlerines blanches remplacèrent les uniformes.

Kôlia, le fils de Son Excellence, ramassa les fonctionnaires et coloria leurs vêtements en rouge. Il fit des moustaches vertes à ceux qui n'avaient pas de moustaches et des barbes brunes à ceux qui n'avaient pas de barbe. Quand il n'eut plus rien à colorier, il découpa des bonshommes dans les cartons, leur perça les yeux avec des épingles, et se mit à jouer avec, comme avec des soldats. Ayant découpé le conseiller honoraire Krâtérov, il le colla sur une boîte à allumettes et le porta sous cet aspect dans le cabinet de son père.

---

[29] Olétchka : diminutif d'Olia (Olga). (Tr.)

[30] Institution des jeunes filles nobles. (Tr.)

– Papa, regarde, dit-il ; un monument !

Jmykov éclata de rire, faillit tomber à la renverse, et, attendri, embrassa fortement la petite joue de Kôlia.

– Ah ! polisson, va montrer ça à ta maman ! Qu'elle le voie aussi !

1884.

LE MASQUE

On donnait dans un but de bienfaisance, au cercle de Kh…, un bal masqué, ou, comme disaient les demoiselles du lieu : un *bal paré*.

Il était minuit. Assis à la grande table, dans la salle de lecture, enfouis nez et barbes dans les journaux, les intellectuels, qui ne dansaient pas et n'étaient pas masqués, – ils étaient cinq, – lisaient et somnolaient, ou, selon l'expression du correspondant des journaux des capitales – homme très libéral – ils « pensaient ».

De la grande salle arrivaient les sons d'un piètre quadrille[31]. Devant la porte, à grands bruits de pieds et de vaisselle, des garçons passaient sans cesse. Dans la salle de lecture régnait un silence profond.

– Il me semble qu'ici, on sera mieux, dit tout à coup une voix sourde, étranglée, qui paraissait sortir d'un poêle. Amenez-vous ici ! Par ici, mes enfants !

La porte s'ouvrit et un petit homme trapu, déguisé en cocher, le chapeau orné de plumes de paon, pénétra dans la salle. Deux dames entrèrent à sa suite, ainsi qu'un garçon, portant un plateau sur lequel il y avait une bouteille de li-

---

[31] Exactement le quadrille des *Vyoûchki. (Les Devidettes, les Tournettes.)* (Tr.)

queur ventrue, trois bouteilles de vin rouge et quelques verres.

– Ici, dit l'homme, il fera plus frais. Pose ton plateau sur la table… Asseyez-vous, *mamselles. Je vous prie à la trimontrane*[32]. Et vous, messieurs, reculez… que faites-vous ici ?

L'homme tituba et, en se redressant, fit de son bras tomber quelques revues.

– Pose ton plateau ici. Et vous, messieurs les lecteurs, reculez-vous. Ce n'est pas le moment des journaux et de la politique… Laissez ça !

– Je vous prierai de faire moins de bruit, dit un des intellectuels, regardant le masque à travers ses lunettes. C'est ici la salle de lecture et non pas le buffet… ce n'est pas un endroit pour boire.

– Pourquoi, pas l'endroit ? Est-ce donc que la table tremble ou que le plafond peut s'écrouler ? Étrange !… Mais… je n'ai pas le loisir de causer ! Laissez vos journaux… Vous en avez lu un peu, et ça suffit ! Vous êtes très savants sans cela, et vous vous abîmerez les yeux. D'ailleurs, le point essentiel est que je ne le veux pas ; – et suffit !

Le garçon posa le plateau sur la table, et, ayant rejeté sa serviette sur son bras, se posta près de la porte. Les dames, tout de suite, se mirent à boire du vin rouge.

---

[32] On le voit, le monsieur fort joyeux s'efforce de parler français, mais comme le veut l'auteur, il n'y réussit que médiocrement (Tr.)

– Comment peut-il y avoir des gens si savants qu'ils préfèrent leurs journaux à ces boissons ?… commença l'homme aux plumes de paon, en se versant de la liqueur. À mon avis, estimables messieurs, vous aimez les journaux parce que vous n'avez pas de quoi boire. Est-ce bien comme je le dis ? Ha ! ha !… Ils lisent ! Allons, le monsieur à lunettes, de quoi parle-t-on ? Quelles choses lisez-vous ? Ha ! ha ! Mais laisse donc ça ! C'est assez le faire à la pose… Bois plutôt !

L'homme aux plumes de paon se souleva et arracha le journal des mains du monsieur à lunettes. Celui-ci pâlit, puis rougit, et regarda avec étonnement les autres intellectuels ; – eux aussi le regardèrent.

– Vous vous oubliez, monsieur ! s'anima-t-il. Vous convertissez la salle de lecture en cabaret. Vous vous permettez de manquer de tenue. Vous arrachez les journaux des mains des gens ! Je ne souffrirai pas cela ! Vous ne savez pas à qui vous avez affaire, monsieur ! Je suis Jestiâkov, le directeur de la banque !…

– Que tu sois Jestiâkov, je m'en moque ! Et voilà le cas que je fais de ton journal…

L'homme ramassa le journal et le déchira.

– Messieurs, qu'est-ce donc ?… murmura Jestiâkov ahuri. C'est étrange, c'est… C'est même extraordinaire…

– Monsieur est fâché, dit l'homme en riant. Oh ! là, là, j'ai eu peur ! Toutes mes fibres tremblent ! Mais voilà, estimés messieurs, plaisanterie à part, je n'ai pas envie de causer avec vous !… Je veux rester seul ici avec mes *mamselles* et me procurer du plaisir. Je vous prie de ne pas me bassiner et de sortir… S'il vous plaît, messieurs ! Monsieur Béléboûkhine, va-t'en chez ces cochons de chiens ! Qu'as-tu à

rider ta trogne ? Je te dis : « Va-t'en, » ça veut dire de t'en aller ! Et vivement ! Sans cela, prends garde à ce qu'il peut te tomber sur la nuque !

– Comment ! Que voulez-vous dire ?… demanda, devenant rouge et haussant les épaules, le secrétaire du tribunal des orphelins, Béléboûkhine. Je ne peux même pas comprendre !… Un insolent quelconque s'introduit ici, et… va vous dire des choses pareilles !…

– Qu'est-ce que c'est que ce mot *d'insolent ?* cria l'homme aux plumes de paon, fâché, frappant si fort la table du poing que les verres dansèrent sur le plateau. À qui le dis-tu ? Tu crois que parce que je suis masqué tu peux me dire n'importe quels mots ? Espèce de poire ! Sors quand je te le dis ! Directeur de la banque, sors, tant que tu es encore au complet ! Sortez tous ! Qu'il ne reste ici aucune canaille ! Ouste ! chez les cochons de chiens !

– Eh bien, nous allons voir ça tout de suite ! fit Jestiâkov dont les lunettes même étaient embuées de sueur, tant il était agité. Je vais vous montrer… Holà ! va chercher l'administrateur de semaine.

Une minute après, un vieux petit bonhomme roux, avec un ruban bleu au revers de son habit, entra, essoufflé par la danse.

– Je vous prie de sortir ! dit-il d'emblée. Ce n'est pas un endroit pour boire ! Veuillez aller au buffet !

– D'où déboules-tu ? lui demanda le masque. T'ai-je appelé ?

– Je vous prie de ne pas me tutoyer, et veuillez sortir !

– Écoute, mon bon, je te donne une minute !… Puisque tu es l'administrateur et ici le principal personnage, emmène-moi sous les bras ces artistes-là ! Il déplaît à mes mamselles qu'il y ait ici quelqu'un… Elles se gênent, et je veux, pour mon argent, qu'elles soient à leur aise.

– Évidemment, s'écria Jestiâkov, ce maniaque ne comprend pas qu'il n'est pas dans un toit à cochons ! Qu'on appelle ici Evstrate Spiridônytch !

– Evstrate Spiridônytch ! cria-t-on de toutes parts dans le cercle. Où est Evstrate Spiridônytch ?

Evstrate Spiridônytch, un vieil homme en uniforme de la police, ne tarda pas à apparaître.

– Je vous prie de sortir d'ici ! dit-il au masque d'une voix rauque, en écarquillant ses yeux terribles et remuant ses moustaches cirées.

– Mais il m'a fait peur ! prononça le masque en riant de plaisir. Ma parole, il m'a fait peur ! On peut donc avoir des peurs pareilles ? Dieu me punisse si je mens ! Il vous a des moustaches de chat, des yeux exorbités… hé ! hé ! hé !

– Je vous prie de ne pas raisonner ! cria de toute sa force, et tremblant, Evstrate Spiridônytch. Sors d'ici ! Ou je vais ordonner qu'on te sorte !

Un vacarme inimaginable se fit dans la salle de lecture. Evstrate Spiridônytch, rouge comme une écrevisse, criait en frappant des pieds ; Jestiâkov criait ; Béléboûkhine criait ; tous les intellectuels criaient ; mais, la voix pleine, enrouée, de l'homme masqué couvrait tous leurs cris. En raison du brouhaha, les danses avaient cessé et le public envahit la salle de lecture.

Evstrate Spiridônytch pour plus de solennité appela tous les agents qui se trouvaient au Cercle et s'assit pour dresser un procès-verbal.

– Écris, écris, dit le masque, mettant son doigt sous la plume. Que va-t-on faire de moi maintenant, pauvre que je suis ?… À quoi tient ma pauvre tête ?… Pourquoi me perdez-vous, infortuné que je suis ? Ha, ha !… Alors ça y est ? Le procès-verbal est prêt ? Tout le monde a signé ?… Maintenant regardez !… Une… deux… trois ! ! !

L'homme se leva, se redressa de toute sa taille et arracha son masque. Ayant découvert son visage aviné, et, regardant tout le monde en admirant l'effet produit, il se laissa tomber dans un fauteuil et rit avec délices.

Et vraiment l'impression qu'il fit fut extraordinaire !

Tous les intellectuels, déconcertés s'entre-regardèrent et pâlirent. Quelques-uns se grattèrent la nuque. Evstrate Spiridônytch eut un gloussement comme quelqu'un qui eût fait, sans le vouloir, une énorme, gaffe.

On reconnut dans le perturbateur le millionnaire de l'endroit, le fabricant, citoyen honoraire héréditaire Piatigôrov, connu par ses esclandres, sa bienfaisance, et, comme on l'avait imprimé maintes fois dans le journal local, par son amour de l'instruction.

– Alors, demanda Piatigôrov, après un silence d'une minute, vous en irez-vous, oui ou non ?

Les intellectuels, en silence, sans dire un mot, sortirent de la salle de lecture sur la pointe des pieds et Piatigôrov ferma la porte derrière eux.

– Mais tu savais qui c'était ! souffla une minute après, d'une voix rauque, Evstrate Spiridônytch en secouant par l'épaule le garçon qui apportait du vin dans la salle de lecture ; pourquoi n'as-tu rien dit ?

– Monsieur me l'avait défendu, monsieur !

– Monsieur te l'avait défendu ! Je t'enfermerai pour un mois, anathème ! Tu sauras, alors ce que c'est que : « Monsieur me l'avait défendu… » File !… Et vous aussi, messieurs, dit-il aux intellectuels, vous êtes bons !… Causer une véritable émeute ! vous n'avez pas pu, pour dix minutes, quitter la salle de lecture !… Maintenant, tirez-vous, de là !… Ah ! messieurs, messieurs, ma parole, je n'aime pas ça !

Les intellectuels errèrent dans le club, tristes, perdus, battant leur coulpe, chuchotant, comme si vraiment, ils pressentaient un malheur… Leurs femmes et leurs filles, ayant su que Piatigôrov était offensé et fâché, baissèrent l'oreille, et se mirent à rentrer chez elles ; les danses cessèrent.

À deux heures du matin, Piatigôrov quitta la salle de lecture. Il était ivre et chancelait. Entré dans la grande salle, il s'assit près de l'orchestre et s'endormit aux sons de la musique puis, inclinant tristement la tête, il se mit à ronfler.

– Chut ! Ne jouez pas ! firent signe aux musiciens, les administrateurs. Iégor Nîlytch dort…

– N'ordonnez-vous pas de vous accompagner chez vous, Iégor Nîlytch ? demanda Béléboûkhine se penchant à l'oreille du millionnaire.

Piatigôrov tourna les lèvres comme s'il voulait chasser une mouche de sa joue.

– Ne permettez-vous pas de vous reconduire chez vous ? – répéta Béléboûkhine, – ou de dire qu'on avance votre voiture ?

– Hein ? qui est-ce ?… Que veux-tu ?

– Vous reconduire chez vous… Dodo, il est temps…

– Je veux rentrer… Reconduis-moi !

Béléboûkhine rayonna de satisfaction et se mit à soulever Piatigôrov. Les autres intellectuels s'empressèrent auprès de lui et, souriant agréablement, ils soulevèrent le citoyen honoraire héréditaire et le conduisirent avec précautions à sa voiture.

– Mystifier ainsi toute une société, disait joyeusement Jestiâkov en l'aidant à s'asseoir ; seul le peut un artiste, un homme de talent ! À la lettre, je suis renversé, Iégor Nîlytch ! J'en ris encore ! Ha ! ha !… Et nous qui nous fâchions ! Nous qui nous agitions ! Ha ! ha ! Le croyez-vous ? Je n'ai jamais ri ainsi dans aucun théâtre ! C'était le comble du comique ! Je me souviendrai toute ma vie de cette inoubliable soirée !

Ayant reconduit Piatigôrov, les intellectuels redevinrent gais et se tranquillisèrent.

– Il m'a tendu la main en me quittant, dit Jestiâkov, très content ; c'est donc qu'il n'est pas fâché…

– Dieu le veuille ! soupira Evstrate Spiridônytch. C'est un gredin, un ignoble personnage, mais c'est un bienfaiteur… Impossible de le froisser !…

1884.

PÔLINNKA

Deux heures après midi.

Aux « Nouveautés de Paris », magasin de mercerie dans l'un des Passages, la vente bat son plein. On entend le bourdonnement monotone des voix des commis, tel le bourdonnement d'une école quand tous les élèves répètent une leçon à haute voix. Ni les rires des dames, ni le battement de la porte vitrée de l'entrée, ni l'allée et venue des chasseurs ne troublent ce bruit uniforme.

Au milieu du magasin est debout Pôlinnka, fille de la propriétaire d'un salon de mode, petite, blonde et maigre. Elle cherche quelqu'un des yeux ; un chasseur à sourcils noirs accourt à elle et lui demande, en la regardant très sérieusement :

– Que désire madame ?

– C'est d'habitude Nicolaï Timoféitch qui s'occupe de moi, répond Pôlinnka.

Le vendeur, Nicolaï Timoféitch, beau brun, frisé, habillé à la mode, avec une grosse épingle de cravate, a déjà débarrassé son rayon ; il allonge le cou et regarde Pôlinnka en souriant.

– Pélaguéia Serguéévna[33], mes respects ! lui crie-t-il d'une belle voix pleine et saine. Je suis à vous !

– B'jour ! lui dit Pôlinnka, en s'approchant. Vous le voyez, me revoilà… Donnez-moi des passements quelconques.

– Exactement pourquoi ?

– Pour le dos d'un corsage, en un mot pour toute la garniture.

– À l'instant.

Nicolaï Timoféitch étale devant Pôlinnka plusieurs passementeries ; elle choisit indolemment et marchande.

– Que dites-vous ! fait le commis en souriant avec condescendance : un rouble, ce n'est pas cher du tout ! C'est de la passementerie française à huit pans… Si vous le désirez, nous en avons de l'ordinaire, au poids. L'autre ne coûte que quarante-cinq copeks l'archine, mais ce n'est plus, naturellement, la même qualité… Y pensez-vous, mademoiselle !

– J'ai encore besoin d'un pan de jais et de boutons en passementerie, – dit Pôlinnka en se penchant sur les passementeries, et soupirant, on ne sait pourquoi. – Et avez-vous des cabochons de jais de cette couleur-ci ?

– Il y en a.

---

[33] Pélagueia Serguéévna est la forme cérémonieuse du nom de la jeune Pôlinnka. (Tr.)

Pôlinnka se penche encore plus sur le rayon et demande doucement :

– Pourquoi donc, Nicolaï Timoféitch, êtes-vous parti si tôt de chez nous, jeudi ?

– Hum !… dit le commis railleur, c'est singulier que vous l'ayez remarqué ! Vous êtes si engouée de monsieur l'étudiant que… il est étrange que… vous l'ayez remarqué !

Pôlinnka rougit et se tait. Le commis, les doigts tremblants, ferme les cartons, et les empile sans nécessité les uns sur les autres. Une minute passe en silence.

– Je veux aussi de la dentelle de jais, dit Pôlinnka, levant sur le commis ses yeux gênés.

– Quelles dentelles de jais voulez-vous ? Celles sur tulle noir et celles de couleurs sont les garnitures les plus à la mode.

– Et de quel prix sont-elles ?

– Les noires à partir de 80 copeks et celles de couleurs, 2 roubles 50. Et je ne viendrai jamais plus chez vous, ajoute doucement Nicolaï Timoféitch.

– Pourquoi ça ?

– Pourquoi ? C'est bien simple ! Vous devez le comprendre vous-même. Pourquoi me supplicier ? Drôle de chose ! Croyez-vous qu'il me soit agréable de voir cet étudiant faire l'empressé auprès de vous ? Je vois et comprends tout ! Il vous fait la cour pour de bon depuis l'automne, et vous vous promenez avec lui presque chaque jour. Et, quand il est en visite chez vous, vous le buvez des yeux comme vous feriez d'un ange. Vous en êtes amoureuse. Il n'existe

pas pour vous d'homme meilleur. Alors, parfait ! il n'y a plus à parler.

Pôlinnka se tait et passe avec embarras le doigt sur le rayon.

– Je vois tout très bien, continua le commis. Quelle raison ai-je d'aller chez vous ? J'ai de l'amour-propre. Il n'est pas agréable à tout le monde d'être la cinquième roue à un carrosse… Qu'avez-vous demandé ?

– Maman m'a dit de prendre beaucoup de choses, mais j'oublie… J'ai encore besoin de panaches.

– Desquels voulez-vous ?

– Les plus beaux et les plus à la mode.

– Les plus à la mode sont de plumes d'oiseaux. La couleur à la mode maintenant, si vous la voulez, c'est l'héliotrope, ou le canaque, autrement dit bordeaux avec du jaune. Nous en avons un très grand choix… Et où vous mènera toute cette histoire ? Je ne le comprends décidément pas ! Vous voilà amoureuse, mais comment cela finira-t-il ?

Sous les yeux de Nicolaï Timoféitch apparaissent des taches rouges. Il froisse entre ses doigts un souple ruban duveté et continue à chuchoter :

– Vous vous figurez peut-être qu'il vous épousera ? Là-dessus arrêtez votre imagination ! Il est défendu aux étudiants de se marier, et vient-il chez vous pour tout terminer d'une façon honnête ? Parbleu, oui ! Ces étudiants ne nous regardent pas comme des êtres humains… Ils ne fréquentent les marchands et les modistes que pour se gausser de leur manque d'éducation et pour boire. Chez eux, ou dans les bonnes maisons, il est honteux de s'enivrer, mais chez des

gens simples et ignorants comme nous, il n'y a pas à avoir honte ; ils peuvent marcher la tête en bas. Oui, mademoiselle… Alors, quels panaches prenez-vous ?… Et s'il vous fait la cour et joue l'amoureux, on comprend dans quel but… Quand il sera docteur ou avocat, il se souviendra : « Ah ! j'avais jadis, dira-t-il, une petite blonde !… Où peut-elle être ? » Il est probable que, même maintenant, au milieu de ses étudiants, il se vante d'avoir en vue une petite modiste.

Pôlinnka s'assied sur la chaise et regarde pensivement la pile des cartons bleus.

– Non, soupire-t-elle, je ne prendrai pas de panaches ! Que maman vienne choisir elle-même ce qu'elle veut ; je pourrais me tromper. Donnez-moi six archines de frange pour un manteau-diplomate. De la frange à quarante copeks l'archine. Pour le même diplomate donnez-moi des boutons en coco, avec des cuvettes percées à jour… pour qu'ils tiennent plus solidement…

Nicolaï Timoféitch enveloppe la frange et les boutons. Pôlinnka le regarde en face d'un air confus, et attend visiblement qu'il continue à parler. Mais il se tait sombrement et remet les panaches en ordre.

– Il ne faut pas oublier non plus, dit-elle après un instant de silence en essuyant ses lèvres pâles, de prendre des boutons pour une robe de chambre…

– Quel genre voulez-vous ?

– C'est pour une marchande ; donnez-moi quelque chose qui sorte de l'ordinaire…

– Oui, pour une marchande, il faut quelque chose de voyant. Voici des boutons, mademoiselle ; un mélange gros-

bleu, rouge et doré, à la mode. C'est tout ce qu'il y a de plus voyant. Nos clientes distinguées prennent des boutons noirs avec un petit cercle brillant… Seulement je ne le comprends pas ; ne pouvez-vous pas raisonner seule ? À quoi peuvent aboutir ces promenades ?

– Je ne le sais pas moi-même… murmure Pôlinnka en se penchant sur les boutons. Je ne sais pas, Nicolaï Timoféitch, ce qui se passe en moi.

Derrière le dos de Nicolaï Timoféitch se glisse, le pressant contre le rayon, un commis plus âgé, avec des favoris. Rayonnant de la plus raffinée galanterie, il crie :

– Ayez la bonté, madame, de passer à ce rayon. Nous avons trois sortes de blouses jersey : simples, soutachées ou avec perles. Lesquelles désirez-vous ?

En même temps, passe auprès de Pôlinnka une grosse dame qui dit d'une forte voix, presque de basse :

– Je les veux seulement tricotées sans couture et avec un vrai plomb de la douane.

– Faites semblant d'examiner la marchandise, marmotte Nicolaï Timoféitch, se penchant vers Pôlinnka et souriant avec contrainte. Vous êtes – que Dieu vous garde ! – pâle et malade. Vous avez extrêmement changé. Il vous abandonnera, Pélaguéia Serguéévna. Et si même un jour il vous épousait, ce ne serait pas par amour, mais par faim, alléché par votre argent. Il se fera avec votre dot une belle installation, et ensuite aura honte de vous. Il vous cachera de ses camarades et de ses invités parce que vous n'êtes pas instruite et vous appellera : mon pilon ! Pourrez-vous bien vous tenir dans une société de docteurs ou d'avocats ? Pour eux, vous n'êtes qu'une modiste ! un être inculte !

– Nicolaï Timoféitch ? crie quelqu'un d'un autre bout du magasin ; voici mademoiselle qui demande trois archines de rubans à picots. En avez-vous ?

Nicolaï Timoféitch se retourne, prend une mine, souriante et crie :

– Il y en a ; il y a du ruban à picots, ottoman avec satin et satin moiré.

– À propos, pour ne pas l'oublier, – dit Pôlinnka, – Olia m'a priée de lui prendre un corset.

– Vous avez des larmes… aux yeux ! s'effraie Nicolaï Timoféitch… Pourquoi cela ?… Allons aux corsets ; là on ne nous verra pas ; ici, c'est gênant.

Avec une désinvolture exagérée, s'efforçant de sourire, le commis mène vite Pôlinnka au rayon des corsets et la cache du public derrière une haute pyramide de cartons…

– Quel corset désirez-vous ? demanda-t-il tout haut. (Et il murmure :) Essuyez-vous les yeux.

– Je… j'en ai besoin d'un de quarante-huit centimètres… Seulement, je vous prie, la cliente demande qu'il ait une doublure renforcée… en vraie baleine… J'ai à vous parler, Nicolaï Timoféitch, venez aujourd'hui.

– Mais de quoi ? Il n'y a pas à parler.

– Vous seul… m'aimez, et, en dehors de vous, je n'ai personne avec qui parler.

– Ce n'est ni du roseau, ni de l'os, mais de la vraie baleine… De quoi parlerions-nous ? Nous n'avons à parler de

rien… Vous irez certainement vous promener avec lui aujourd'hui ?

– Je… j'irai.

– Alors, à quoi servirait-il de parler ? Il n'y a pas besoin de conversation… Vous êtes amoureuse.

– Oui… marmotte irrésolument Pôlinnka, et de grosses larmes jaillissent de ses yeux.

– Quelle conversation pourrait-il y avoir ? murmure Nicolaï Timoféitch en haussant nerveusement les épaules et pâlissant. Il n'y a besoin d'aucune conversation… Essuyez vos yeux, voilà tout. Moi… moi, je ne veux rien…

À ce moment, un commis grand et maigre s'approche de la pyramide de cartons et dit à sa cliente :

– Ne désirez-vous pas du bel élastique pour jarretières, n'arrêtant pas la circulation… recommandé par les docteurs…

Nicolaï Timoféitch cache Pôlinnka, et, tâchant de dissimuler lui aussi son émotion, se crispe en voulant sourire, et débite d'une voix forte :

– Il y a deux sortes de dentelles, mademoiselle, en coton et en soie. Les dentelles orientales, bretonnes, valenciennes, crochet, torchon… sont en coton, et les dentelles rococo, soutachées, Cambrai, sont en soie… Au nom du ciel, essuyez vos larmes ! On vient !

Et voyant que les larmes coulent toujours, il continue, encore plus haut :

– Espagnoles, rococo, soutachées, Cambrai… Des bas de fil d'Écosse, en coton, en soie…

1887.

LA GELÉE

Le jour des Rois, il y avait à N…, chef-lieu de gouvernement, une « fête populaire » de bienfaisance. On avait choisi la partie large de la rivière entre le marché et l'archevêché ; on l'entoura de cordes, de pins et de drapeaux, et on y installa ce qu'il faut pour patiner et se donner les plaisirs des petits traîneaux et des montagnes de glace. La fête était conçue sur le plus vaste plan. D'énormes affiches annonçaient une masse de divertissements : patinage, musique militaire, loterie – tous billets gagnants, – « soleil électrique », etc., etc. Mais une forte gelée faillit tout déranger. La veille des Rois, il y eut 28 degrés au-dessous de zéro, avec vent, et il fut question de contremander la fête ; on ne le fit pas uniquement parce que le public, qui depuis longtemps attendait avec impatience ce grand jour, ne voulut entendre parler d'aucune remise.

– Songez-y, assurèrent les dames au gouverneur qui était d'avis de retarder la fête, mais l'hiver est fait pour qu'il y ait de la gelée !… Si quelqu'un a froid, il trouvera où se chauffer !

Les arbres, les chevaux, les barbes étaient blancs de gelée. Il semblait que l'air lui-même craquât, ne pouvant résister au froid. Pourtant, tout de suite après la bénédiction de l'eau, la police, transie, était déjà au patinage, et, exactement à une heure, la musique militaire commença de jouer.

Au fort de la fête, vers quatre heures, le public sélect se réunit, pour se réchauffer, au pavillon du gouverneur édifié sur le rivage. Il y eut là le vieux gouverneur avec sa femme, l'archevêque, le président du tribunal, le proviseur du lycée, et beaucoup d'autres notabilités. Les dames étaient assises dans des fauteuils ; les hommes, groupés près de la large porte vitrée, regardaient patiner.

– Ah ! tous les saints ! s'ébahissait l'archevêque, quelles notes de musique ils filent avec leurs pieds !… Ma parole, aucun chanteur ne ferait avec sa voix ce que ces étourdis font avec leurs pieds… Ah ! il va se tuer !…

– C'est Smirnov…, c'est Grouzdiov…, disait le proviseur, nommant les lycéens qui voltigeaient devant le pavillon.

– Ah ! le petit bonhomme vit encore !… fit en riant le gouverneur. Messieurs, voyez notre maire qui arrive… Le voici… Ah ! malheur, ce qu'il va nous en conter à tous !

Se garant des patineurs, arrivait de l'autre rive, un petit vieillard maigriot, sa pelisse de renard déboutonnée, coiffé d'une ample casquette. C'était le maire de N…, le négociant millionnaire Érémiéév, le plus ancien habitant de la ville. Les bras écartés, se recroquevillant de froid, il sautillait, cognait ses semelles, se hâtant visiblement pour se mettre à l'abri. À mi-chemin du pavillon, il se baissa soudain, se faufila derrière une dame, et la tira par la manche. Quand la dame se retourna, il se jeta de côté et, apparemment heureux d'avoir réussi à lui donner une transe, il éclata d'un rire bruyant de vieillard.

– Il est alerte, le petit vieux ! dit le gouverneur. C'est étonnant qu'il n'aille pas patiner encore !

En approchant du pavillon le maire trottina à pas menus, agita les bras et, se lançant sur la glace avec ses énormes caoutchoucs, il arriva auprès de la porte.

– Iégor Ivânytch, lui dit le gouverneur en l'abordant, il faut vous acheter des patins !

– J'y songe, répondit le vieillard d'une voix de fausset un peu nasale, en enlevant sa casquette pour saluer. Excellence, bonne santé !… Votre sainte Éminence, monseigneur !… À toutes les autres personnes, longues années !… En voilà une gelée !… Seigneur, quelle gelée ! Que Dieu la garde ! C'est effroyable !…

Clignotant de ses paupières rouges et gelées, Iégor Ivânytch se mit à frapper le parquet de ses caoutchoucs et à se battre les flancs comme un cocher saisi de froid.

– C'est une gelée maudite qui mord mieux que n'importe quel chien, reprit-il en souriant de toute sa figure. Une vraie malédiction !

– C'est bon pour la santé, dit le gouverneur ; la gelée fortifie l'homme et le fouette.

– Mettons que ce soit bon, dit le maire en essuyant de son mouchoir sa barbe pointue ; il vaudrait pourtant mieux qu'il n'y en eût pas ! Que Dieu la garde, la gelée ! J'ai idée, Votre Excellence, que Dieu nous l'envoie comme une punition. On pèche en été et on expie en hiver !…

Iégor Ivânytch jeta un regard rapide autour de lui et joignit les mains :

– Mais où est-ce donc… ce qui réchauffe un peu ?… demanda-t-il en regardant d'un air effaré tantôt le gouverneur, tantôt l'archevêque. Votre Excellence !… Votre sainte Émi-

nence, Monseigneur !… Je suis sûr que les *madames*[34] ont froid elles aussi. Il faut quelque chose !… Impossible sans ça !…

Tous se récrièrent, remuant les bras, disant qu'ils n'étaient pas venus sur la glace pour boire des boissons chaudes ; mais le maire, sans rien écouter, ouvrit la porte, et, de son index recourbé, fit signe à quelqu'un.

Un chef ouvrier et un pompier accoururent.

– Voilà, chuchota-t-il, courez chez Savâtine et dites qu'il nous envoie au plus vite de ce… voyons !… Eh bien, dis qu'il envoie dix verres… dix verres de vin chaud… du plus chaud… ou du punch, ma foi !…

Dans le pavillon, on se mit à rire.

– C'est ça, le régal !

– Laissez faire, ça se boira !… marmotta le maire. Donc dix verres !… Et aussi alors de la bénédictine, ma foi !… Et qu'il fasse chambrer deux bouteilles d'un bon petit vin rouge… Et pour les madames, quoi donc ? Eh bien, dis qu'on leur envoie des pains d'épice, des noix… et des bonbons variés, ma foi !… Allons, va ! File vite !

Le maire se tut une minute et se remit à maugréer contre la gelée, se frappant les mains et battant le parquet de ses caoutchoucs.

---

[34] Le vieux maire, sachant les bonnes façons et la galanterie, emploie, lui aussi, quelques mots français. (Tr.)

– Non, Iégor Ivânytch, lui dit le gouverneur, ne blasphémez pas ; la gelée russe a son charme… J'ai lu récemment que beaucoup des qualités du peuple russe sont dues à nos immenses espaces de terre et au climat, à la lutte féroce pour l'existence… Et c'est entièrement juste !

– C'est peut-être juste, Excellence, mais il vaudrait mieux qu'il n'y eût pas de gelée. Évidemment, c'est la gelée qui a chassé les Français ; on peut congeler différents mets, et les enfants patinent ; – tout cela est vrai. La gelée, pour celui qui est chaudement vêtu, n'est qu'un plaisir, mais, pour un ouvrier, pour un mendiant, pour un pèlerin, pour un illuminé, presque nu, elle est le plus grand mal et une véritable calamité. Malheur, malheur, sainte Éminence ! Une pareille gelée redouble la pauvreté, rend le voleur plus astucieux, le malfaiteur plus féroce. Il n'y a pas à dire. J'ai maintenant plus de soixante-dix ans, j'ai une pelisse, un poêle à la maison, toutes sortes de rhums et de punchs ; maintenant la gelée ne m'est rien ; je n'y fais aucune attention ; je ne veux pas la connaître. Mais avant, ce que c'était, Mère très pure ! C'est terrifiant d'y penser ! J'ai perdu la mémoire avec les années et j'ai tout oublié, mes ennemis et mes péchés, et toute sorte de malheurs. J'ai tout oublié, mais la gelée, oh ! ce que je m'en souviens ! À la mort de ma mère, je suis resté un petit homme de rien, orphelin sans toit… Ni parents, ni proches ; de pauvres vêtements déchirés… J'avais faim ; nulle part où coucher ; en un mot « ni cité ici-bas, ni espoir d'un royaume futur »… J'eus alors la chance de trouver à conduire pour une pièce de cinq copeks par jour, une vieille aveugle… Les gelées étaient rudes, féroces… Dès qu'on sortait avec la vieille, on commençait à souffrir. Ah ! mon Créateur ! D'abord on a un tremblement, comme la fièvre ; on se ratatine, on sautille ; puis les oreilles, les doigts et les pieds vous font mal. Ils vous font mal comme si on vous les serrait

avec des tenailles. Et tout cela ne serait rien, n'aurait guère d'importance… Le malheur, c'est quand tout le corps se refroidit. Après trois heures à la gelée, on perd toute figure humaine. Vos pieds se contractent, votre poitrine est oppressée, votre ventre rentre, et, surtout, on ressent une douleur au cœur telle qu'il n'y en a pas de pire. Votre cœur souffre à n'y pas tenir, et dans tout le corps, une angoisse comme si ce n'était pas une vieille, mais la mort elle-même que l'on conduisait par la main ! On est tout engourdi, en bois, comme une idole. On marche, et il semble que ce n'est pas vous qui marchez, mais quelqu'un qui remue les pieds pour vous. Quand l'âme est figée, on ne la sent plus ; on cherche à abandonner la vieille ou à voler un pain chaud à l'éventaire d'un marchand ambulant, ou à se battre avec quelqu'un. Et quand on rentre pour dormir, ce n'est pas très gai non plus. Attendez-vous à pleurer et à ne pas dormir avant minuit. Et pourquoi l'on pleure, on ne le sait pas soi-même !…

– Tandis qu'il ne fait pas encore nuit, dit la femme du gouverneur, ennuyée d'écouter, faisons le tour du patinage. Qui vient avec moi ?

Elle sortit, et, à sa suite, tout le public afflua hors du pavillon ; seuls restèrent le gouverneur, l'archevêque et le maire.

– Reine des cieux ! reprit Iégor Ivânytch, levant les bras en l'air, – ce qui fit entr'ouvrir sa pelisse, – et ce que j'endurai quand on me plaça comme commis dans une poissonnerie !… J'arrivais à la boutique à l'aube… Vers les neuf heures, j'étais tout à fait gelé, la frimousse bleue, les doigts gourds à ne pouvoir ni boutonner un bouton, ni compter l'argent. On reste au froid, on s'ankylose, et on pense : « Seigneur, il faut rester comme ça jusqu'au soir !… » Vers midi,

j'avais déjà le ventre rentré et le cœur inquiet… Oh ! oui, messieurs ! Et plus tard, quand je devins patron, ce ne fut pas mieux… Des gelées, inouïes, une boutique comme une souricière, des courants d'air de tous côtés… J'avais, sauf respect, une pelisse de rien, pas une fourrure, mais une peau de poisson, que le vent traverse… On s'engourdit tout, on perd la tête, et on devient plus dur que la gelée. On tire l'un par l'oreille, on frappe l'autre sur le cou, on regarde le client comme un malfaiteur, un fauve ; et on tâche de l'écorcher vif. Le soir, quand on rentre, on voudrait se coucher, mais on est de mauvaise humeur. On commence à reprocher aux siens le morceau que chacun mange, et on se déchaîne tellement que cinq agents ne vous maîtriseraient pas. La gelée rend mauvais, et on boit sans mesure…

Iégor Ivânytch joignit les mains et reprit :

– Et quand nous transportions le poisson à Moscou en hiver, Mère très pure !

Et, s'engouant, il se mit à décrire les horreurs qu'il vécut, avec ses commis, en faisant ce voyage.

– Oui, ce que l'homme est endurant, soupira le gouverneur. Vous avez, Iégor Ivânytch, transporté du poisson à Moscou, et moi, en mon temps, j'ai été à la guerre. Je me souviens d'un fait extraordinaire…

Et le gouverneur raconta comment, pendant la dernière guerre russo-turque, par une nuit glaciale, le détachement dont il faisait partie, resta immobile dans la neige pendant trente heures sous le vent coupant. De crainte d'être vu, le détachement n'alluma pas de feux ; il se taisait, ne bougeait pas ; il était défendu de fumer.

Les souvenirs affluèrent. Le gouverneur et le maire se ranimèrent, devinrent gais, et, s'interrompant l'un l'autre, se mirent à remuer le passé. L'archevêque raconta comment, lorsqu'il était prêtre en Sibérie et voyageait dans des traîneaux tirés par des chiens, il tomba d'un traîneau, pendant une grande gelée, alors qu'il dormait, et faillit être gelé. Lorsque les Toungouses, venus à sa recherche, le trouvèrent, il était à peine vivant.

Puis, comme s'étant mis d'accord, les vieillards se turent, s'assirent auprès les uns des autres et se plongèrent dans leurs pensées.

– Ah ! murmura le maire, il semble qu'on aurait dû oublier, mais quand on voit les porteurs d'eau, les écoliers, et les malheureux prisonniers dans leurs pauvres capotes, tout vous revient… Ne prenons que ces musiciens qui jouent à l'instant. Évidemment leur cœur souffre déjà, leurs ventres sont rentrés, et leurs instruments de cuivre gèlent à leur bouche… Ils jouent et pensent : « Mère très pure, encore trois bonnes heures à rester assis au froid ! »

Les vieillards se mirent à songer à ce qui, dans l'homme, est plus haut que la naissance, plus haut que les dignités, plus haut que la richesse et le savoir, à ce qui rapproche de Dieu le dernier mendiant, à savoir la faiblesse de l'homme, sa souffrance, sa patience…

L'air cependant bleuissait. La porte s'ouvrit et deux employés de Savâtine entrèrent, apportant des plateaux et une grosse bouilloire, fortement enveloppée. Quand les verres furent remplis, une odeur de cannelle et de clou de girofle se répandit. La porte s'ouvrit de nouveau et un jeune sergent de ville, le nez pourpre et tout couvert de givre entra. Il s'approcha du gouverneur et, les doigts à sa casquette, il dit :

– Son Excellence a ordonné de vous exposer qu'elle est partie à la maison.

En regardant l'agent qui tenait à sa casquette ses doigts gourds, écartés, et son nez rouge, ses yeux ternes, son passe-montagne, couvert, près de la bouche, d'un duvet blanc, tous sentirent que le cœur de cet agent devait souffrir, que son ventre était serré et son âme rendue…

– Tenez, lui dit le gouverneur hésitant, buvez du vin chaud.

– Va, bois ! lui dit le maire, avec un geste de consentement ; ne te gêne pas !

L'agent prit le verre à deux mains, s'écarta, et tâchant de ne pas faire de glouglous, se mit à boire posément. Il buvait avec gêne et les vieillards le regardaient en silence. Et il semblait à tous que la souffrance quittait son cœur et que son âme s'amollissait. Le gouverneur soupira.

– Il est temps de rentrer, dit-il en se levant ; adieu… Écoutez ! dit-il à l'agent, dites aux musiciens qu'ils… finissent de jouer… et priez en mon nom Pâvel Sémiônovitch d'ordonner qu'on leur donne… de la bière ou de la vodka…

Le gouverneur et l'archevêque prirent congé du maire et quittèrent le pavillon.

Iégor Ivânytch se mit à boire du vin chaud et, tandis que l'agent finissait son verre, il eut le temps de lui raconter beaucoup de choses intéressantes. Il ne savait pas se taire.

1887.

À MOSCOU

PLACE DU TUYAU

Le marché du dimanche sur la petite place près du couvent de la Nativité que l'on appelle place du Tuyau, ou simplement le Tuyau.

Comme des écrevisses dans une passoire, grouillent des centaines de vestons de peau de mouton, de grosses redingotes fourrées, de bonnets de fourrure, de chapeaux hauts de forme[35]. On entend des chants d'oiseaux mêlés qui rappellent le printemps. Quand le soleil brille et que le ciel est sans nuages, les chants s'entendent mieux et l'odeur de foin est plus forte, et ce rappel du printemps excite la pensée et l'emporte loin, très loin…

Dans un coin de la place s'allonge une rangée de chariots. Il n'y a sur eux ni foin, ni choux, ni haricots, mais des chardonnerets, des tarins, des alouettes, des merles et des grives, des mésanges, des bouvreuils. Tout cela sautille dans de mauvaises cages improvisées et gazouille, regardant avec envie les moineaux en liberté.

---

[35] On sait que les moujiks et les cochers ont conservé tout un assortiment amusant de chapeaux de formes anciennes, de chapeaux « tromblons », chapeaux velus, « taupés », etc. (Tr.)

Les chardonnerets sont à cinq copeks, les serins plus cher ; les autres oiseaux ont une valeur tout à fait indéterminée.

– Combien l'alouette ?

Le vendeur lui-même n'en sait pas le prix. Il se gratte la nuque et demande ce que Dieu lui donne l'idée de demander : un rouble ou trois copeks, selon l'acheteur. Il y a des oiseaux qui valent cher. Sur un bâton souillé est perché un vieux merle à la queue déplumée. Il est sérieux, important et immobile comme un vieux général. Il a depuis longtemps accepté sa captivité et regarde le ciel bleu avec indifférence. En raison sans doute de cela, on le tient pour un oiseau judicieux que l'on ne peut pas vendre moins de quarante copeks. Près des oiseaux s'assemblent, pataugeant dans la boue, des lycéens, des artisans, des jeunes gens en pardessus à la mode, des amateurs aux bonnets usés au dernier point, aux pantalons relevés, élimés, comme rongés par les souris. Aux blancs-becs et aux petits patrons on vend des femelles pour des mâles, des jeunes oiseaux pour des vieux… ; ils se connaissent peu en oiseaux ; mais on ne trompe pas un amateur. L'amateur voit de loin un oiseau et le comprend.

– Il n'y a rien de formel dans cet oiseau, dit un amateur en regardant un sansonnet dans le bec, et comptant les plumes de sa queue. Il chante à présent, c'est vrai ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Moi aussi en compagnie, je chante ! Non, mon petit, chante seul, si tu peux !… chante sans compagnie !… Donne-moi ce silencieux là-bas qui se tient en place et se tait ; donne-moi celui qui est tranquille ! Il se tait ; c'est donc qu'il a quelque chose dans le ventre…

Au milieu des charrettes d'oiseaux, il y a d'autres charrettes avec diverses bêtes. On y voit des lapins, des lièvres,

des hérissons, des cochons d'Inde, des putois. De chagrin, un lièvre mâche de la paille. Les cochons d'Inde tremblent de froid, et les hérissons, de derrière leurs piquants, regardent avec curiosité le public.

– J'ai lu quelque part, dit un employé des postes, au pardessus déteint, sans s'adresser à personne et regardant tendrement un lièvre ; j'ai lu que, chez un savant, un chat, une souris, une bondrée et un moineau mangeaient dans une même écuelle.

– C'est bien possible, monsieur ; c'est que c'était un chat battu et une bondrée sans queue. Il n'y a aucun sortilège là dedans, monsieur. Mon compère avait, révérence parler, un chat qui mangeait des concombres. Il l'avait battu près de deux semaines avec un manche de fouet, jusqu'à ce qu'il lui eût appris. Un lièvre, que l'on bat, peut faire partir des allumettes. Ça vous étonne ? C'est très simple. Il prend une allumette entre ses dents, et, crac !… L'animal est comme l'homme : l'homme devient plus intelligent quand on le bat ; l'animal aussi.

Dans la foule circulent des hommes en cafetan, avec des coqs et des canards sous le bras. Tous les oiseaux sont maigres et affamés. Les poussins sortent des cages leurs têtes laides et pelées, et picotent quelque chose dans la boue. Des gamins, qui vendent des pigeons, vous scrutent, tâchant de deviner si vous êtes amateur de pigeons.

– Oui, monsieur, crie quelqu'un avec colère, vous n'avez rien à dire ! Regardez ; vous parlerez ensuite. Est-ce là un pigeon ? Ce n'est pas un pigeon, c'est un aigle !

Un homme grand, avec des petits favoris, les moustaches rasées, l'air d'un domestique de maison, malade et

ivre, vend un bolonais, blanc comme neige. Le vieux petit bolonais pleure.

– Elle m'a ordonné de vendre cette saleté, dit le laquais en souriant avec dédain. Elle est tombée en déconfiture sur ses vieux jours ; elle n'a rien à manger ; alors elle vend ses chiens et ses chats. Elle pleure, elle embrasse leurs museaux dégoûtants, mais elle les vend par besoin. Ma parole, c'est la vérité ! Achetez, messieurs ! Nous avons besoin d'argent pour notre café.

Mais personne ne rit. Les gamins se tiennent auprès du domestique et ferment à demi un œil, le regardant gravement, avec pitié.

Le marché des poissons est, de tous, le plus intéressant. Dix moujiks sont assis à la file. Devant chacun, il y a un seau ; dans chaque seau, l'enfer en miniature. Dans une eau verdâtre et trouble grouillent des carassins, des loches, des alevins, des escargots, des têtards, des tritons. Les cordonniers d'eau, les pattes cassées, glissent de tous côtés dans l'étroit espace, grimpant sur les carassins, enjambant les têtards. Les grenouilles grimpent sur les corises, les tritons sur les grenouilles. Bêtes endurantes ! En qualité de poissons plus chers, des tanches, d'un vert foncé, bénéficient d'égards. On les tient dans des bocaux à part où, si elles ne peuvent pas nager, elles sont du moins plus au large…

– C'est un rude poisson que le carassin ! Un carassin pris, depuis longtemps, Votre Noblesse, vous croyez qu'il va crever ? Vous pouvez le garder même un an dans un seau, et il est toujours vivant. Il y a déjà une semaine que j'ai pris ceux-là ; je les ai pêchés, estimable monsieur, dans la Pérerva et je suis venu de là à pied. Les carassins sont à deux copeks, les loches à trois, et l'alevin à dix copeks la dizaine.

Qu'ils crèvent ! Je vous laisse l'alevin à cinq copeks. Vous faut-il des vers ?

Le vendeur barbote dans le seau et attrape de ses doigts gros et roides un tendre alevin ou un carassin de la longueur de l'ongle. Près des seaux sont étalés des lignes, des hameçons, des cannes, et, au soleil, des vers de terre luisent d'un feu pourpre.

Près des charrettes d'oiseaux et des seaux à poissons, passe un vieil amateur en bonnet de fourrure, avec des lunettes de fer et des caoutchoucs ressemblant à des cuirassés. C'est, comme on l'appelle au Tuyau, « un type ». Il n'a pas un copek vaillant, et, malgré cela, il marchande, s'agite, sature de conseils les acheteurs. En une heure, il réussit à passer en revue les lièvres, les pigeons et les poissons de la place, à les examiner en détail, à déterminer l'espèce, l'âge et le prix de chacun. Les chardonnerets, les carassins et l'alevin l'intéressent comme un enfant. Parlez-lui de merles, et l'original va vous raconter des choses que vous ne trouverez dans aucun livre. Il vous les racontera, avec ravissement, passionnément et même vous reprochera votre ignorance. Il est prêt à parler sans fin des chardonnerets et des bouvreuils, les yeux écarquillés et agitant fortement les bras. On ne le rencontre au Tuyau que par les temps froids ; l'été, loin de Moscou, il prend des cailles à l'appeau, ou pêche.

Et voilà encore un autre « type », un monsieur très grand, très maigre, avec des lunettes fumées, rasé, une casquette à cocarde[36], ressemblant à un clerc de chancellerie d'autrefois. C'est un amateur qui a un rang élevé ; il est pro-

[36] Insigne d'un fonctionnaire. (Tr.)

fesseur dans un lycée et un des habitués du Tuyau ; on l'y traite avec respect. On l'accueille avec des saluts et on a même inventé pour lui un titre : « Votre Pronom ! » Au marché de la tour de Soûkharév[37], il farfouille dans les livres, et au Tuyau il cherche de beaux pigeons.

– Prenez la peine de regarder ! lui crient les marchands de pigeons, monsieur le professeur, Votre Pronom !

– Votre Pronom ! lui crie-t-on de tous côtés.

– Votre Pronom ! répète quelque part un lycéen sur le boulevard.

Mais « son Pronom », habitué évidemment depuis longtemps à ce titre qu'on lui donne, prend, sérieux et sévère, un pigeon des deux mains, et, le levant plus haut que sa tête, se met à l'examiner. Et, ce faisant, il fronce les sourcils et devient encore plus sérieux, tel un conspirateur.

Et le Tuyau, ce petit coin de Moscou où l'on aime si tendrement les bêtes et où on les martyrise si fort, vit de sa petite vie, bruit, s'agite, et les gens affairés ou dévotieux qui passent sur le boulevard, ne comprennent pas pourquoi s'est amassée ici cette foule, d'où provient ce mélange de bonnets, de casquettes et de chapeaux hauts de forme, ni de quoi l'on parle ici, ni ce que l'on vend.

1883.

---

[37] Marché de bric-à-brac au centre de Moscou. (Tr.)

SANG FROID

Le long train de marchandises stationne depuis un temps infini à une petite gare. La locomotive, comme éteinte, n'émet aucun bruit. Près du train, et aux portes de la station, pas une âme.

D'un des wagons, filtre, sur les rails de la voie de garage, une pâle raie de lumière. Dans le wagon, étendus sur un manteau de feutre, se trouvent deux hommes. L'un est vieux, avec une large barbe grise, vêtu d'une demi-pelisse et coiffé d'un haut bonnet de peau de mouton qui ressemble à un bonnet caucasien. L'autre, jeune, imberbe, porte un pardessus de drap élimé et de hautes bottes sales. Ce sont des convoyeurs de bestiaux.

Le vieux, pensif, est assis, les jambes allongées ; le jeune, à demi-couché, joue, tout à fait en sourdine, d'un accordéon à bon marché. Près d'eux est suspendue à la paroi une lanterne dans laquelle brûle une chandelle.

Le wagon est plein. En scrutant le chargement à la lumière diffuse de la chandelle, on aperçoit quelque chose de monstrueux, d'informe, d'incontestablement vivant, quelque chose de très ressemblant à de gigantesques écrevisses qui remuent leurs pinces et leurs barbes, se pressent, se hissent sans bruit vers le plafond sur la paroi glissante. Mais si on regarde plus attentivement, des cornes et leur ombre se dessinent dans la ténèbre, puis des dos longs et maigres, un poil

sale, des queues, des yeux : ce sont des bœufs et leurs ombres.

Il y en a huit dans le wagon. Les uns, la tête retournée, regardent les gens et remuent la queue ; les autres tâchent de se coucher et de se mettre à l'aise. Ils sont à l'étroit. Si l'un d'eux se couche, les autres doivent rester debout et se serrer. Il n'y a pour eux ni auges, ni anneaux, ni litière, ni foin[38]…

Après un long silence, le vieux tire de sa poche une grosse montre en argent et regarde l'heure ; il est deux heures et quart.

– Déjà deux heures que nous sommes ici, dit-il en bâillant. Il faut aller les secouer, sans quoi nous y resterons jusqu'au matin. Ils se sont endormis, ou Dieu sait ce qu'ils font.

Le vieux se lève et, précédé de son ombre longue, descend avec précautions du wagon dans l'obscurité. Il se coule le long du train vers la locomotive et ayant passé près de vingt wagons, il voit le foyer ouvert et rouge de la locomotive. Devant le foyer est assise immobile, une forme humaine. La visière de sa casquette, son nez et ses genoux sont écarlates. Tout le reste est noir et s'estompe à peine dans l'obscurité.

– Allons-nous rester encore longtemps ici ? demande le vieux.

---

[38] Sur beaucoup de lignes de chemins de fer, il est défendu, pour éviter les accidents, d'avoir du foin dans les wagons, et la « charge vivante » reste sans nourriture pendant tout le trajet. (Note de l'auteur.)

Pas de réponse. La forme immobile dort évidemment. Le vieux se racle la gorge avec impatience et, se recroquevillant à la pénétrante humidité, contourne la locomotive. Le feu vif des deux lanternes lui frappe les yeux, et la nuit, pour lui, en devient plus noire. Il se rend à la station.

Le quai et les marches de la gare sont humides. Çà et là blanchit une neige fondante, récemment tombée. La gare est éclairée et fortement chauffée, comme une étuve. On sent le pétrole. Sauf la bascule, et une petite banquette jaune sur laquelle dort un homme en uniforme de conducteur, il n'y a dans le local aucun meuble. À gauche, deux grandes portes ouvertes. Par l'une d'elles, on aperçoit un appareil télégraphique et une lampe à abat-jour vert, par l'autre, une petite chambre qu'obstrue à moitié une armoire sombre. Dans la chambre sont assis sur l'appui de la fenêtre le conducteur-chef et le mécanicien. Tous deux froissent un bonnet dans leurs mains et discutent : – Ce n'est pas du vrai castor, mais du polonais, dit le mécanicien. Le vrai castor n'est pas comme ça. Le juste prix de ce bonnet, si vous voulez mon avis, c'est cinq roubles !

– Vous vous y connaissez… dit le conducteur-chef, piqué. Cinq roubles ! Tenez, demandons à ce marchand. Monsieur Malâkhine, demande-t-il au vieux, à votre idée, est-ce du castor polonais ou du vrai ?

Le vieux Malâkhine prend le bonnet d'un air connaisseur, tâte la fourrure, souffle dessus, la flaire, et un sourire dédaigneux éclaire soudain sa figure mécontente.

– Bien sûr, dit-il avec satisfaction, c'est du polonais. C'est du polonais !

La discussion commence. Le conducteur en chef démontre que c'est du vrai castor, et le mécanicien et Malâkhine s'efforcent de le persuader du contraire.

Au milieu de la discussion, le vieux se souvient tout à coup du but de sa venue.

– Que ce soit du castor ou pas du castor, un bonnet ou pas un bonnet, dit-il, messieurs, le train ne bouge pas ; qu'y a-t-il donc ? Qu'attendons-nous ? Partons !

– Partons, accorde le conducteur-chef. Encore une cigarette et nous partons. Mais il n'y a pas à se presser… On nous arrêtera tout de même à la station.

– Pourquoi ça ?

– Pour rien… nous sommes trop en retard… Quand on prend du retard à une gare, on vous retient malgré vous aux autres pour laisser passer les trains que l'on croise. Que nous partions tout de suite ou demain matin, peu importe ; nous ne voyagerons plus comme train 14. Nous voyagerons probablement comme train 23.

– Qu'est-ce que c'est que ces règles-là ?

– Mais aucune règle.

Malâkhine regarde longuement le conducteur-chef, réfléchit et marmonne, comme à part soi :

– Dieu me punisse, j'en ai fait le compte et l'ai même inscrit dans mon calepin : nous sommes restés en route, à attendre, trente-quatre heures de trop ! Vous me mettrez au point, messieurs, que mes bœufs crèveront tous, ou qu'on ne m'en donnera pas plus de deux roubles quand nous serons à destination. Ce n'est pas un voyage, mais une vraie ruine.

Le conducteur-chef lève les sourcils et soupire comme s'il voulait dire : « Hélas, c'est vrai ! » Le mécanicien se tait et examine longuement son bonnet.

On voit, à la figure des deux hommes, qu'ils ont une secrète pensée commune qu'ils ne dévoilent pas, non pas parce qu'ils veulent la cacher, mais parce que de semblables pensées se communiquent beaucoup mieux par le silence que par des mots. Et le vieux comprend.

Il fouille dans sa poche, y prend un billet de dix roubles, et, sans préambule, sans changer ni de ton ni d'expression, avec l'assurance et la façon unie avec lesquelles les Russes seuls, vraisemblablement, donnent et prennent des bonnes-mains, il tend le billet au conducteur-chef.

Celui-ci le prend en silence, le plie en quatre et le met, sans se presser, dans sa poche. Après quoi, tous trois sortent de la petite chambre et, ayant réveillé en chemin le conducteur, ils passent sur le quai.

– En voilà un temps ! gémit le conducteur-chef, remuant les épaules. On n'y voit goutte.

– Oui, un temps de loup…

Par la fenêtre, on voit apparaître près de la lampe verte et de l'appareil télégraphique, la tête blonde du télégraphiste. Près d'elle se montre une autre tête, barbue celle-là, coiffée d'une casquette rouge : le chef de gare probablement. Penché sur la table, il lit quelque chose sur une feuille bleue et suit rapidement les lignes avec sa cigarette… Malâkhine s'en va vers son wagon.

À demi couché comme auparavant, son jeune compagnon joue en sourdine de l'accordéon. Il n'a pas de mous-

taches ; c'est presque un adolescent. Sa figure pleine, blanche, à larges pommettes, est rêveuse comme celle d'un enfant. Son regard n'a pas de fermeté et est triste et soumis ; pourtant le garçon est large et robuste, pesant et grossièrement taillé comme le vieux. Il ne bouge pas, ne bronche pas comme s'il n'avait pas la force de mouvoir son énorme corps. S'il bougeait, il semble que quelque chose se romprait et ferait un bruit qui effrayerait et les bœufs et lui-même. Sous ses gros doigts, qui remuent gauchement les touches et les clefs de l'accordéon, coulent sans interruption des sons grêles et mal assurés qui se lient en un motif simple et monotone. Le jeune homme paraît très satisfait de sa musique.

La cloche du départ résonne, mais si sourdement, qu'on croirait qu'elle est très loin. Le second coup suit rapidement, puis le troisième, et le sifflet du conducteur-chef. Une minute s'écoule dans un silence profond. Le wagon ne bouge pas, reste en place, mais on entend au-dessous de lui des bruits indéterminés, pareils au crissement de la neige sous les traîneaux. Le wagon oscille et les bruits cessent. Le calme renaît.

Mais voilà que les tampons se choquent ; le wagon s'ébranle, fait comme un saut, et tous les bœufs tombent les uns sur les autres.

– Puisse-t-on te secouer comme ça dans l'autre monde ! grogne le vieux, en redressant son bonnet qui, à ce choc, a glissé sur sa nuque. Ils vont estropier tout mon bétail !

Iâcha se lève en silence, et, prenant par les cornes un bœuf tombé, l'aide à se relever.

Après le choc, le silence renaît. On entend la neige crier sous le wagon ; il semble qu'il ait reculé légèrement.

– Ça va encore cogner ! dit le vieux.

Et en effet une convulsion parcourt tout le train. Un craquement retentit. Le wagon tremble, et les bœufs tombent encore les uns sur les autres.

– Il y a du tirage ! dit Iâcha prêtant l'oreille ; le train doit peser ; ça ne peut pas démarrer.

– Avant, il ne pesait pas, et tout d'un coup, maintenant, il pèse ! Non, frère, c'est que le conducteur-chef n'a pas partagé avec l'autre. Va lui porter ça ; sans quoi il nous ballottera jusqu'au matin.

Iâcha prend un billet de trois roubles que le vieux lui remet et saute du wagon. Ses pas lourds résonnent sourdement et se perdent peu à peu dans le silence… Dans le wagon voisin, un bœuf meugle doucement, longuement ; on dirait qu'il fredonne.

Iâcha revient. Un vent humide et froid s'enfourne dans le wagon.

– Ferme la porte, Iâcha, dit le vieux et couchons-nous. Pourquoi brûler inutilement la chandelle ? Iâcha tire la lourde porte. Un sifflement retentit. Le train s'ébranle.

– Il fait froid, marmonne le vieux en s'allongeant sur le manteau de feutre et appuyant sa tête sur un paquet. Ah ! que l'on est mieux chez nous ! Tout y est chaud, et propre, et mou ; et on a ce qu'il faut pour prier ! Ici, on est plus mal que les derniers cochons. Déjà quatre jours que nous ne nous sommes pas déchaussés !…

Iâcha, vacillant aux cahots, ouvre la lanterne et serre la mèche entre ses doigts humides. La flamme s'élève, la chandelle grésille comme une poêle, et s'éteint.

– Oui, frère… poursuit Malâkhine entendant Iâcha qui s'étend auprès de lui et presse son énorme dos contre le sien, il fait froid. Le vent souffle par toutes les fentes. Si ta mère ou ta sœur passaient une nuit ici, le matin elles seraient mortes. Voilà, mon petit ! tu n'as pas voulu travailler, aller au lycée comme tes frères, aussi il n'y a qu'à convoyer les bœufs avec ton père ! C'est ta faute ; ne t'en prends qu'à toi… Tes frères dorment maintenant dans des lits, sous des couvertures, et toi, qui n'as voulu rien faire, tu es au même point que les bœufs… Voilà…

À cause du bruit du train, on n'entend plus ce que dit le vieux, mais il marmonne encore longtemps, soupire et se racle le gosier. L'air froid devient, dans le wagon, encore plus dense et plus étouffant. L'âcre odeur de bouse fraîche, la puanteur de la bougie le rendent si corrosif et si pénétrant que la gorge et la poitrine de Iâcha endormi commencent à lui démanger. Il éternue, tousse et crachote ; mais, comme si de rien n'était, le vieux, qui a l'habitude, respire de toute sa poitrine et s'ébroue seulement de temps à autre.

À en juger par les cahots du wagon, et le pilonnement des roues, le train marche vite, mais sans régularité. La locomotive halète, souffle à contre-temps avec le bruit du train, et il en résulte une sorte de gargouillade. Les bœufs se serrent inquiètement et cognent de leurs cornes les parois.

Quand le vieux se réveille, on voit, entre les fentes du wagon et par la petite fenêtre, le ciel gros-bleu de l'aube. Malâkhine a insupportablement froid, surtout aux pieds et aux reins. Le wagon stoppe. Iâcha, ensommeillé et refrogné, s'occupe des bœufs.

Le vieux se réveille de mauvaise humeur. Sévère, les sourcils froncés, il se désenroue avec colère, et regarde d'en-

dessous son fils qui, soulevant légèrement, et soutenant de sa forte épaule la poitrine d'un bœuf, tâche de lui désempêtrer un pied.

– Je te disais hier soir que les longes sont trop longues, grogne le vieux. Tu n'as pas voulu me croire. « Non, papa, elles ne sont pas trop longues. » On ne peut rien te faire faire… Tu n'en fais qu'à ta guise… Tête de bois !

Il pousse rageusement la porte, et le jour fait irruption dans le wagon. En face de lui s'allonge un train de voyageurs, et, par derrière un bâtiment rouge à marquise, se trouve une grande gare où il y a un buffet.

Le toit, les plates-formes des wagons, la terre, les traverses, tout est couvert d'une mince couche de neige duvetée, récemment tombée. L'air est frais et léger. On sent une odeur à peine perceptible de neige nouvelle. Par les interstices des wagons du train arrêté, on voit aller et venir les voyageurs et un gendarme roux à figure cramoisie. Un garçon en habit, avec une chemise blanche comme la neige, – qui n'a pas assez dormi, qui a froid et qui est probablement très mécontent de son sort – court sur le quai, portant sur un plateau un verre de thé avec deux biscuits.

Le vieux se lève et se met à prier, face au levant. Iâcha, posant sa pelle, se place à côté de son père et prie aussi. Il ne fait que remuer les lèvres et se signer, tandis que son père marmotte assez fort, et prononce à haute et intelligible voix la fin de chaque prière :

– « … à la vie éternelle. *Amen,* » dit-il tout haut, en aspirant l'air.

Et tout de suite le vieux marmonne une autre prière dont il détache aussi, nettement et clairement la fin : « Et je met-

trai un veau sur ton autel. » Ses prières terminées, Iâcha se signa rapidement et dit :

– Donnez-moi cinq copeks.

Quand il les eut, il prit une grande théière de cuivre rouge et courut à la gare chercher de l'eau bouillante. Il enjambe les traverses et les rails, laisse sur la neige duvetée ses immenses empreintes, et, versant sur la voie le thé de la veille, il arrive au buffet, faisant sonner avec bruit ses cinq copeks sur la bouilloire.

Du wagon on aperçoit le buffetier, repoussant de la main la bouilloire, refusant de donner pour cinq copeks presque la moitié de l'eau de son samovar. Mais Iâcha ouvre lui-même le robinet et, les coudes écartés, pour être laissé tranquille, il remplit son récipient.

– Racaille maudite ! lui crie le buffetier quand il s'enfuit vers le wagon.

En buvant le thé, la figure morose du vieux Malâkhine s'éclaircit peu à peu.

– Nous savons tous boire et manger, dit-il, mais nous oublions le travail. Hier, toute la journée, nous n'avons su que boire et manger, et nous avons oublié de marquer nos dépenses. Ah ! quelle mémoire, Seigneur !

Le vieux remémore à haute voix ses débours de la veille, inscrit dans un carnet où et combien il a donné aux chefs de train, aux mécaniciens, aux visiteurs…

Entre temps et depuis longtemps, le train de voyageurs est parti. Une locomotive de manœuvre roule en avant et en arrière, sur la voie libre, sans but précis, semble-t-il, comme heureuse simplement d'être libre. Le soleil est déjà levé et

joue sur la neige. De la marquise de la gare et des toits des wagons tombent des gouttes claires.

Le thé fini, le vieux se traîne nonchalamment vers la gare. Dans la salle d'attente des premières se trouvent le conducteur-chef que nous connaissons déjà et un jeune chef de gare à jolie petite barbe, vêtu d'un magnifique pardessus bouclé. Le jeune homme, qui n'a sans doute pas l'habitude de tenir en place, piaffe gracieusement comme un bon cheval de course, regarde autour de lui, porte la main à sa casquette à tous ceux qui passent, sourit et cligne des yeux… Il est rose, bien portant, gai. Sa figure semble inspirée, fraîche, comme s'il venait de tomber à l'instant du ciel avec la neige duvetée. Apercevant Malâkhine, le conducteur-chef soupire, comme s'il se sentait coupable et ouvre les bras :

– Nous ne pourrons pas partir comme train 14 ! dit-il. Nous avons trop de retard. Un autre train a pris ce numéro.

Le chef de gare examine rapidement quelques feuilles de déclarations, puis il tourne vers Malâkhine ses yeux bleus, inspirés, et, souriant, soufflant sur lui sa fraîcheur, l'accable de questions :

– Vous êtes monsieur Malâkhine ? Vous avez des bœufs ? Huit wagons ? Que faire à présent ? Vous avez du retard, et j'ai fait partir le 14 cette nuit. Que faire maintenant ?

Le jeune homme, de ses doigts roses, prend avec précautions Malâkhine par la fourrure de sa pelisse et, piaffant sur place, lui explique gentiment et d'un ton persuasif, que les trains tels et tels sont déjà partis, que tels autres vont partir et qu'il est prêt à faire pour lui tout ce qui est en son pouvoir.

On voit à sa figure qu'il est prêt, en effet, à faire plaisir, non seulement à Malâkhine, mais au monde entier, tant il est heureux, gai et content. Le vieillard écoute, et, bien qu'il ne comprenne rien à ce numérotage compliqué des trains, il remue approbativement la tête et touche lui aussi à deux doigts les floches douces du pardessus bouclé. Il lui est agréable de regarder et d'écouter un jeune homme bienveillant et aimable. De son côté, pour lui prouver sa bonne disposition, il prend un billet de dix roubles, y ajoute, après avoir réfléchi, encore deux billets de deux roubles, et les lui présente… L'autre les prend, porte la main à sa casquette et les enfonce gracieusement dans sa poche.

– Voilà, messieurs, dit-il d'un air de subite inspiration, si nous arrangions la chose ainsi. Le train militaire a du retard… Il n'est pas là, comme vous voyez… Si vous partiez comme train militaire[39] ?… Et je ferai partir le train militaire comme train 24. Hein ?

– On le peut, accorde le conducteur-chef.

– Voilà qui est parfait, se réjouit le chef de gare. En ce cas, vous n'avez plus à attendre ici ; partez à l'instant. Je vous expédie tout de suite. Parfait !

Il porte la main à sa casquette pour saluer Malâkhine et rentre chez lui en lisant des feuilles d'expédition. Le vieux est très satisfait de la conversation qu'il vient d'avoir ; il sou-

---

[39] On appelle « militaires » les trains spécialement destinés au transport des troupes. Quand il n'y a pas de troupes, le train militaire prend des marchandises, mais est plus rapide que les trains de marchandises. (Note de l'auteur.)

rit et scrute toute la salle comme s'il y cherchait encore quelque chose d'agréable.

– Et nous, dit-il, en passant son bras sous celui du conducteur-chef, allons prendre tout de même quelque chose !

– N'est-il pas encore bien de bonne heure pour boire ?

– Non, permettez-moi de vous offrir aimablement quelque chose.

Ils se rendent tous deux au buffet. Son verre dépêché, le conducteur-chef choisit longuement ce qu'il va déguster pour accompagner sa vodka.

C'est un homme d'un certain âge, extrêmement gros, au visage décoloré et bouffi. Sa corpulence est désagréable, flasque, jaune, comme celle des gens qui boivent beaucoup et ne dorment pas en temps voulu.

– Et on peut en siffler un autre, dit Malâkhine. Le temps est froid ; ce n'est pas un mal de boire un peu. Mangez quelque chose, je vous en prie ! Ainsi donc, monsieur le conducteur-chef, je compte sur vous pour qu'il n'y ait, pendant toute la route, ni obstacle ni désagrément, parce que, voyez-vous, dans notre commerce de bestiaux, toute heure est précieuse. Aujourd'hui la viande est à un prix, demain à un autre. Si l'on a un retard d'un jour, ou de deux, on manque le prix, et, au lieu de réaliser un bénéfice, on revient chez-soi, passez-moi l'expression, sans culottes. Prenez ce que vous vous voulez, je vous en prie humblement !… Je compte sur vous. Et pour les consommations et ce que vous voudrez, je puis, par amabilité, vous faire preuve en tout temps de ma considération.

Après avoir régalé le conducteur-chef, Malâkhine revient à son wagon.

– Je viens, par manigance, de me faire donner un train militaire, dit-il à son fils ; nous allons filer vite.

Le conducteur dit que si nous restons toujours avec ce numéro-là, nous arriverons demain soir à 8 heures. Si on ne se débrouille pas, frère, on n'a rien… C'est comme ça !… Ouvre l'œil et habitue-toi…

Après le premier coup de cloche, un homme à la figure noire de fumée, sa blouse et ses larges pantalons flottants sales et élimés, s'approche de la porte du wagon. C'est le visiteur qui, l'instant d'avant, se glissait sous les wagons, frappant les roues de son marteau.

– Messieurs, demanda-t-il, les wagons de bœufs sont à vous ?

– À nous. Qu'y a-t-il ?

– Il y a que deux wagons sont éclopés. On ne peut pas les laisser partir. Il faut les mettre en réparation.

– Parbleu, raconte-nous encore des histoires ! Tu ne veux que boire et toucher des sous… Tu n'as qu'à le dire.

– À votre idée, mais je dois à l'instant faire mon rapport.

Sans s'indigner, sans protester, tranquillement, presque machinalement, le vieux tire de sa poche deux pièces de vingt copeks et les tend au visiteur. Celui-ci les prend, tranquillement aussi, et, regardant le vieux débonnairement, engage la conversation.

– Alors vous allez vendre ?… Bonne affaire ! Malâkhine soupire et, regardant paisiblement la figure noire du visiteur, il raconte que, effectivement, le commerce des bœufs était jadis avantageux, mais qu'à présent, c'est une affaire hasardeuse, où il n'y a que de la perte…

– Il y a aussi le camarade, l'interrompt le visiteur ; vous devriez, messieurs, lui offrir aussi quelque chose.

Malâkhine donne aussi pour le camarade…

Le train militaire marche vite et s'arrête relativement peu de temps aux stations. Le vieux est satisfait. L'agréable impression laissée par le jeune homme au pardessus velu s'est fortement enracinée en lui. La vodka embrume légèrement son cerveau. Le temps est magnifique et tout semble aller à souhait. Il parle sans discontinuer, et court au buffet, à chaque arrêt. Éprouvant le besoin d'avoir des auditeurs, il amène avec lui tantôt le chef de train, tantôt le mécanicien, et il ne boit pas simplement, mais longuement, faisant des facéties et trinquant.

– Vous faites votre affaire, nous la nôtre… dit-il en souriant avec bonhomie. Que Dieu nous aide, nous et vous, et non pas comme nous le voulons, mais comme Il voudra !…

Peu à peu, la vodka aidant, il s'excite et se lance sur le chapitre-affaires. Il veut se démener, se presser, se renseigner, parler sans trêve. Il fouille tantôt dans ses poches, dans ses paquets, cherche une feuille quelconque ; tantôt il sort son portefeuille et compte sans besoin son argent. Il s'affaire, soupire, s'effare, agite les bras… Étalant devant lui les lettres et les récépissés du télégraphe, les lettres de voiture, son calepin, il calcule tout haut et exige que Iâcha écoute.

Quand il en a assez de lire les feuilles d'expédition et de parler de prix, il court pendant les arrêts aux wagons où sont ses bœufs, ne fait rien, mais agite les bras et s'effare !

– Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! fait-il d'une voix plaintive, saint martyr Blaise ! Un bœuf a beau n'être qu'un animal, il veut manger et boire comme les humains ! Voilà déjà quatre jours qu'ils n'ont ni bu ni mangé… Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

Iâcha, en fils obéissant, le suit et exécute ses ordres. Il ne lui plaît pas que le vieux coure si souvent aux buffets. Bien qu'il craigne son père, il ne se retient pas d'en faire la remarque.

– Vous voilà déjà parti !… dit-il en regardant sévèrement le vieux. Et à quelle occasion ?… Est-ce votre fête ?

– Oses-tu faire des remontrances à ton père !

– En voilà une façon que vous prenez…

Quand il n'a pas à suivre son père, Iâcha reste immobile sur le manteau de feutre et racle de l'accordéon. Il quitte de temps à autre le wagon pour faire une promenade au bout du train. Il s'arrête devant la locomotive et jette un long regard fixe sur les ouvriers qui lancent des bûches dans le tender. La locomotive, sous pression, souffle. Les bûches tombent avec un bruit gras et sain de bois frais. Le mécanicien et son aide, gens très flegmatiques et indifférents, font, sans se presser, des mouvements incompréhensibles. Après être resté quelque temps auprès de la locomotive, Iâcha se traîne paresseusement vers la gare. Il examine les hors-d'œuvre au buffet, lit à haute voix un avis quelconque, des moins intéressants, et revient au wagon sans se presser. Sa figure ne reflète ni désirs, ni ennui. Il lui est apparemment entièrement

indifférent d'être là ou ailleurs : à la maison, dans le wagon, ou auprès de la locomotive…

Le soir, le train s'arrête à une grande gare. On ne vient que d'allumer les feux sur la ligne. Sur le fond bleu de l'air frais et transparent, ils semblent pâles et clairs comme des étoiles. Ils ne sont rouges et lumineux que sous la marquise où il fait déjà sombre. Des wagons encombrent toutes les voies, et il semble que, si un nouveau train arrivait, il n'y aurait pas place pour lui. Iâcha court chercher de l'eau bouillante pour le thé du soir. Des dames bien habillées et des lycéens se promènent sur le quai. Des deux côtés de la gare, on voit scintiller au loin des lumières dans la brume. C'est une ville. Laquelle ? Iâcha ne se soucie pas de le savoir. Il ne voit que des lumières blafardes et de pauvres bâtisses derrière la gare. Il entend le cri des cochers. Il sent sur sa figure le vent froid et aigu. Il pense que cette ville n'est apparemment pas belle, qu'elle est inconfortable et ennuyeuse…

Pendant le thé, quand il fait déjà complètement noir, et que, comme la veille, la lanterne est allumée, le train tressaille à une légère impulsion et revient doucement en arrière. Après avoir un peu marché, il s'arrête. On entend des cris vagues, quelqu'un remue des chaînes près des tampons et crie : Prêt ! Le train s'ébranle et avance. Dix minutes après on le ramène en arrière.

Sortant de son wagon, Malâkhine ne reconnaît plus son train. Ses huit wagons de bœufs se trouvent accrochés à une rame de wagons plate-forme qu'il n'y avait pas auparavant. Deux ou trois plates-formes sont chargées de gravats ; les autres sont vides. Le long du train vont et viennent des chefs de train inconnus. Ils répondent aux questions de mauvais gré et vaguement. Ils se soucient bien de Malâkhine !… Ils se

hâtent de former un train pour en finir vite, et rentrer au chaud.

– Quel numéro est-ce ? demande Malâkhine.

– Le 18.

– Et où est le train militaire ? Pourquoi m'a-t-on décroché ?

Resté sans réponse, le vieux s'en va à la gare. Il cherche d'abord le conducteur-chef qu'il connaît, et, ne le trouvant pas, entre chez le chef de gare. Le chef est assis à sa table, dans son bureau, et feuillette un paquet de déclarations. Il est occupé et fait semblant de ne pas voir l'arrivant. Son aspect est imposant ; sa tête est noire, ses cheveux courts, ses oreilles écartées, son nez long et busqué, son teint brun. Il a une expression sévère et comme offensée. Malâkhine se met à lui exposer sa requête.

– Quoi, monsieur ? comment ? demande le chef de gare. (Et il se rejette sur le dossier de sa chaise, continuant à s'indigner.) Pourquoi n'iriez-vous pas avec le 18 ? Exprimez-vous plus clairement ; je ne comprends rien ! Comment ? M'ordonnez-vous de me mettre en quatre ?

Il multiplie les questions et devient, sans raison apparente, de plus en plus roide. Malâkhine est déjà prêt à tirer son portefeuille, mais le chef, définitivement offensé et indigné, on ne sait pourquoi, bondit de sa chaise et quitte son bureau. Malâkhine, levant les épaules, sort et cherche quelqu'un à qui parler.

Par ennui, ou par désir de finir cette journée de soucis par un souci nouveau – ou simplement parce que lui tombe

sous les yeux un guichet avec l'inscription *Télégraphe,* – il s'en approche et manifeste le désir d'envoyer une dépêche.

Prenant la plume, il réfléchit et écrit sur la formule bleue : « Urgent. Au chef du mouvement. Ai huit wagons de bestiaux. Retenu à chaque gare. Prie me donner un numéro express. Réponse payée. Malâkhine. »

Le télégramme expédié, il revient au bureau du chef de gare. Sur une banquette de drap gris est assis un monsieur bien, avec des favoris, des lunettes, et un bonnet de raton. Il a une très singulière pelisse, ressemblant à une pelisse de dame, garnie de fourrure, avec des brandebourgs et des découpures aux manches. Devant lui se tient un autre monsieur, sec et décharné, en uniforme de contrôleur.

– Permettez, dit le contrôleur au monsieur à la pelisse étrange, je vais vous citer le cas suivant que j'ose vous recommander ! La compagnie de chemin de fer Z a volé, de la façon la plus paisible, trois cents wagons de marchandises au chemin de fer N. C'est un fait, monsieur ! Je le jure devant Dieu ! Elle les a emmenés chez elle, les a repeints, y a mis ses initiales, et acceptez-moi ça ! Le chemin de fer N dépêche ses agents, cherche, cherche, quand, tout à coup, figurez-vous cela, il lui tombe un wagon éclopé du chemin de fer Z ! Il le répare dans un de ses dépôts, et tout d'un coup il voit, je vous le recommande, ses initiales sur les roues et les ressorts. Cela vous plaît-il, monsieur ? Hein ? Si j'avais fait cela on m'aurait envoyé en Sibérie, mais les chemins de fer : – pfut !

Il plaît à Malâkhine de causer avec des gens instruits et des classes dirigeantes. Il caresse sa barbe et se mêle d'un air posé à la conversation.

– Prenons, messieurs, un autre exemple, dit-il. Je mène des bœufs à X… J'ai huit wagons… Bien, messieurs… Maintenant on me prend, disons-le, pour chaque wagon, le prix de 600 pouds de charge[40]. Huit bœufs ne pèsent pas 600 pouds, mais bien moins ; pourtant on n'en tient pas compte…

À ce moment, Iâcha, qui cherche son père, entre dans le bureau. Il écoute et veut s'asseoir sur une chaise, mais, se souvenant sans doute de son poids, il s'en éloigne et s'assied sur l'appui de la fenêtre.

– Ils ne mettent pas ça en ligne de compte, poursuit Malâkhine, et ils me prennent, pour moi et mon fils, qui voyageons avec les bœufs, quarante-deux roubles, comme pour la troisième classe… Ça, c'est mon fils Iâkov. J'en ai encore deux à la maison, mais ils suivent la voie de l'instruction… Eh bien, messieurs, en dehors de cela, j'estime que les chemins de fer ont ruiné les marchands de bestiaux ! Avant, quand on touchait le bétail à pied, c'était mieux.

Le vieux traîne longuement en parlant ; il regarde Iâcha après chaque phrase comme s'il voulait dire : « Vois comme je parle avec les gens bien ! »

– Songez-y, l'interrompt le contrôleur, personne ne s'indigne, personne ne proteste ! Pourquoi ? C'est très simple. La turpitude ne saute aux yeux et n'irrite que quand elle est fortuite et rompt l'ordre ; mais ici, où elle forme, sauf le respect que je vous dois, le programme depuis longtemps établi et constitue la base même de l'ordre, où toute traverse

---

[40] Le poud = 16 kilos 38. (Tr.)

porte sa marque et émet son odeur, elle passe trop vite en habitude. Oui, monsieur !

Le second coup de cloche sonne. Le monsieur à l'étrange pelisse se lève. Le contrôleur le prend sous le bras, et, continuant à parler avec feu, passe avec lui sur le quai. Le train parti, le chef de gare entre précipitamment dans son bureau et s'assied à sa table.

– Écoutez, demande Malâkhine, avec quel train vais-je partir ?

Le chef de gare regarde ses feuilles et lui dit, agité :

– C'est vous Malâkhine ? Vous avez huit wagons ? Il y a à percevoir de vous un rouble par wagon et six roubles vingt pour les timbres. Vous n'avez pas de timbres ? Total : quatorze roubles, vingt copeks.

Ayant touché l'argent, le chef de gare inscrit quelque chose, saupoudre de sable, et ayant rageusement pris sur sa table un paquet de feuilles d'expéditions, sort rapidement de son bureau.

À dix heures du soir, Malâkhine reçoit la réponse du chef du roulement :

« Donner préférence. »

À la lecture de ce télégramme, le vieux cligne de l'œil d'un air important et met, très satisfait, le télégramme dans sa poche.

– Vois, dit-il à son fils, regarde et apprends !

À minuit son train part. La nuit est sombre et froide comme la veille. Les arrêts sont longs. Iâcha, assis sur le

feutre, joue placidement de l'accordéon, mais le vieux veut encore s'agiter. À l'une des stations, il lui vient en tête de faire dresser un procès-verbal. À sa requête, le gendarme s'assied et écrit :

« Le 10 novembre 188… Moi, sous-officier de gendarmerie de la section Z de la direction des chemins de fer N, Ilia Tchérêde, vu l'article 11 de la loi du 19 mai 1871, j'ai dressé le présent procès-verbal à la station de X sur les faits suivants… »

– Que faut-il écrire ? demande le gendarme.

Malâkhine installe devant lui les feuilles de déclaration, les récépissés de la poste et du télégraphe, les factures… Il ne sait pas au juste lui-même ce qu'il veut du gendarme. Il veut décrire dans le procès-verbal, non seulement tel épisode, mais tout son voyage, toutes ses pertes, ses conversations avec les chefs de gares, l'exposer longuement et caustiquement.

– Et à la gare de Z, écrivez, dit-il, que le chef de gare a fait décrocher mes wagons du train militaire parce que ma figure ne lui plaisait pas.

Il veut absolument que le gendarme parle de sa figure ; celui-ci l'écoute avec fatigue et, cessant de l'entendre, continue à écrire.

Il termine ainsi son procès-verbal :

« Ce qui est exposé ci-dessus, moi, sous-officier Tchérède, je l'ai écrit dans ce procès-verbal et ai décidé de le présenter au chef de la section Z, et d'en délivrer copie au bourgeois Gavrîla Malâkhine. »

Le vieux prend la copie, la joint aux papiers dont sa poche intérieure est bourrée et revient, très content dans son wagon.

Le matin, Malâkhine se réveille encore de mauvaise humeur et ne passe pas, cette fois, sa colère sur son fils, mais sur les bœufs.

– Les bœufs sont perdus ! grogne-t-il. Perdus ! Ils crèveront, que Dieu me punisse ! Ils crèveront tous ! Pfouh ! (Il crache à terre.)

Les bœufs qui n'ont pas bu de longtemps, éprouvés par la soif, lèchent le givre sur les parois du wagon et, quand Malâkhine s'approche d'eux, ils se mettent à lécher sa pelisse froide. À leurs yeux luisants et larmoyants, on voit qu'ils sont accablés par la soif et le secouement des wagons, qu'ils sont affamés et languissent.

– Voilà ! grogne Malâkhine, trimbalez-vous, maudits ! Si du moins vous creviez plus vite ! Vous êtes dégoûtants à regarder !

À midi, le train s'arrête près d'une grande gare, où, aux termes des règlements, il y a un abreuvoir pour le bétail. On donne à boire aux bœufs ; mais ils ne boivent pas ; l'eau est trop froide.

* *

Deux jours passent encore et enfin apparaît, dans un brouillard bistré, la capitale. Le voyage est fini. Le train s'arrête, avant d'arriver en ville, à la gare des marchandises. On fait sortir les bœufs des wagons et on les met en liberté. Ils chancellent, butent, glissent, comme s'ils marchaient sur la glace.

Après la visite du vétérinaire, Malâkhine et Iâcha se logent dans un hôtel sale et à bas prix, aux abords de la ville, sur la place même du marché aux bestiaux. Ils vivent dans la saleté, mangent affreusement mal, comme ils n'ont jamais fait chez eux, dorment aux sons criards d'un mauvais orgue qui joue nuit et jour dans l'estaminet, sous les chambres. Le vieux part dès le matin à la recherche d'acheteurs, et Iâcha reste des journées entières dans la chambre, ou bien sort dans la rue, voir la capitale. Il voit une place sale, jonchée de fumier, il voit des enseignes d'auberges, le mur crénelé d'un couvent dans le brouillard… De temps à autre il traverse la rue et, par la fenêtre d'une épicerie, contemple des bocaux de biscuits de toutes couleurs. Il bâille, et revient paresseusement dans sa chambre ; la capitale ne l'intéresse pas.

Enfin on vend les bœufs. Malâkhine loue des toucheurs. On assemble les bœufs par troupes de dix, et on les conduit à l'autre bout de la ville. Les bœufs tête basse, exténués, vont par les rues bruyantes, regardant indifféremment ce qu'ils voient pour la première et la dernière fois de leur vie. Des toucheurs déguenillés les suivent, la tête basse eux aussi. Ils s'ennuient… Parfois un des toucheurs sort de ses pensées. Il se souvient qu'il a devant lui des bœufs qu'on lui a confiés, et, pour se montrer actif, il détache de toute sa force un coup de bâton à l'un d'eux. Le bœuf bronche de douleur, court à dix pas en avant, et regarde autour de lui, comme s'il avait honte d'être battu devant des étrangers.

La vente terminée et ayant acheté pour sa famille des friandises que l'on pourrait aussi bien acheter dans sa ville, Malâkhine et Iâcha s'apprêtent au retour. Trois heures avant le départ du train, le vieux qui a déjà bu avec l'acheteur, et qui, en raison de cela, est agité, descend au cabaret avec Iâcha, et s'assoit pour boire du thé. Comme tous les provin-

ciaux, il ne peut boire, ni manger tout seul ; il a besoin d'une compagnie qui se démène et aime à ratiociner comme lui.

– Appelle le patron ! dit-il au garçon. Dis-lui que je veux le régaler par amabilité.

Le patron, un homme gavé auquel ses clients sont tout à fait indifférents, arrive et s'assied.

– Nous avons fait affaire, lui dit Malâkhine ; nous avons échangé une chèvre pour un épervier. Et comment donc ! Au moment où nous partions pour ici, la viande y était à 3,90 ; nous arrivons, elle est à 3,25. On dit que nous avons pris du retard, qu'il aurait fallu arriver plus tôt, que la demande n'est plus la même ; c'est le jeûne de l'Avent… Hein ? Une vraie suite de guignes ! Je fais quatorze roubles de perte par bœuf… Aussi songez combien coûte le transport d'un bœuf : quinze roubles de tarif ; ajoutez six roubles par bœuf, – *combines,* pots-de-vin, régalades, choses et autres…

Le patron l'écoute par politesse et boit du thé à contre-cœur. Malâkhine soupire, agite les bras, nargue sa malchance, mais on voit que la perte qu'il a subie l'agite peu. Perte ou gain, peu lui importe, pourvu qu'il ait des auditeurs, qu'il soit occupé de quelque chose, et qu'il ne manque pas son train.

Une heure après, Malâkhine et Iâcha, chargés de sacs et de valises, descendent de leurs chambres pour monter en voiture et se rendre à la gare. Le patron, les garçons et quelques femmes les reconduisent. Le vieux est touché. Il sème de tous côtés des pièces de dix copeks, et dit, en traînant :

– Adieu, demeurez en bonne santé ! Que Dieu permette que tout soit comme il faut ! Si Dieu veut que nous soyons

vivants et bien portants, nous reviendrons au Grand Carême. Adieu ! Merci !… Dieu le veuille !

Assis dans le traîneau, le vieux quitte son bonnet et se signe longuement dans la direction où noircit le mur du couvent. Iâcha s'assied à côté de lui au bord du siège ; ses jambes pendent au dehors. Son visage, comme avant, reste impassible. Il n'exprime ni ennui ni désirs. Iâcha ne se réjouit pas de rentrer à la maison et ne regrette pas de partir sans avoir pu voir la capitale.

– Touche !

Le cocher fouaille son cheval, et, se retournant, se met à jurer à cause du bagage encombrant et lourd.

1887.

LE CAMÉLÉON

Le brigadier de police Otchoûmièlov, vêtu d'une capote neuve et tenant un paquet à la main, traverse la place du Marché. Un agent roux le suit, portant un tamis plein jusqu'au bord de groseilles à maquereau qui viennent d'être saisies. Alentour, le silence… Sur la place, pas une âme… Les portes ouvertes des boutiques et des cabarets, telles des gueules affamées, regardent tristement la lumière divine ; près d'elles, il n'y a pas même de mendiants.

– Alors, satané, tu mords ! entend tout à coup le brigadier. Enfants, ne le laissez pas passer ! De nos jours, il est défendu de mordre ! Attrapez-le ! Aha ! On te tient !

On entend un chien hurler. Otchoûmièlov regarde sur le côté et voit sortir du dépôt de bois du marchand Pitchoûguine un chien sautant sur trois pattes qui s'enfuit en se retournant. Un homme, le gilet déboutonné sur une chemise d'indienne empesée, court après lui. Lançant son torse en avant, il plonge, et attrape le chien par les pattes de derrière. On entend une seconde fois le chien hurler, et le cri : « Ne le laissez pas passer ! »

Des figures somnolentes sortent vivement des boutiques, et bientôt, près du dépôt de bois, s'amasse une foule, comme sortie de terre…

– Ne dirait-on pas du désordre, Votre Noblesse ?… demande l'agent.

Otchoûmièlov fait demi-tour à gauche et va vers le rassemblement. Près de la porte du dépôt se tient l'homme ci-dessus décrit, au gilet déboutonné ; et, la main droite levée, il montre à la foule un doigt ensanglanté. Sur sa face à moitié ivre il semble écrit : « Je vais t'avoir la peau tout à l'heure, brigand ! » Et son doigt a déjà l'air d'un signe de victoire.

Otchoûmièlov reconnaît en l'homme le bijoutier Khrioûkine. Au milieu de la foule, tremblant de tout son corps, les pattes de devant écartées, est assis sur son derrière l'auteur du scandale : un petit lévrier au museau pointu, avec une tache jaune sur le dos. Dans ses yeux pleurants, se voit une expression d'inquiétude et d'effroi.

– Qu'est-ce qui arrive ? demande Otchoûmièlov, pénétrant dans la foule. Pourquoi êtes-vous ici ? Que fais-tu avec ton doigt ?… Qui a crié ?

– J'allais sans m'occuper de personne, Votre Noblesse, pour du bois, chez Mîtri Mîtritch, – commence Khrioûkine, en toussant derrière son poing, – quand tout à coup, sans rime ni raison, ce fripon me happe le doigt… Je vous en demande bien pardon, je suis un homme qui travaille… je fais un travail délicat ; il faut me payer, parce que, ce doigt-là, je ne le remuerai peut-être pas d'une semaine… Ce n'est pas écrit dans la loi, Votre Noblesse, qu'il faut souffrir à cause des bêtes !… Si chacune se met à mordre, il vaut mieux cesser de vivre sur la terre…

– Hum… bien… dit Otchoûmièlov sévèrement, toussant, et remuant les sourcils !… Bien !… À qui est ce chien ? Je ne laisserai pas la chose comme ça !… Je vous apprendrai à laisser courir les chiens !… Il est temps de faire attention à ces messieurs qui ne veulent pas se soumettre aux règlements… Quand on va le mettre à l'amende, le pendard saura

de moi ce que c'est qu'un chien ou tout autre bétail errant !… Je lui ferai voir, sacrebleu !… Eldyrîne, dit-il à l'agent, sache à qui est ce chien, et dresse un procès-verbal. Et le chien, il faut le détruire ! Et sans retard ! Il est sûrement enragé… À qui est ce chien, je le demande ?

– Il semble, dit quelqu'un dans la foule, que c'est celui du général Jigâlov.

– Du général Jigâlov ? Hum… Enlève-moi ma capote, Eldyrîne… C'est affreux comme il fait chaud ! Je crois qu'il va pleuvoir… Il y a une chose que je ne comprends pas, dit Otchoûmièlov à Khrioûkine, c'est comment ce chien a pu te mordre ? Comment a-t-il pu atteindre ton doigt ? Il est petit, et vois-moi quel gaillard tu fais ! Tu t'es probablement écorché le doigt avec un clou, et ensuite tu as eu l'idée d'en tirer profit. C'est que… nous vous connaissons !… Je vous connais, les diables !

– Il lui a mis pour rire un cigare dans la gueule, Votre Noblesse, et l'autre, pas bête, l'a mordu… C'est un homme à histoires, Votre Noblesse !

– Tu mens, borgne ! Tu n'as rien vu ; pourquoi mentir ? Sa Noblesse est un monsieur intelligent, il sait qui ment et qui parle en conscience, comme devant Dieu… Si je mens, que le juge de paix en décide ! C'est écrit dans sa loi… Aujourd'hui tout le monde est égal… Moi-même, j'ai un frère *gendare*… (gendarme), si vous voulez le savoir…

– Ne raisonne pas !

– Non, ce n'est pas le chien du général, remarque l'agent avec profondeur… Le général n'en a pas de semblable… Il n'a principalement que des chiens couchants.

– Tu sais cela, pour sûr ?

– Pour sûr, Votre Noblesse !

– Moi aussi, je le sais. Le général a des chiens de prix, des chiens de race, et celui-là, c'est le diable sait quoi ! Ni robe, ni allure… c'est de la belle engeance !… et il garderait un chien pareil !… Où avez-vous l'esprit ?… Si on voyait à Pétersbourg ou à Moscou un chien pareil, savez-vous ce qu'on ferait ? Sans s'occuper des lois, vlan !… et plus un souffle !… Tu as souffert, Khrioûkine, ne laisse pas passer ça comme ça !… Il faut leur apprendre ; il en est temps…

– Mais c'est peut-être celui du général, songe l'agent à haute voix… Ce n'est pas écrit sur son museau… J'en ai vu aujourd'hui un pareil dans sa cour…

– Bien sûr, dit une voix dans la foule, que c'est celui du général !

– Hm… Remets-moi ma capote, frère Eldyrîne… Il passe un petit vent… Je frissonne… Conduis le chien chez le général, et informe-toi. Dis que je l'ai trouvé et que je l'envoie… Et dis qu'on ne le laisse pas sortir dans la rue… C'est peut-être un chien de prix et si le premier cochon venu lui fourre un cigare dans le nez, faut-il longtemps pour gâter un chien ? Un chien est une bête délicate… Et toi, imbécile, baisse ta main ! Pas besoin de montrer ton bête de doigt ! C'est ta faute, à toi !…

– Voici le cuisinier du général, il faut lui demander… Eh ! Prôkhor ! approche ici, mon vieux ! Regarde ce chien ! Est-ce le vôtre ?

– Quelle idée ! Jamais de la vie nous n'en avons eu un pareil !

– Il n'y a pas à chercher plus long, dit Otchoûmièlov ; Khrioûkine a eu tort de le toucher, mais c'est un chien errant… Il n'y a pas à causer davantage… Si j'ai dit errant, c'est qu'il est errant… Il faut le détruire, voilà tout.

– Ce n'est pas le nôtre, continue Prôkhor ; c'est celui du frère du général qui est arrivé aujourd'hui. Le nôtre n'aime pas les lévriers, mais son frère les ai…

– Est-ce que son frère est arrivé ! demande Otchoûmièlov – et tout son visage s'illumine d'un sourire attendri. – Son frère Vladîmir Ivânytch ?… Voyez ça, Seigneur ! Et je ne le savais pas… Il est venu en visite ?

– En visite…

– Voyez ça, Seigneur !… Loin de son frère, il s'est ennuyé… Et moi qui ne le savais pas !… Alors c'est son chien ? Ça me fait plaisir… Prends-le… C'est un petit chien pas mal… qu'il est éveillé !… Il a attrapé le doigt de celui-ci ! Ha ! ha ! ha !… Allons, pourquoi trembles-tu ? Rrr… rr… Il se fâche, le coquin !… Quel toutou !…

Prôkhor appelle le chien et s'éloigne avec lui… La foule se moque de Khrioûkine.

– Je te retrouverai ! lui dit Otchoûmièlov menaçant.

Et s'enveloppant dans son manteau, il continue sa route sur la place du Marché.

1884.

UN ROYAUME DE FEMMES

I

LA VEILLE DE NOËL

Cette grosse lettre chargée vient du gérant de l'exploitation forestière. Elle contient quinze cents roubles touchés pour un procès gagné en seconde instance.

Anna Akîmovna n'aimait pas les mots « gagner un procès, » et en avait peur ; elle savait qu'on ne peut pas se passer de la justice, mais chaque fois que le directeur de son usine, Nazârytch, ou que le gérant de ses bois, gagnait pour elle un procès, cela lui faisait peine, et elle en était comme confuse. À présent aussi, cela lui fit de la peine et la gêna ; elle voulut repousser ces quinze cents roubles pour ne pas les voir.

Elle pensait avec déplaisir que ses amies de son âge – elle avait vingt-six ans – affairées maintenant chez elles, se fatigueraient, dormiraient bien et se réveilleraient, le lendemain, avec une humeur de fête ; beaucoup d'entre elles étaient mariées depuis longtemps et avaient des enfants.

Seule, Anna Akîmovna est obligée, comme une vieille femme, Dieu sait pourquoi, de recevoir des lettres, de les an-

noter, d'y répondre, de passer toute sa soirée jusqu'à minuit sans rien faire, et d'attendre le sommeil. Demain, toute la journée, on lui fera des souhaits et on l'accablera de suppliques. Après-demain, il y aura infailliblement quelque esclandre à l'usine ; quelqu'un sera battu ou quelqu'un mourra pour avoir trop bu ; et la conscience d'Anna n'aura pas de repos.

Après les fêtes, Nazârytch renverra une vingtaine d'ouvriers pour avoir chômé, et ces vingt ouvriers se grouperont, nu-tête, au seuil de sa porte ; Anna Akîmovna aura honte de se montrer à eux et on les chassera comme des chiens. Et, derrière son dos, toutes ses connaissances diront, et écriront dans des lettres anonymes, qu'elle est une millionnaire, une exploiteuse, et qu'elle gâche la vie et suce le sang de ses ouvriers.

Voici, mis de côté, un paquet de lettres lues. Ce sont des demandes. Il y en a d'affamés, d'ivrognes, de gens chargés de famille, de malades, d'éclopés de la vie, de méconnus… Sur chaque lettre, Anna Akîmovna a marqué de donner trois roubles à l'un, cinq roubles à l'autre. Ces lettres sont envoyées le jour même au bureau, et, le lendemain, on procède à la distribution des secours, – ou, comme le disent les ouvriers, aux repas des fauves.

On répartira aussi les 470 roubles, revenus d'un capital légué par feu Akime Ivânovitch aux mendiants et aux infirmes. Il y aura une ignoble cohue. De la porte cochère jusqu'au bureau s'allongera une file d'inconnus à figures de bêtes, en haillons, grelottants, affamés, et déjà saouls, priant d'une voix enrouée pour Anna Akîmovna, leur bienfaitrice, et pour ses parents. Ceux de derrière pousseront ceux de devant, et ceux de devant leur diront des injures. Le comptable,

excédé par le bruit, les gros mots et les simagrées, sortira tout d'un coup et soufflettera quelqu'un, à la joie générale. Et les ouvriers qui n'auront rien touché pour les fêtes, sauf leur paie, et qui l'auront déjà dépensée jusqu'au dernier copek, se tiendront au milieu de la cour, regarderont, et maugréeront, les uns avec envie, les autres avec ironie.

« Les marchands, et particulièrement les marchandes, songe Anna Akîmovna, aiment mieux les mendiants que leurs ouvriers ; il en est toujours ainsi. »

Son regard tomba sur la lettre chargée. Il serait bien de distribuer demain aux ouvriers cet argent répugnant et inutile. Mais on ne peut rien donner à titre gratuit à un ouvrier sans qu'il s'en prévale une autre fois. Et que sont ces quinze cent roubles quand il y a, à l'usine, plus de dix-huit cents ouvriers, sans compter leurs femmes et leurs enfants ! Choisir parmi les quémandeurs qui ont écrit un malheureux quelconque, qui, depuis longtemps, a perdu tout espoir d'améliorer son sort et lui donner ces quinze cents roubles ?… Le pauvre diable serait abasourdi et se sentirait peut-être heureux pour la première fois de sa vie…

Cette idée parut originale et amusante à Anna Akîmovna et la divertit. Elle tira de la liasse une lettre au hasard et la lut. Un petit fonctionnaire de 12^{e} classe, Tchâlikov, depuis longtemps révoqué, est malade et habite la maison Goûchtchine. Sa femme est phtisique ; il a cinq fillettes en bas âge. Anna Akîmovna connaît bien la maison Goûchtchine et ses quatre étages. Ah, quelle maison triste, insalubre, pourrie !

« Eh bien, pensa-t-elle, je vais donner les quinze cents roubles à ce Tchâlikov ! Je ne vais pas les envoyer ; je les porterai moi-même pour qu'on n'en parle pas. Oui, se dit-

elle, en mettant les quinze cents roubles dans sa poche ; je verrai, et, peut-être, pourrai-je caser les petites quelque part. »

Cette idée l'égaya ; elle sonna et ordonna de faire atteler ses chevaux.

Il était près de sept heures quand elle monta en traîneau. Les fenêtres de tous les bâtiments de l'usine étaient vivement éclairées, et, à cause de cela, la cour semblait très noire. Près de la porte, et au fond de la cour, près des magasins et des baraquements ouvriers, scintillaient des globes électriques.

Anna Akîmovna n'aimait pas ces bâtiments sombres, lugubres, ces magasins et ces baraquements où vivaient les ouvriers, et elle les redoutait. Depuis la mort de son père, elle n'était allée qu'une fois dans le bâtiment principal. Les hauts plafonds à solives de fer, la multitude des énormes volants, tournant rapidement, des courroies et des leviers, les sifflements aigus, la strideur de l'acier, le bruit des wagonnets, le souffle rude de la vapeur, les figures pâles, cramoisies, ou noires de poussière de charbon, les chemises mouillées de sueur, les reflets d'acier, de cuivre et de feu, l'odeur de l'huile et du charbon, les courants d'air, ou trop chauds ou trop froids, produisaient sur elle une impression d'enfer. Il lui semblait que les roues, les leviers les cylindres chauds et ronflants tâchaient de rompre leurs attaches pour détruire les hommes, et que les hommes, le visage préoccupé, ne s'entendant pas les uns les autres, couraient et s'affairaient auprès des machines pour arrêter leur effroyable branle.

On démontra et on expliqua respectueusement quelque chose à Anna Akîmovna. Elle se rappela que, dans la section des forges, on retira du four un morceau de fer rouge-cerise,

et un vieillard, avec une courroie sur la tête, et un jeune homme, en blouse bleue, avec une chaîne au cou, la figure fâchée, probablement un contremaître, martelèrent le fer, et des étincelles dorées jaillirent de tous côtés. Peu après on fit tonner devant elle une énorme feuille de fer battu ; le vieux se tenait à la position militaire et souriait, et le jeune, essuyant de sa manche sa figure suante, lui expliqua quelque chose.

Et elle se rappela que, dans une autre section, un vieillard borgne sciait un morceau de fer ; de la limaille tombait à terre et un ouvrier roux, à lunettes noires, la chemise trouée, travaillant à un tour, fraisait un morceau d'acier. Le tour hurlait, grinçait, sifflait. Anna Akîmovna était mal à l'aise de tout ce bruit et il lui semblait qu'on lui térébrait les oreilles. Elle écouta, regarda, ne comprenant rien, sourit avec condescendance, et eut honte. Vivre et toucher des centaines de mille roubles dans un métier qu'on ne connaît pas et qu'on ne peut pas aimer, – que c'est étrange !

Pas une fois elle n'était allée aux logements ouvriers. Humidité, punaises, débauche, manque de direction y régnaient, dit-on. Chose singulière, on dépensait chaque année des milliers de roubles pour améliorer ces logements, mais la situation des ouvriers, à en croire les lettres anonymes, empirait toujours et toujours…

« Du temps de mon père il y avait plus d'ordre, pensa Anna Akîmovna en sortant de la cour ; il avait été ouvrier et savait ce qu'il faut ; moi, je ne sais rien et ne fais que des sottises. »

Elle redevint triste et regretta d'être sortie. L'idée du bienheureux à qui allaient échoir les quinze cents roubles ne lui paraissait plus originale ni amusante.

Se rendre chez un Tchâlikov quand des maisons tombent peu à peu en ruines, quand une affaire, valant des millions, périclite, quand des ouvriers vivent dans des baraquements pires que ceux des prisonniers, c'est agir sottement et tromper sa conscience.

Sur la route et, à côté, dans les champs, revenaient, se dirigeant vers les feux de la ville, les ouvriers des fabriques voisines, la fabrique d'indienne et celle de papier. Des rires et des conversations gaies montaient dans l'air glacé. Anna Akîmovna regarda les femmes et les mineurs, et elle eut soif tout à coup de leur simplicité, de leur grossièreté et de leur cohue.

Elle se représenta nettement le temps lointain où on l'appelait simplement Anioûtka, où, petite fille elle couchait sous la même couverture que sa mère, et où, dans la pièce voisine, la blanchisseuse, leur locataire, lavait du linge. Dans les autres chambres, à travers les minces cloisons, on entendait des rires, des disputes, des pleurs d'enfants, un accordéon, l'assourdissement des tours et des machines à coudre.

Son père, Akime Ivânytch, qui connaissait presque tous les métiers, soudait quelque chose près du poêle sans prendre garde au bruit et à l'exiguïté de la pièce ; ou bien il dessinait, ou rabotait.

Et Anna Akîmovna eut envie de laver, de repasser, de courir à la boutique et au débit, comme elle le faisait chaque jour lorsqu'elle habitait avec sa mère.

Elle aurait dû être ouvrière et non patronne. Sa grande maison, avec des lustres et des tableaux, son valet de chambre, Mîchénnka, en habit, avec ses petites moustaches veloutées, l'élégante Varvaroûchka, la flatteuse Agâfiouchka,

et ces jeunes gens des deux sexes qui viennent chaque jour lui demander de l'argent, et devant lesquels elle se sent chaque fois mal à l'aise ; – et ces fonctionnaires, ces médecins, ces dames, qui pratiquent la bienfaisance à ses dépens, qui l'adulent et la méprisent en secret à cause de sa basse extraction, – comme tout cela l'avait ennuyée déjà et lui était devenu étranger !

Voici le passage à niveau et la barrière. Les maisons et les potagers alternent. Voici enfin la large rue où se trouve la fameuse maison Goûchtchine.

Dans cette rue ordinairement calme, il y avait, en raison de la fête du lendemain, beaucoup de mouvement. On faisait du vacarme dans les brasseries et les débits. Si quelqu'un, habitant le centre de la ville, fût passé maintenant dans la rue, il n'aurait remarqué que gens sales, ivres, jurant ; mais Anna Akîmovna, qui avait habité ce quartier dès son enfance, revoyait dans la foule tantôt son père défunt, tantôt sa mère tantôt son oncle.

Son père était une âme molle, mal définie, un peu fantasque, insouciant et léger. Il n'avait pas de convoitise pour l'argent, les honneurs, l'autorité. Il disait que l'ouvrier n'a pas le temps de songer aux fêtes et d'aller à l'église. N'eût été sa femme, il n'aurait jamais été à confesse et aurait fait gras pendant le carême. Son oncle, Ivane Ivânytch, au contraire, était sec comme un caillou. Pour tout ce qui concernait la religion, la politique, les mœurs, il était dur et intraitable ; il se tenait non seulement en mains, mais y tenait tous ses employés et ses connaissances. Dieu préserve quelqu'un d'entrer dans sa chambre sans se signer !… Les somptueuses pièces dans lesquelles vit actuellement Anna Akîmovna étaient fermées. Il ne les ouvrait qu'aux grandes fêtes pour

ses hôtes de choix. Lui-même vivait au bureau dans une petite chambre garnie d'icônes. Il était porté vers la foi ancienne et recevait continuellement des prêtres et des archevêques de l'ancien rite, bien qu'il eût été baptisé, marié, et qu'il eût enterré sa femme selon le rite orthodoxe. Il n'aimait pas son unique héritier, son frère Akime, à cause de sa légèreté d'esprit – qu'il qualifiait de simplicité et de bêtise – et à cause de son indifférence en matière de religion. Il le tenait serré, sur le pied d'un ouvrier, et le payait 16 roubles par mois. Akime disait vous à son frère et, les dimanches de pardon[41], lui et sa famille s'inclinaient jusqu'à terre devant lui. Mais, trois ans avant sa mort, Ivane Ivânytch se rapprocha de son frère, lui pardonna et ordonna de prendre une gouvernante pour Anioûtka.

La voûte d'entrée de la maison Goûchtchine est sombre, profonde, puante. On entend des hommes tousser le long des murs. Laissant son traîneau dans la rue, Anna Akîmovna pénétra dans la cour et demande son chemin pour se rendre au n° 46, chez le fonctionnaire Tchâlikov. On lui indiqua la troisième porte à droite, au troisième.

Dans la cour, près de la dernière porte, et même dans l'escalier traînait la même odeur répugnante que sous la voûte. En son enfance, quand son père était ouvrier, Anna Akîmovna avait vécu dans des maisons semblables, ensuite quand sa situation eut changé, elle les visita souvent en qualité de bienfaitrice. L'étroit escalier de pierre, avec ses marches hautes, sales, coupées de paliers, le falot enfumé,

---

[41] Le dimanche qui précède le grand carême, on demande pardon à ceux que l'on a offensés ou pourrait avoir offensés. (Tr.)

brûlant dans une niche, le graillon des tinettes ; des pots, des haillons sur les paliers près des portes, – tout cela lui était depuis longtemps connu.

Une porte était ouverte. On apercevait des tailleurs juifs, coiffés de casquettes, assis sur des tables et cousant. Anna Akîmovna rencontra des gens dans l'escalier, mais il ne lui vint pas en tête qu'on pût l'insulter : elle ne craignait pas plus les ouvriers et les moujiks sobres ou ivres que ses connaissances les intellectuels.

Il n'y avait pas de vestibule au n° 46 ; on y entrait par la cuisine. Dans les logements des ouvriers ou des artisans, cela sent d'habitude le vernis, le goudron, la peau, la fumée, selon le métier du locataire ; les appartements, au contraire, des nobles et des fonctionnaires ruinés, se reconnaissent à une odeur rance et acide. Cette atroce odeur saisit Anna Akîmovna dès qu'elle franchît le seuil.

Dans le coin, tournant le dos à la porte, était assis à une table un homme en redingote noire, apparemment Tchâlikov en personne, entouré de cinq fillettes. L'aînée, la figure large, maigre, avec un peigne dans les cheveux, semblait avoir quinze ans. La plus jeune, joufflue, les cheveux en hérisson, n'avait pas plus de trois ans. Tous les six mangeaient. Près du four, un tire-pot à la main, se tenait une petite femme très maigre, enceinte, la figure jaune, en jupon et camisole blanche.

– Je ne m'attendais pas à ce que tu sois si désobéissante, Lîsotchka, disait l'homme d'un ton de reproche. Ah ! que c'est honteux ! Tu veux donc que papa te fouette ? Tu le veux ?

En apercevant sur le seuil une dame inconnue, la femme maigre tressaillit, et posa le tire-pot.

– Vassîli Nikîtitch ! appela-t-elle d'une voix sourde, comme n'en croyant pas ses yeux.

L'homme se retourna et se leva brusquement. Il était osseux, les épaules étroites, les tempes creuses, la poitrine plate. Ses yeux étaient petits, enfoncés, cernés. Son nez était long, en bec d'oiseau, un peu incliné sur le côté droit. Sa bouche était large, sa barbe partagée en deux. Il avait les moustaches rasées et ressemblait plus à un valet de pied qu'à un fonctionnaire.

– C'est ici que demeure M. Tchâlikov ? demanda Anna Akîmovna.

– Précisément, madame, répondit rudement Tchâlikov.

Mais il reconnut aussitôt Anna Akîmovna et s'écria :

– Madame Glagôlév ! Anna Akîmovna !

Puis, il s'engoua tout à coup et ouvrant les bras, comme pris d'un grand effroi :

– La bienfaitrice !

Il s'élança vers elle en gémissant, et meuglant comme un paralytique, – il avait du chou dans la barbe et sentait la vodka, – il se pencha vers le manchon d'Anna Akîmovna et sembla défaillir.

– Votre main à baiser ! vôtre sainte petite main ! balbutia-t-il comme suffoqué ; c'est un rêve, un beau rêve ! Mes enfants, réveillez-moi !

Il se tourna vers la table et dit d'une voix sanglotante, agitant ses poings :

– La Providence nous a entendus ! Notre libératrice, notre ange est venu ! Nous sommes sauvés ! Enfants, à genoux, à genoux !

M^me^ Tchâlikov et les fillettes, sauf la plus petite, se mirent, on ne sait pourquoi, à lever le couvert.

– Vous m'aviez écrit, dit Anna Akîmovna, que votre femme était très malade.

Et elle eut honte et ressentit du dépit. « Je ne lui donnerai pas les quinze cents roubles, » pensa-t-elle.

– La voici, ma femme ! dit Tchâlikov d'une petite voix féminine, comme si les larmes lui eussent porté à la tête. – La voici, la malheureuse ! Elle a un pied dans la tombe. Mais nous ne récriminons pas, madame ; il vaut mieux mourir que vivre ainsi… Meurs, malheureuse !

« Qu'a-t-il à jouer la comédie, – pensa encore Anna Akîmovna avec dépit. – On voit qu'il est accoutumé d'avoir affaire aux marchands. »

– Parlez-moi comme tout le monde, s'il vous plaît, lui dit-elle. Je n'aime pas la comédie.

– Quoi, madame, cinq enfants orphelins, autour du cercueil de leur mère, sous les cierges funèbres… c'est de la comédie ! Ah ! dit Tchâlikov amèrement, et il se détourna.

– Tais-toi, lui souffla sa femme en le tirant par une manche. Ce n'est pas encore rangé ici, madame, dit-elle à Anna Akîmovna, excusez-nous. Un ménage, vous savez-vous même ce que c'est. À l'étroit, mais sans émoi.

« Je ne leur donnerai pas les quinze cents roubles, » pensa encore Anna Akîmovna.

Et pour fuir ces gens au plus vite et l'odeur rance, elle prit son porte-monnaie, décidant de leur laisser vingt-cinq roubles, pas plus. Mais elle eut honte soudainement d'être venue de si loin et d'avoir dérangé des gens pour rien.

– Donnez-moi du papier et de l'encre. Je vais écrire à un docteur de mes amis de venir vous voir, dit-elle en rougissant. Le docteur est très bon. Je vous laisserai de l'argent pour les remèdes.

M^me^ Tchâlikov se précipita pour essuyer la table.

– Ici ce n'est pas propre, que fais-tu ? chuchota Tchâlikov en la regardant avec méchanceté. Mène Madame chez le locataire ! Veuillez, madame, passer dans la pièce à côté, j'ose vous en prier. Chez lui, c'est propre.

– Ossif Ilytch a défendu d'aller dans sa chambre ! dit sévèrement l'une des fillettes.

Mais on conduisait déjà Anna Akîmovna par une étroite chambre de passage, entre deux lits. On voyait à la disposition de la literie que, dans un lit, couchaient deux personnes en long, et que, dans l'autre, il en couchait trois en travers.

La chambre du locataire qui venait ensuite était propre, en effet. Un lit soigné, une couverture de laine rouge, un oreiller à taie blanche, un porte-montre en forme de pantoufle, une table couverte d'une nappe de chanvre avec un encrier de couleur laiteuse, des porte-plumes, du papier, des photographies dans des cadres, le tout convenable, et une seconde table, noire, sur laquelle étaient soigneusement rangés des outils d'horloger et des pendules démontées. Au mur

étaient alignés des marteaux, des tenailles, des tourne-vis, des ciselets, des repoussoirs, des pinces plates, etc., etc., et trois pendules qui tiquetaquaient. L'une des pendules était énorme, avec de gros poids, telles qu'on en voit dans les traktirs.

En écrivant au docteur, Anna Akîmovna aperçut sur la table le portrait de son père et le sien ; cela la surprit.

– Qui est votre locataire ? demanda-t-elle.

– Pîménov, madame. Il travaille à votre usine.

– Ah ! je croyais que c'était un horloger.

– Il s'occupe d'horlogerie en dehors de son travail. C'est un amateur, madame.

Après quelques instants de silence pendant lesquels on entendait le tic-tac des pendules et le grincement de la plume sur le papier, Tchâlikov soupira et murmura ironiquement, d'un air indigné :

– Comme on dit, on ne peut pas, avec ses titres de noblesse et son rang, se faire une pelisse. Une cocarde au front[42] et un titre, et rien à manger… À mes yeux une personne de basse naissance qui secourt les pauvres est beaucoup plus noble qu'un vague Tchâlikov tombé dans la misère et le vice.

Pour flatter Anna Akîmovna, il dit encore quelques phrases, pour rabaisser sa condition, mais il était manifeste

---

[42] Une cocarde sur le devant de la casquette signifie que l'on est fonctionnaire. (Tr.)

qu'il ne se rabaissait ainsi que parce qu'il se sentait au-dessus d'elle. Entre temps, Anna Akîmovna avait fini sa lettre et l'avait cachetée. Sa lettre, elle le savait, ne serait pas utilisée et l'argent ne passerait pas en remèdes. Elle posa cependant vingt roubles sur la table et, après avoir réfléchi, elle ajouta encore deux billets de dix roubles. La main maigre et jaune de M^me^ Tchâlikov, semblable à une patte de poule, passa devant ses yeux et serra l'argent dans son petit poing.

– Vous daignez donner cela pour les médicaments, dit Tchâlikov d'une voix tremblante, mais tendez-moi aussi une main secourable, ainsi qu'à mes malheureux enfants ! Ce n'est pas pour moi que j'ai peur ; c'est pour mes filles. Je crains l'hydre du vice !

Anna Akîmovna se troubla, et rougit, en essayant d'ouvrir son porte-monnaie, dont le fermoir était dérangé. Elle avait honte que des gens se tinssent devant elle à attendre, et regardassent ses mains, tandis que, sans doute, dans le fond de leur âme, ils se moquaient d'elle.

À ce moment, quelqu'un entra dans la cuisine et secoua ses pieds pour en faire tomber la neige.

– C'est notre locataire qui rentre, dit M^me^ Tchâlikov.

Anna Akîmovna se troubla encore plus. Elle ne voulait pas que quelqu'un de l'usine la vît dans cette situation ridicule. Comme un fait exprès, le locataire entra juste au moment où, ayant enfin brisé le fermoir de son porte-monnaie, elle remettait quelques billets à Tchâlikov, et Tchâlikov, meuglant comme un paralytique, cherchait un endroit, au bout du gant d'Anna, pour lui baiser la main.

Anna Akîmovna reconnut dans le locataire l'ouvrier qui, jadis, avait fait tonner devant elle une feuille de fer en lui

donnant des explications. Il arrivait évidemment tout droit de l'usine. Son visage était noir de fumée, et une de ses joues, près du nez, était barbouillée de suie. Ses mains étaient toutes noires, et sa blouse, sans ceinture, avait des luisants d'huile. C'était un homme de trente ans, de taille moyenne, large d'épaules et, apparemment, très fort. Dès l'abord, Anna Akîmovna reconnut en lui un contremaître, ne touchant pas moins de trente-cinq roubles par mois, sévère, criard, donnant aux ouvriers des coups dans la figure, et cela se voyait à sa manière de se tenir, à la pose qu'il prit involontairement quand il vit une dame dans sa chambre, et surtout à ce qu'il avait des pantalons droits[43], des poches à la poitrine et une barbe pointue, bien taillée. Feu son père, Akîme Ivânovitch, bien que frère du patron, craignait les contremaîtres de ce type-là et recherchait leur bonne grâce.

– Pardon de nous être installés ici sans vous, lui dit Anna Akîmovna.

L'ouvrier la regardait d'un air étonné, avec un sourire gêné, et se taisait.

– Parlez plus haut, mademoiselle, lui dit Tchâlikov doucement. M. Pîménov, le soir, quand il rentre de l'usine, est un peu dur d'oreille.

Mais Anna Akîmovna était contente de n'avoir plus rien à faire en ce lieu. Elle fit un signe de tête et sortit rapidement. Pîménov alla la reconduire.

– Il y a longtemps que vous êtes employé chez nous ? lui demande-t-elle, haussant la voix sans se retourner.

---

[43] Et non pas rentrés dans les bottes à la façon ouvrière. (Tr.)

– Depuis l'âge de neuf ans ; j'y suis entré au temps de votre père.

– Comme cela fait du temps ! Mon oncle et mon père connaissaient tous leurs employés et moi, je ne connais presque personne. Je vous ai déjà vu, mais je ne savais pas votre nom.

Anna Akîmovna sentait le désir de se disculper devant lui, de feindre qu'elle n'avait pas donné cet argent aux Tchâlikov sérieusement, mais comme en plaisantant.

– Ah ! soupira-t-elle, cette pauvreté ! Nous faisons des bonnes œuvres et les jours de fête et les jours ouvriers, mais sans résultat ; il me semble inutile de secourir des gens comme ce Tchâlikov.

– Évidemment, c'est inutile, reconnut Pîménov. Quoi que vous lui donniez, il le boira. À présent, toute la nuit, le mari et la femme vont se dépouiller l'un l'autre et se battre, ajouta-t-il en riant.

– Oui, il faut en convenir, notre philanthropie est vaine, ennuyeuse et ridicule. Pourtant, reconnaissez-le, on ne peut pas rester les bras croisés ; il faut faire quelque chose. Par exemple, avec les Tchâlikov, que faire ?

Elle se retourna vers Pîménov et s'arrêta, attendant sa réponse. Il s'arrêta aussi et haussa lentement les épaules sans mot dire. Assurément il savait ce qu'il faut faire des Tchâlikov ; mais c'était si grossier et inhumain, qu'il ne se décidait pas à le dire.

Les Tchâlikov étaient à son point de vue si peu intéressants et si nuls, qu'il les oublia à l'instant. Il souriait de plaisir en regardant Anna Akîmovna dans les yeux. Il avait l'air

de voir en rêve quelque chose de très bon. Ce ne fut que maintenant, près de lui, qu'Anna remarqua, à son visage, et surtout à ses yeux, combien il était fatigué, et comme il avait envie de dormir.

« Si je lui donnais les quinze cents roubles ? » pensa-t-elle.

Mais cette idée, on ne sait pourquoi, lui parut absurde et humiliante pour Pîménov.

– Vous devez être rompu de fatigue et vous me reconduisez, lui dit-elle en descendant l'escalier ; rentrez chez vous.

Il ne l'entendit pas.

Quand ils furent dans la rue, il passa au-devant d'elle en courant, détacha le tablier du traîneau, et, aidant Anna Akîmovna à s'asseoir, il lui dit :

– Je vous souhaite une bonne fête.

II

LE MATIN

– On a déjà depuis longtemps fini de sonner. C'est une punition de Dieu ; vous n'arriverez pas même à la messe quand tout le monde sortira ! Levez-vous !

– Je vois deux chevaux qui courent, qui courent… dit Anna Akîmovna en se réveillant.

Elle aperçut devant elle sa femme de chambre, Mâcha-la-rousse, une bougie à la main.

– Que veux-tu ? lui dit-elle, que veux-tu ?

– La messe est déjà dite ! fit Mâcha désespérée. C'est la troisième fois que je vous réveille. Moi, je veux bien vous laisser dormir jusqu'à ce soir, mais c'est vous-même qui m'avez ordonné de vous réveiller.

Anna Akîmovna se souleva sur le coude et regarda la fenêtre. Dehors il faisait encore tout à fait noir ; le bas seulement du cadre de la fenêtre était blanchi de neige. On entendait une sonnerie de cloches sourde et profonde, qui ne venait pas de la paroisse, mais de quelque église plus éloignée. La pendulette, sur la petite table, marquait six heures trois minutes.

– Bien, Mâcha… rien que trois petites minutes, supplia Anna Akîmovna.

Et elle s'enfouit la tête sous sa couverture.

Elle se figura la neige près du perron, son traîneau, le ciel noir, une foule dans l'église et une odeur de genévrier, comme à un enterrement ; et cela lui fut pénible ; mais elle se décida pourtant à se lever et à aller à la messe.

Et tandis qu'elle se prélassait au lit et luttait avec le sommeil, toujours si doux quand on est empêché de dormir, tandis qu'elle voyait comme un rêve tantôt un grand jardin sur une montagne, tantôt la maison Goûchtchine, l'idée qu'elle devait se lever à l'instant et aller à la messe la tourmentait toujours.

Quand elle se leva, il faisait tout à fait clair. La pendulette marquait neuf heures et demie. Il était tombé beaucoup de neige nouvelle. Les arbres étaient vêtus de blanc. L'air était extraordinairement clair, transparent et doux, en sorte que quand Anna Akîmovna regarda par la fenêtre, elle désira avant tout respirer profondément, profondément… Comme elle se lavait, un vestige de ses impressions enfantines : la joie que c'était Noël aujourd'hui, remua dans sa poitrine. Elle se sentit l'âme légère, libre et pure, comme si son âme se fût plongée et lavée dans de la neige blanche. Mâcha parut, attifée, serrée dans son corset, et lui fit des souhaits de fête ; ensuite elle la coiffa longuement et l'aida à mettre sa robe.

La sensation d'une robe neuve, luxueuse et belle, son bruissement léger et une odeur de parfums frais, excitaient Anna Akîmovna.

– Voilà Noël ! dit-elle gaîment à Mâcha ; nous demanderons au sort si nous nous marierons cette année[44].

– L'an dernier le sort a dit que je me marierais avec un vieux ; trois fois de suite la réponse a été la même.

– Bah ! Dieu est miséricordieux !

– Que voulez-vous, Anna Akîmovna, tant pis ! S'il n'y a pas à sortir de là, il vaut mieux prendre un vieux, dit Mâcha en soupirant tristement ; j'ai vingt et un ans faits, ce n'est pas une plaisanterie.

---

[44] Entre Noël et les Rois, les jeunes filles russes avaient la coutume de consulter le sort sur leur avenir. (Tr.)

Chacun, à la maison, savait que Mâcha-la-rousse était amoureuse du valet de chambre Mîchénnka, et que cet amour profond, passionné et sans espoir, durait depuis trois ans.

– Allons, assez dire de bêtises ! la consola Anna Akîmovna. J'ai bientôt trente ans et je compte toujours épouser un jeune homme.

Pendant que sa maîtresse s'habillait, Mîchénnka, en habit neuf, escarpins vernis, arpentait la salle et le salon ; il attendait qu'Anna Akîmovna se montrât pour lui souhaiter la fête. Il marchait toujours extrêmement doucement et légèrement. En regardant ses pieds, ses mains et l'inclinaison de sa tête, on pouvait penser qu'il ne se contentait pas de marcher, mais qu'il étudiait la première figure d'un quadrille. Malgré ses petites moustaches soyeuses, et son bel extérieur, qui était même un peu celui d'un grec de tripot, il était pondéré, raisonnable et dévot comme un vieillard. Il priait en se prosternant et aimait à brûler de l'encens dans sa chambre. Il vénérait les riches et les nobles, les adorait ; il méprisait par contre, de toute la force de son âme exigeante de domestique, tous les pauvres et les solliciteurs. Soignant énormément sa santé, il portait sous sa chemise empesée un gilet de flanelle qu'il ne quittait ni été ni hiver ; il mettait de l'ouate dans ses oreilles.

Quand Anna Akîmovna traversa la salle avec Mâcha, Mîchénnka baissa la tête et, la penchant un peu de côté, dit de sa voix agréable et mielleuse :

– J'ai l'honneur, Anna Akîmovna, de vous féliciter à l'occasion de la fête très solennelle de la Naissance du Christ.

Anna Akîmovna lui donna cinq roubles, et la pauvre Mâcha pensa défaillir d'admiration. Elle fut frappée de son air de fête, de sa pose, de sa voix, de la beauté et de l'élégance de ce qu'avait dit Mîchennka. Continuant de suivre sa maîtresse, elle ne pensait plus à rien, ne voyait rien ; elle ne faisait que sourire, tantôt avec béatitude, tantôt avec tristesse.

Le premier étage de la maison s'appelait l'étage propre ou noble, les pièces d'apparat. Celui du bas, que dirigeait la tante Tatiâna Ivânovna, s'appelait les pièces commerciales, celles des vieux, ou, simplement, les chambres des femmes. Au premier, on recevait ordinairement les gens nobles et instruits, au rez-de-chaussée, les gens simples et les amis personnels de la tante d'Anna.

Belle, grasse, bien portante, encore fraîche, jeune, sentant sa belle robe de luxe, qui, lui semblait-il, lançait des reflets autour d'elle, Anna Akîmovna descendit au rez-de-chaussée.

On l'y accueillit en la grondant d'avoir, elle qui était une personne cultivée, oublié Dieu, d'avoir dormi tandis qu'on célébrait la messe, et de n'être pas venue en bas, rompre le jeûne[45]. Et toutes les femmes, ouvrant les bras, lui disaient sincèrement qu'elle était belle, extraordinaire ; Anna Akîmovna le croyait, riait, embrassait, donnait à qui un rouble, à qui trois, à l'autre cinq.

Elle se plaisait en bas. Où que l'on regardât, partout des icônes, des lampes d'images, des portraits d'ecclésiastiques ;

---

[45] L'un des carêmes russes, pendant lesquels le jeûne est de rigueur, précède Noël. (Tr.)

il y traînait comme une odeur de moines. À la cuisine, les hachoirs battaient, et déjà l'odeur de quelque chose de bon, de gras, se répandait dans la maison. Les parquets, peints en jaune, reluisaient, et des portes aux angles des chambres ornés d'icônes, couraient d'étroits chemins de moquette à raies bleu-vif. Le soleil entrait de toute sa force par les fenêtres.

Il se trouvait, dans la salle à manger, quelques petites vieilles inconnues d'Anna ; dans la chambre de Varvârouchka, aussi des vieilles, et, avec elles, une jeune sourde-muette qui avait honte d'on ne sait quoi et qui faisait : « bly, bly… » Deux maigres fillettes, que l'on prenait à l'asile les jours de fête, s'approchèrent d'Anna Akîmovna pour lui baiser la main ; elles s'arrêtèrent, frappées de la splendeur de sa robe. Elle remarqua qu'une des fillettes louchait, et, au milieu de la disposition joyeuse de ce jour de fête, son cœur se serra soudain maladivement à l'idée que les jeunes gens dédaigneraient sans doute cette fillette et qu'elle ne se marierait pas.

Dans la chambre de la cuisinière Agâfiouchka, il y avait, assis autour du samovar, cinq énormes moujiks en chemises neuves ; ce n'étaient pas des ouvriers de l'usine, mais des parents des domestiques. Voyant Anna Akîmovna, les moujiks bondirent de leur place et cessèrent de mâcher par respect, bien qu'ils eussent la bouche pleine. Dans la chambre entra le cuisinier-chef, Stépane, en bonnet blanc, le couteau à la main ; il fit ses souhaits à Anna Akîmovna. Les gardiens de l'immeuble, avec leurs bottes de feutre, arrivèrent et firent aussi leurs souhaits. Le porteur d'eau, avec des glaçons dans la barbe, risqua un coup d'œil, mais n'osa pas entrer.

Anna Akîmovna parcourut les salles, suivie de sa maison. Il y avait sa tante, Varvârouchka, Nicanndrôvna, la couturière Mârfa Pétrôvna, et la Mâcha-d'en-bas.

Varvârouchka, maigre, mince, grande, la plus grande de la maison, toute habillée de noir, sentant le cyprès et le café, se signait dans chaque chambre et s'inclinait jusqu'à la ceinture devant les icônes. En la voyant, on se rappelait à toute minute qu'elle avait déjà préparé son suaire pour l'heure de sa mort et que, dans la malle où il se trouvait, étaient aussi serrées ses valeurs à lots.

– Anioutînnka[46], dit-elle à sa nièce, en ouvrant la porte de la cuisine, sois clémente à l'occasion de la fête ; pardonne-lui ! Que Dieu soit avec lui !

Au milieu de la cuisine se tenait à genoux le cocher Pantéley, congédié en novembre pour ivrognerie. C'était un homme bon, mais l'ivresse le rendait tapageur et lui coupait le sommeil ; alors il courait dans tous les bâtiments de l'usine et criait d'un ton de menace : « Je sais tout ! » On voyait maintenant, à sa figure bouffie, aux lèvres pendantes, et à ses yeux injectés de sang qu'il avait bu sans discontinuer de novembre à Noël.

– Pardonnez-moi, Anna Akîmovna, dit-il d'une voix rauque, battant le parquet de son front, montrant sa nuque de bœuf.

– C'est ma tante qui t'a renvoyé, demande-lui de te reprendre.

– Quoi, ta tante ? fit Tatiâna Ivânovna, entrant dans la cuisine en haletant. (Elle était très grasse ; sur sa poitrine, on aurait pu placer un samovar et le plateau avec les tasses.)

---

[46] Diminutif très affectueux et un peu vulgaire de Anna (Anioûta). (Tr.)

Qu'est-ce qu'il y a encore à chercher ta tante ? Tu es la maîtresse : c'est à toi d'ordonner ; mais, à mon sens, on pourrait se passer tout à fait de ce gredin. Allons, lève-toi, pourceau ! cria-t-elle sans aucune gêne, à Pantéley. Disparais de sous mes yeux ! Je te pardonne pour la dernière fois. Si tu te mets encore en faute, n'attends pas de grâce.

Ensuite on alla prendre le café dans la salle à manger. Mais on était à peine assis que Mâcha-d'en-bas accourut et annonça effarée : « Les chantres. » Et elle s'enfuit.

On entendit des mouchers, un tousser profond de basse et un bruit de pas. Il semblait que des chevaux ferrés entraient dans le vestibule. Une demi-minute, tout s'apaisa… Mais soudainement les chantres se mirent à vociférer avec tant de force que tout le monde tressaillit. Pendant qu'ils chantaient, arriva le pope de l'hospice et, avec lui, un diacre et un chantre.

En mettant son étole, le prêtre racontait lentement que, la nuit, lorsqu'on sonnait les matines, il neigeait et il ne faisait pas froid, mais que, sur le matin, la gelée reprit, – Dieu la garde ! – et que, maintenant, il devait y avoir une vingtaine de degrés au-dessous de zéro.

– Beaucoup de gens affirment pourtant, dit le diacre, que l'hiver est pour l'homme plus sain que l'été.

Mais, à l'instant, sa figure prit une expression sévère, et il se mit à chanter, accompagnant le prêtre : *Ta nativité, Christ, notre Seigneur*…

Bientôt arriva, avec un chantre, le pope de l'hôpital des ouvriers, puis des infirmières de la Croix-Rouge, des enfants de l'asile, et on entendait des chants presque sans relâche. On chantait, on mangeait quelque chose, et on partait.

Une vingtaine d'employés de l'usine vinrent aussi faire des souhaits. Ce n'était que les contremaîtres, les mécaniciens, leurs aides, les modeleurs, les comptables, et ainsi de suite. Tous avaient bonne allure, vêtus de redingotes toutes neuves. Tous étaient des gaillards choisis. Chacun connaissait sa valeur, autrement dit savait que, s'il perdait sa place aujourd'hui, il serait dès le lendemain embauché avec empressement dans une autre usine. Tous ces gens-là aimaient apparemment la tante d'Anna, car ils se tenaient avec aisance devant elle, et même fumaient. Le comptable la prit par sa large taille lorsque l'on se rendait en foule au buffet. Peut-être étaient-ils plus à l'aise avec elle parce que Varvârouchka qui, du temps des vieux, avait eu une grande autorité et surveillait les mœurs des employés, n'avait plus dans la maison aucune influence, ou, peut-être, beaucoup d'entre eux se rappelaient-ils le temps où Tatiâna Ivânovna, tenue sévèrement par ses frères, était vêtue comme une paysanne, à la façon d'Agâfiouchka, et celui où Anna Akîmovna courait dans la cour, et où tous l'appelaient Anioûtka.

Les employés mangeaient, causaient, et regardaient Anna Akîmovna avec surprise. Comme elle avait grandi, comme elle avait embelli ! Mais cette élégante jeune fille, élevée par des gouvernantes et des professeurs, leur était déjà étrangère, inintelligible ; ils se tenaient involontairement plus près de sa tante qui les tutoyait, les invitait continuellement à prendre quelque chose, et qui, en trinquant avec eux, avait déjà bu deux petits verres d'infusion de sorbier. Anna Akîmovna craignait toujours que l'on ne pensât qu'elle était fière, une parvenue, une corneille parée de plumes de paon. Maintenant que le personnel était assemblé autour des hors-d'œuvre, elle ne quittait plus la salle à manger et se mêlait à la conversation. Elle demanda à Pîménov, sa connaissance de la veille :

– Pourquoi avez-vous tant de pendules dans votre chambre ?

– Je les prends pour les réparer, dit-il. Je m'occupe d'horlogerie en dehors de mon travail, les jours de fête, ou quand je n'ai pas sommeil.

– Alors si ma montre se dérange, je peux vous la donner à réparer ? demanda Anna Akîmovna en riant.

– Pourquoi pas ? dit Pîménov.

Sa figure refléta l'attendrissement lorsque, sans savoir pourquoi, elle dégrafa de son corsage sa magnifique petite montre et la lui tendit. Il l'examina en silence et la lui rendit.

– Je m'en chargerai avec plaisir, dit-il. Je ne répare pas les montres, j'ai la vue faible et le médecin m'a défendu de m'occuper de travaux fins, mais pour vous je ferai exception.

– Les médecins blaguent, déclara le comptable. (Tout le monde rit.) Ne les crois pas ! continua-t-il, flatté par ce rire. L'an passé, pendant le carême, une dent de barillet a sauté et s'est logée dans la tête du vieux Kalmykov de telle façon qu'on voyait sa cervelle. Le docteur dit qu'il mourrait ; pourtant Kalmykov est encore vivant et travaille ; seulement, depuis cette histoire, il s'est mis à bégayer.

– Les médecins mentent sans doute, soupira la tante, mais pas tant que ça ! Le pauvre Piôtre Anndréitch avait perdu la vue. Tout comme toi il travaillait toute la journée à l'usine, à la bouche d'un four ; et il devint aveugle. Les yeux n'aiment pas la chaleur… Mais de quoi parlons-nous ?… s'avisa-t-elle. Allons boire !… Tous mes souhaits à l'occasion de la fête, mes chers amis ! Je ne bois avec personne, mais avec vous, pécheresse, je boirai ! Que Dieu vous assiste !

Il semblait à Anna Akîmovna que Pîménov la méprisait depuis la veille à cause de sa philanthropie, mais que cependant, comme femme, elle le charmait. Elle le regardait et trouvait qu'il se tenait gentiment et était habillé comme il faut. Les manches de sa redingote étaient, il est vrai, un peu courtes, et la taille semblait trop longue ; ses pantalons, trop étroits, n'étaient pas à la mode ; mais sa cravate était négligemment nouée, avec goût, et était moins voyante que celle des autres employés. Pîménov semblait homme de bonne composition parce qu'il mangeait sans refuser tout ce que la tante lui mettait sur son assiette. Anna Akîmovna se rappela comme il était noir la veille au soir, et comme il avait envie de dormir. Ce souvenir la toucha sans qu'elle sût pourquoi.

Quand les employés s'apprêtèrent à partir, Anna Akîmovna tendit la main à Pîménov et voulut lui dire de venir chez elle quelques instants un jour sans cérémonie ; mais elle ne sut comment le faire ; sa langue ne lui obéit pas ; et, pour que l'on ne crût pas que Pîménov lui plaisait, elle tendit la main à ses camarades.

Ensuite vinrent les élèves de l'école dont Anna Akîmovna était curatrice. Ils avaient les cheveux coupés ras et portaient des blouses grises, uniformes. Leur maître, un grand jeune homme encore imberbe, avec des taches rouges sur le visage – visiblement troublé – mit ses élèves en rang. Les garçons chantèrent juste, mais avec des voix désagréables et perçantes. Le directeur de l'usine, Nazârytch, vieux-croyant chauve, aux yeux aigus, n'était jamais en bons termes avec les maîtres, mais, sans savoir pourquoi, il méprisait et détestait celui-là, qui, pour l'instant, battait la mesure en s'agitant. Il le traitait avec hauteur et grossièreté, mettant du retard à lui faire payer ses gages, se mêlait de son enseignement, et, pour le faire partir, il avait, deux semaines avant les fêtes,

nommé comme gardien de l'école un parent éloigné de sa femme, un moujik ivrogne, qui n'écoutait pas le maître et lui disait des gros mots devant les élèves.

Anna Akîmovna savait tout cela ; mais elle n'y pouvait rien, parce qu'elle craignait elle-même Nazarytch. Elle voulut au moins encourager le maître, lui dire qu'elle était très satisfaite de lui, mais lorsque, après le chant des élèves, il se troubla et se mit à s'excuser sans sujet, et que sa tante, en le tutoyant, l'entraîna vers la table, elle fut gênée et ennuyée et, après avoir recommandé de distribuer des friandises aux enfants, elle monta chez elle.

– Dans ces habitudes de fête, il y a en somme bien de la cruauté, se dit-elle peu après, presque à elle-même, en regardant par la fenêtre les enfants qui, allant de la maison vers la grille et grelottant, remettaient, en marchant, leurs pardessus. Les jours de fête, on veut se reposer, et les pauvres petits, leur maître et les employés sont contraints de sortir par la gelée, de faire des félicitations, d'exprimer des respects et de se gêner…

Mîchénnka qui était près de la porte et avait tout entendu, dit :

– Cela n'a pas commencé ni ne finira avec nous. Je ne suis certainement pas un homme instruit, Anna Akîmovna, mais, à mon idée, les pauvres doivent respecter les riches. On le dit : Dieu marque les coquins. Dans les bagnes, dans les asiles de nuit et dans les cabarets, il n'y a que des pauvres. Les gens comme il faut, remarquez-le, sont toujours riches ; c'est des riches que l'on dit : l'immensité appelle l'immensité.

– Mîcha, lui dit Anna Akîmovna, allant dans un autre coin de la pièce, vous dites toujours des choses ennuyeuses et qu'on ne comprend pas.

Il n'était qu'un peu plus de onze heures. Le silence des énormes pièces, troublé seulement de temps à autre par les chants venus du rez-de-chaussée, portait au sommeil. Les bronzes, les albums, les tableaux aux murs – ils représentaient une mer avec des petits bateaux, un pré avec des petites vaches, et des vues du Rhin – étaient si peu nouveaux que le regard glissait sur eux sans les remarquer. L'atmosphère de fête commençait à fatiguer. Anna Akîmovna continuait à se sentir belle, bonne, extraordinaire, mais il lui semblait que personne n'en avait cure. Il lui semblait qu'elle avait mis cette belle robe sans savoir pourquoi, ni comment. Et, comme il arrivait toujours les jours de fête, sa solitude lui pesa, de même que l'idée obsédante que sa beauté, sa santé, sa richesse n'étaient qu'un faux-semblant parce qu'elle était inutile dans ce monde, que personne n'avait besoin d'elle, et que nul ne l'aimait.

Elle passa dans toutes les chambres, fredonnant, et regardant par les fenêtres. S'arrêtant dans la salle, elle ne put s'empêcher de parler à Mîchénnka.

– Je ne sais à quoi vous pensez, Mîcha, lui dit-elle en soupirant ; vraiment Dieu vous punira !

– Que voulez-vous dire, mademoiselle ?

– Vous le savez. Excusez-moi de me mêler de vos affaires, mais il me semble que vous gâchez votre vie par entêtement. Convenez qu'il est temps de vous marier, et c'est une fille excellente, méritante ! Vous ne trouverez pas mieux. Elle est jolie, intelligente, douce, dévouée… Et quel air !… Si

elle était de notre société, ou d'une plus haute, on s'amouracherait d'elle rien que pour ses merveilleux cheveux roux. Voyez comme ses cheveux vont à son teint ! Ah ! mon Dieu, vous ne comprenez rien et vous ne savez pas ce qu'il vous faut ! (Anna Akîmovna prononça ces mots amèrement, et ses yeux se remplirent de larmes.) Pauvre fille, elle me fait tant de peine ! Je sais que vous voulez une femme ayant de l'argent ; mais je vous l'ai déjà dit : je doterai Mâcha.

Mîchénnka ne voyait, en imagination, sa femme que grande, vigoureuse et pieuse, avec une démarche de paonne, et un long châle sur les épaules. Mâcha était mince, maigre, serrée dans un corset. Sa démarche était sautillante, et, surtout, elle était trop attrayante ; elle plaisait parfois à Mîcha, et cela ne convient pas pour le mariage ; cela ne convient que pour se mal conduire.

Lorsque Anna Akîmovna eut promis de donner une dot à Mâcha, il hésita quelque temps. Mais, un jour, un étudiant pauvre, avec un pardessus marron sur son uniforme, venu chez Anna Akîmovna avec une lettre, ne put contenir son admiration et embrassa Mâcha, près du vestiaire, tandis qu'elle protestait. Mîchénnka, du haut de l'escalier, aperçut la scène, et il ressentit depuis ce temps-là un sentiment de dégoût pour Mâcha. Un étudiant pauvre ! Qui sait ? Si Mâcha eût été embrassée par un étudiant riche, ou par un officier, l'effet eût été différent !…

– Pourquoi ne voulez-vous pas ? demanda Anna Akîmovna. Que vous faut-il encore ?

Mîchénnka se taisait et, immobile, les sourcils relevés, regardait un fauteuil.

– En aimez-vous une autre ?

Silence. Mâcha-la-rousse entra avec des cartes de visite et des lettres sur un plateau. Devinant que l'on parlait d'elle, elle rougit aux larmes.

– Les facteurs sont venus… murmura-t-elle. Et il y a un fonctionnaire, nommé Tchâlikov, qui attend en bas. Il dit que vous lui avez ordonné de venir aujourd'hui pour quelque chose.

– Quelle impudence ! s'écria Anna Akîmovna. Je ne lui ai rien ordonné. Dites-lui qu'il s'en aille, que je n'y suis pas !

Une sonnerie retentit. C'étaient les prêtres de la paroisse que l'on recevait toujours en haut. Après eux vinrent le directeur de l'usine et le médecin ; puis, Mîchénnka annonça l'inspecteur des écoles populaires. La réception commença.

Lorsque Anna Akîmovna avait une minute libre, elle s'asseyait au salon dans un profond fauteuil et, les yeux fermés, elle pensait que sa solitude était toute naturelle puisqu'elle ne s'était pas mariée et ne se marierait jamais, mais ce n'était pas de sa faute. D'une simple condition ouvrière où, selon ses souvenirs, elle se trouvait si bien, le destin l'avait jetée dans ces immenses pièces où elle n'arrivait pas à trouver ce qu'elle avait à faire, ni à comprendre pourquoi tant de gens défilaient devant elle. Ce qui advenait lui semblait sans intérêt, inutile, car cela ne pouvait lui donner une minute de bonheur.

« Voilà, pensa-t-elle en s'étirant ; il faudrait devenir amoureuse… (Cette seule idée lui donna chaud au cœur…) et se débarrasser de l'usine… »

Et elle rêva comment glisseraient de ses épaules tous ces lourds bâtiments de l'usine, ces baraquements, l'école. Ensuite elle se souvint de son père, et pensa que, s'il avait vécu

plus longtemps, il l'aurait certainement mariée à un simple ouvrier, par exemple, à Pîménov. Il lui aurait ordonné – et voilà tout ! – de se marier avec lui ; et c'eût été bien. L'usine aurait été dans des mains véritables.

Elle se représenta la tête bouclée de Pîménov, son profil hardi, ses lèvres minces et moqueuses, et sa force, la terrible force de ses épaules, de ses mains, de sa poitrine, et l'alanguissement avec lequel il avait examiné sa petite montre aujourd'hui.

« Eh quoi ! se dit-elle ; il n'y a pas à dire ; je l'aurais épousé ! »

– Anna Akîmovna, lui dit Mîchénnka, entré sans bruit dans le salon.

– Comme vous m'avez fait peur ! fit-elle en tressaillant ; que voulez-vous ?

– Anna Akîmovna, répéta-t-il mettant la main sur son cœur et levant les sourcils, vous êtes ma bienfaitrice et ma patronne ; vous seule pouvez me donner un conseil pour me marier, parce que vous êtes pour moi comme une mère… Mais faites en sorte qu'on ne se moque pas de moi en bas, et qu'on ne me taquine pas ; on ne me laisse pas en paix.

– Comment vous taquinent-ils ?

– Ils m'appellent le Mîchénnka de Mâchénnka.

– Ah ! quelle bêtise ! s'indigna Anna Akîmovna. Comme vous êtes tous bêtes ! Comme vous êtes bête, Mîcha ! Comme vous m'ennuyez ! Je ne veux plus vous voir !

III

LE DÎNER

Comme l'année précédente, le conseiller d'État Kryline et le célèbre avocat Lyssèvitch vinrent les derniers faire visite. Ils arrivèrent quand il faisait déjà sombre. Kryline, vieil homme de plus de soixante ans, avec une bouche grande et des favoris au long des oreilles, ressemblant à un lynx, était en uniforme avec le cordon de sainte Anne et des pantalons blancs. Il tint longtemps dans les siennes les mains d'Anna Akîmovna, la regarda dans les yeux, remua les lèvres et dit enfin, tout sur le même ton, en espaçant les mots :

– J'estimais votre oncle… et votre père ; et leur bienveillance m'était acquise. Aussi, vous le voyez, je regarde comme un agréable devoir de féliciter maintenant leur estimée héritière… malgré ma maladie et la distance assez grande… Et je suis tout heureux de vous voir en bonne santé.

Lyssèvitch, beau blond, de grande taille, les tempes et la barbe grisonnant légèrement, se distinguait par des manières extrêmement élégantes. Il entrait en se dandinant, saluait d'un air mal en train et roulait les épaules en parlant ; tout cela avec une grâce indolente, comme un cheval ménagé, trop longtemps gardé à l'écurie. Il était replet, bien portant et riche ; il avait même gagné une fois un lot de quarante mille roubles, mais n'en avait rien dit à ses connaissances. Il aimait la bonne nourriture, particulièrement les fromages, les truffes, et les radis râpés à l'huile de chènevis. À Paris, à son

dire, il avait mangé des tripes grillées, non lavées. Il parlait d'une façon ordonnée, harmonieusement, sans arrêt ; parfois, seulement, par coquetterie il se permettait une hésitation, et remuait le bout des doigts comme s'il cherchait un mot. Depuis longtemps, il ne croyait pas à tout ce qu'il disait à la Cour, ou, peut-être, y croyait-il, mais il n'y attachait aucune importance. C'était depuis longtemps déjà pour lui chose ancienne, habituelle, connue… Il ne croyait qu'à ce qui est original, non quotidien. La morale courante, sous une forme imprévue, lui faisait monter les larmes. Il avait deux calepins bourrés d'expressions extraordinaires, relevées chez différents auteurs, et, quand il avait besoin de quelque expression, il cherchait nerveusement dans ses deux calepins, et, d'ordinaire, ne trouvait rien. Dans un moment de bonne humeur, feu Akime Ivânovitch l'avait choisi, par vanité, comme avocat de l'usine et lui avait assigné à ce titre douze mille roubles d'honoraires. Les causes de l'usine consistaient en deux ou trois menus recouvrements que Lyssèvitch confiait à ses secrétaires.

Anna Akîmovna savait que Lyssèvitch n'avait rien à faire à l'usine, mais elle n'avait pas le courage de le remercier, étant habituée à lui. Il s'appelait son jurisconsulte, et ses honoraires qu'il envoyait chercher régulièrement le premier de chaque mois, il les appelait « la dure prose ». Anna Akîmovna savait qu'à la mort de son père, quand on vendait ses bois pour en faire des traverses, Lyssèvitch y avait gagné plus de quinze mille roubles, partagés avec Nazârytch. Quand elle apprit cette indélicatesse, Anna Akîmovna pleura amèrement, puis elle s'y habitua.

Après l'avoir félicitée et avoir baisé ses deux mains, Lyssèvitch la mesura du regard, se refrogna et lui dit avec un sincère chagrin :

– Ma chère, je vous avais dit qu'il ne fallait pas, qu'il ne fallait pas !

– Quoi donc, Victor Nicolâitch ?

– Je vous avais dit qu'il ne faut pas grossir. Vous avez tous, dans votre famille, une fâcheuse prédisposition à engraisser ; il ne faut pas – répéta-t-il d'une voix de supplication, en lui baisant la main, – vous êtes si bonne, si charmante !… Excellence, dit-il à Kryline, laissez-moi vous faire connaître la seule femme au monde que j'aie sérieusement aimée.

– Ça ne m'étonne pas. À votre âge, connaître Anna Akîmovna et ne pas l'aimer serait impossible.

– Je l'adore ! – continua l'avocat tout à fait sincèrement, mais avec sa grâce indolente habituelle. – Je l'aime, mais non pas parce que je suis un homme et elle une femme ; quand je suis avec elle, il me semble qu'elle est d'un troisième sexe et moi d'un quatrième, et nous nous envolons dans la sphère des nuances et des couleurs les plus fines ; et nous nous y fondons dans le spectre. Leconte de Lisle définit mieux que personne de pareilles relations. Il a un passage magnifique, étonnant.

Lyssèvitch chercha dans un de ses calepins, puis dans l'autre, et, n'ayant pas trouvé la citation, il se calma. On se mit à parler de l'Opéra, et de l'arrivée prochaine de la Duse. Anna Akîmovna crut se souvenir que Lyssèvitch et Kryline, l'année précédente, avaient dîné chez elle, et, quand ils se disposèrent à partir, elle se mit sincèrement à leur démontrer, et sur un ton suppliant, que puisqu'ils n'avaient plus à faire aucune visite, ils devaient rester à dîner chez elle ; après quelque hésitation, ils acceptèrent.

En plus du dîner ordinaire, composé de soupe aux choux, de cochon de lait, d'oie aux pommes, etc., etc., on faisait un dîner, appelé le dîner français ou le dîner du chef, pour le cas où quelques-uns des visiteurs du premier étage désireraient manger. Lorsqu'on remua la vaisselle dans la salle à manger, Lyssèvitch commença à manifester une agitation visible. Il se frottait les mains, roulait les épaules, fermait les yeux et racontait avec sensualité quels repas on donnait autrefois chez les vieux, et quel merveilleux court-bouillon de lotte faisait le cuisinier. Ce n'était pas du court-bouillon, mais une révélation. Il savourait d'avance le dîner, s'en délectait. Lorsque Anna Akîmovna, lui ayant pris le bras, le conduisit dans la salle à manger, et quand il eut avalé un petit verre de vodka et se fut mis dans la bouche un morceau de saumon, il se mit même à ronronner de joie. Il mâchait avec un bruit désagréable, avec des sons nasaux, et ses yeux devenaient avides et moites.

Les hors-d'œuvre étaient fastueux. Il y avait entre autres des petits champignons frais, à la crème, et une sauce provençale avec des queues d'écrevisses et des huîtres grillées, relevée de pikles amers. Le dîner se composait des plats recherchés des jours de fête, et les vins étaient exquis. Mîchénnka servait à table avec extase. Quand il servait un nouveau plat et enlevait le couvercle de la casserole resplendissante, ou quand il versait les vins, il le faisait avec l'importance d'un professeur de magie noire. En regardant son visage et son allure cadencée, faisant penser à la première figure d'un quadrille, l'avocat songea plusieurs fois : quel imbécile !

Après le troisième plat, Lyssèvitch dit à Anna Akîmovna :

– La femme *fin-de-siècle*[47] – j'entends évidemment une femme jeune et riche – doit être indépendante, intelligente, élégante, audacieuse et un peu perverse. Perverse, avec mesure, un peu, parce que, convenez-en, la satiété est déjà de la fatigue. Vous devez, ma chère, ne pas laisser passer l'occasion, ne pas vivre comme tout le monde, mais savourer la vie ; et une légère perversité est la sauce de la vie. Enfouissez-vous dans des fleurs à odeur pénétrante, étouffez dans le musc, mangez du haschich, mais, surtout, aimez, aimez, aimez… À votre place, pour commencer, je prendrais sept hommes d'après le nombre des jours de la semaine, et j'appellerais le premier Lundi, le second Mardi, le troisième Mercredi, ainsi de suite pour que chacun sache son jour.

Cette conversation troublait Anna Akîmovna. Elle ne mangeait rien ; elle ne but qu'un verre de vin.

– Laissez-moi donc parler enfin ! lui dit-elle ; moi, je ne comprends pas l'amour sans la famille. Je suis seule, seule comme la lune dans le ciel, et encore à son déclin, et quoi que vous disiez, je sens et je suis sûre qu'on ne peut remplir ce vide que par l'amour, au sens ordinaire du mot. Il me semble que cet amour déterminera mes devoirs, mon travail, qu'il éclairera ma conception de la vie. Je demande à l'amour de donner la paix à mon âme et de me donner le repos. Je veux me passer du musc, de tous vos spiritismes et de toutes vos *fins de siècle*… bref, dit-elle, s'embarrassant : – un mari et des enfants.

– Vous voulez vous marier ? Mais, soit ! acquiesça Lyssèvitch ; on le peut aussi ; vous devez tout essayer, le ma-

---

[47] En français dans le texte. (Tr.)

riage, la jalousie, la douceur du premier adultère et, même, la maternité… Mais hâtez-vous de vivre ; hâtez-vous, ma chère ! Le temps passe ; il n'attend pas.

– C'est bien, dit-elle en regardant comme avec défi le visage plein et satisfait de l'avocat ; je me marierai ! Je me marierai de la façon la plus banale, la plus triviale, et je vais resplendir de bonheur. Je me marie, figurez-vous cela, à un simple ouvrier, à un mécanicien ou un dessinateur quelconque.

– Et cela non plus n'est pas mal. La duchesse Josiane aime Gwynplaine[48], et cela lui est permis parce qu'elle est duchesse ; à vous aussi tout est permis, parce que vous êtes extraordinaire. Si vous voulez aimer un nègre, ma chère, ou un arabe, ne vous gênez pas ; faites venir un nègre ; ne vous refusez rien. Vous devez être aussi hardie que vos désirs ; ne vous en défendez pas.

– Est-il donc si difficile de me comprendre ? dit avec étonnement Anna Akîmovna, en les yeux de qui brillèrent des larmes. Comprenez donc ! J'ai sur les bras une énorme entreprise, deux mille ouvriers dont je suis responsable devant Dieu. Les gens qui travaillent pour moi deviennent sourds, deviennent aveugles ; j'ai peur de vivre, je vous assure ! Je souffre, et vous avez la cruauté de me parler de je ne sais quel nègre… et vous souriez !

Anna Akîmovna laissa retomber sa main sur la table :

---

[48] Deux personnages de « L'Homme qui rit » de Victor Hugo *(note du correcteur ELG).*

– Continuer la vie que je mène ou me marier avec un homme aussi oisif et inexpérimenté que je le suis, ce serait un crime, tout bonnement. Je ne peux pas vivre ainsi – dit-elle avec feu ; – je ne le puis pas !

– Comme elle est belle ! s'écria Lyssèvitch, rempli d'admiration. Mon Dieu, qu'elle est belle ! Pourquoi vous fâcher, ma chère ? Admettons que j'aie tort, mais pensez-vous que le sort des ouvriers deviendra plus facile si, au nom de ces idées, dont je fais d'ailleurs grand cas, vous allez vous ennuyer et vous refuser la joie de vivre ? Pas du tout ! Non, dit-il résolument, de la perversion, de la perversion ! Cela vous est nécessaire ! Vous devez être perverse ; tournez cela dans vos méninges, ma chère ; tournez-l'y !

Anna Akîmovna, heureuse d'avoir dit ce qu'elle pensait, devint gaie. Il lui plaisait d'avoir si bien parlé et de penser si honnêtement et si bien. Elle était sûre que si, par exemple, Pîménov se mettait à l'aimer, elle l'épouserait avec plaisir.

Mîchénnka servit le champagne.

– Vous me mettez en colère, Victor Nicolâitch, dit-elle en trinquant avec l'avocat. Cela m'agace que vous me donniez des conseils sans connaître du tout la vie. À votre sens, si un homme est mécanicien ou dessinateur, c'est un moujik, un malappris. Mais, au contraire, les gens de ces états sont fort intelligents, ce sont des gens extraordinaires !

– Votre père et votre oncle… articula Kryline, je les connaissais et les estimais. (Raide comme une idole, il mangeait sans discontinuer.) C'étaient des gens d'un esprit remarquable, et… de hautes qualités morales.

– Entendu, nous connaissons ces qualités, murmura l'avocat, demandant la permission de fumer.

Quand le dîner fut terminé, on emmena Kryline faire un somme. Lyssèvitch finit son cigare et, vacillant, tant il avait bien mangé et bu, il suivit Anna Akîmovna dans son cabinet.

Il n'aimait pas les petits coins confortables à photographies et éventails sur les murs, avec l'inévitable lanterne rouge ou bleue, suspendue au plafond. Il regardait tout cela comme l'expression d'un caractère veule et sans originalité. D'ailleurs les souvenirs de quelques-uns de ses romans d'amour, dont il rougissait maintenant, étaient liés à des lanternes de ce genre. Le cabinet d'Anna Akîmovna, au contraire, avec ses murs nus et un meuble sans raffinement lui plaisait beaucoup. Mollement et confortablement assis sur un sopha, il lui était agréable de contempler Anna Akîmovna, ordinairement installée sur le tapis, devant la cheminée, les genoux entre ses mains. Elle regardait le feu et pensait ; et, il lui semblait, à ce moment-là, voir jouer en elle son sang paysan et vieux-croyant.

Après le dîner, quand on servait le café et les liqueurs, Lyssèvitch s'animait et lui racontait les nouvelles littéraires. Il parlait sans simplicité, l'air inspiré, s'entraînant tout seul. Elle l'écoutait et pensait que pour un pareil plaisir, on pouvait payer, non pas, douze mille roubles, mais trois fois plus ; et elle lui pardonnait tout ce qui, en lui, lui déplaisait. Parfois, il lui racontait le sujet de certains récits ou même des romans, et alors, deux ou trois heures passaient comme des minutes, sans qu'elle s'en aperçût. Cette fois, il commença avec une sorte de regret, d'une voix faiblissante, quand elle le pria de lui raconter quelque chose.

– Ma chère, je n'ai rien lu depuis longtemps. Quelquefois pourtant, je lis Jules Verne.

– Et moi qui croyais que vous me raconteriez quelque chose !

– Hum… du nouveau ? murmura Lyssèvitch, somnolent, se rencoignant plus profondément dans un angle du sopha. Toute la littérature nouvelle, ma chère, ne convient ni à vous ni à moi. Évidemment, elle doit être ce qu'elle est ; ne pas la reconnaître serait nier l'ordre naturel des choses ; je la reconnais donc, mais…

Lyssèvitch semblait s'être endormi. Toutefois, au bout d'une minute, sa voix retentit de nouveau :

– Toute la nouvelle littérature, à la façon du vent d'automne dans une cheminée, geint et hurle : « Ah ! malheureux, ta vie peut se comparer à une prison… Ah ! que c'est sombre et humide dans ta prison ! Ah ! tu mourras certainement ; il n'y a pas de salut ! » C'est bel et bon, mais je préférerais une littérature enseignant la façon de s'évader de la prison. De tous les écrivains modernes, je lis néanmoins quelquefois Maupassant. (Lyssèvitch ouvrit les yeux.) C'est un bon écrivain, un excellent écrivain ! (Lyssèvitch se remua, sur le sopha.) Un artiste étonnant ! Un terrifiant, monstrueux, surnaturel artiste ! (Lyssèvitch se leva du divan et, la main droite haussée) : Maupassant – dit-il enthousiasmé – ma chère, lisez Maupassant ! Une de ses pages vous donnera plus que toutes les richesses terrestres. À chaque ligne, un nouvel horizon. Les plus doux, les plus tendres mouvements de l'âme alternent avec des sentiments forts et tumultueux. Votre âme, comme sous une pression de quarante mille atmosphères, se transforme en une parcelle infime d'une indécise substance, de couleur rose, qui, si on pouvait la mettre sur la langue, aurait, me semble-t-il, une saveur âpre, voluptueuse. Quelles modulations, quels motifs, quelles mélodies

enragées ! Vous reposez sur des muguets et des roses, et, tout à coup, une idée effrayante, magnifique, inéluctable fond sur vous comme une locomotive, vous entoure de vapeur chaude et vous assourdit de son sifflement. Lisez, lisez Maupassant, ma chère, je l'exige !

Lyssèvitch remua le bras et se mit à marcher avec une forte agitation.

– Non, fit-il, comme désespéré, c'est impossible !… Sa dernière œuvre m'a exténué, enivré ! Mais j'ai peur que vous n'y restiez indifférente. Pour qu'elle vous entraîne, il faut la déguster, exprimer lentement le suc de chaque ligne, et la boire… Il faut la boire !

Après un long préambule dans lequel il y avait beaucoup de mots tels que luxure diabolique, filets de nerfs les plus fins, simoun, cristal, etc., etc. ; Lyssèvitch commença enfin à raconter le sujet du roman. Il racontait d'une façon moins alambiquée, mais en grand détail, citant par cœur des descriptions et des conversations entières. Les personnages du roman l'enchantaient, et, en les caractérisant, il les mimait, changeant son expression et sa voix comme un véritable acteur. Extasié, il riait tantôt sur un ton sourd, tantôt sur un ton flûté, levait les bras ou se prenait la tête comme si elle allait éclater.

Anna Akîmovna écoutait avec délices. Bien qu'elle eût déjà lu ce roman, il lui apparaissait beaucoup plus beau et plus complexe dans l'exposé de Lyssèvitch que dans le livre. L'avocat fixait son attention sur maintes finesses et soulignait les expressions heureuses, les idées profondes ; mais Anna Akîmovna ne voyait que la vie, – la vie, et elle-même, comme si elle était un des personnages du roman.

Son esprit s'exaltait, et, elle aussi riant et ouvrant les bras, pensait qu'on ne peut pas vivre comme on fait, qu'il n'y a pas besoin de vivre mal quand on peut bien vivre. Elle se rappelait ses mots et ses idées pendant le dîner et en était fière. Et quand Pîménov revenait soudain à son imagination, elle se sentait gaie et voulait qu'il l'aimât…

Son récit terminé, Lyssèvitch s'assit, fatigué, sur le divan.

– Que vous êtes charmante, que vous êtes bonne ! reprit-il peu après, d'une voix faible comme celle d'un malade. Auprès de vous, ma chère, je me sens heureux, mais pourquoi ai-je quarante-deux ans et non pas trente ? Vos goûts et les miens ne concordent pas. Vous devez être perverse, et moi j'ai depuis longtemps passé cette phase-là. Il me faut un amour tout raffiné, immatériel, comme un rayon de soleil, c'est dire qu'au point de vue d'une femme de votre âge, je ne suis plus bon à rien.

À l'entendre, il aimait Tourguéniév, le chantre de l'amour virginal, de la pureté, de la jeunesse, et de la mélancolique nature russe ; mais, pour ce qui était de lui, il n'aimait l'amour virginal que de loin, par ouï-dire, comme quelque chose d'abstrait, n'existant que hors de la vie réelle. Il s'assurait maintenant qu'il aimait Anna Akîmovna d'un amour platonique, idéal, bien qu'il ne sût pas ce que c'était. Mais il se sentait au chaud, confortablement ; Anna Akîmovna paraissait charmante, originale ; et il croyait que cet agréable bien-être est justement ce qu'on appelle l'amour platonique.

Il appuya sa joue contre la main d'Anna Akîmovna et du ton dont on caresse les petits enfants, il lui dit :

– Ma petite âme, pourquoi m'avez-vous mis à l'amende ?

– Comment ça ? quand donc ?

– Je n'ai pas reçu de vous de gratification pour les fêtes. Pas une fois Anna Akîmovna n'avait entendu dire que l'on envoyait à Lyssèvitch de gratification aux fêtes, et elle se trouva embarrassée. Combien lui donner ? Et il fallait donner, car l'avocat attendait, tout en la regardant avec des yeux pleins d'amour…

– Nazârytch a sans doute oublié, dit-elle. Mais, il n'est pas trop tard pour y remédier.

Elle se rappela tout à coup les quinze cents roubles qui étaient maintenant dans la toilette de sa chambre à coucher. Et quand elle apporta cet antipathique argent, le remit à l'avocat, et qu'il le glissa avec une grâce nonchalante dans sa poche de devant, cela se passa gentiment et tout naturellement. Le rappel inattendu d'une gratification et ces quinze cents roubles ne faisaient pas disparate avec l'avocat.

– *Merci*[49], dit-il et il lui baisa la main.

Kryline entra dans le bureau, venant de dormir, la figure béate, et n'ayant pas remis ses décorations. Lyssèvitch et lui restèrent encore quelques instants, burent un verre de thé et se disposèrent à partir. Anna Akîmovna était un peu gênée. Elle avait entièrement oublié les fonctions de Kryline et s'il fallait l'honorer ; et, dans l'affirmative, s'il fallait le faire tout de suite ou lui envoyer l'argent sous enveloppe.

---

[49] En français dans le texte. (Tr.)

– Où est-il employé ? demanda-t-elle tout bas à Lyssèvitch.

– Qui diable le sait ! murmura l'avoué en bâillant.

Elle pensa que si Kryline venait chez son oncle et son père, ce n'était pas sans cause ; il devait évidemment faire des bonnes œuvres avec leur argent et être un fonctionnaire de quelque œuvre d'assistance ; en lui disant adieu, elle lui glissa dans la main trois cents roubles. Kryline parut surpris et la regarda un instant de ses yeux éteints ; puis il eut l'air de comprendre, et dit :

– Mais la quittance, très estimée Anna Akîmovna, vous ne pourrez pas la recevoir avant le nouvel an.

Lyssèvitch était tout à fait fondu et appesanti ; il vacillait tandis que Mîchénnka lui mettait sa pelisse. En descendant, il avait l'air tout à fait affaibli, et l'on voyait qu'il s'endormirait dès qu'il serait en traîneau.

– Excellence, dit-il languissamment à Kryline, en s'arrêtant au milieu de l'escalier, n'avez-vous jamais éprouvé la sensation qu'une force invisible vous étire, et que vous vous distendez, distendez, et devenez un fil très mince ? Cela s'exprime subjectivement en un sentiment extrêmement voluptueux qu'on ne peut comparer à rien.

Anna Akîmovna, du haut de l'escalier, les vit donner chacun un billet à Mîchénnka.

– Au revoir, leur cria-t-elle ; ne m'oubliez pas ! Et elle courut à sa chambre à coucher.

Elle quitta rapidement sa robe, qui déjà l'ennuyait, passa une robe de chambre et courut en bas. Et tandis qu'elle cou-

rait dans l'escalier, elle riait et tapait des pieds comme un gamin. Elle avait une envie folle de s'amuser.

IV

LE SOIR

La tante, en large blouse d'indienne, Varvârouchka et deux vieilles, soupaient, assises dans la salle à manger. Il y avait devant elles un gros morceau de viande salée, un jambon et différents hors-d'œuvre ; la fumée de la viande, très grasse et très appétissante, montait au plafond. Au rez-de-chaussée on ne buvait pas de vins, mais, par contre, il y avait sur la table de nombreuses sortes de vodkas et de liqueurs.

La cuisinière Agâfiouchka, grasse, blanche, florissante, se tenait à la porte, les bras croisés et parlant aux vieilles. La Mâcha-d'en-bas, brune avec un ruban ponceau dans les cheveux, servait et desservait. Les vieilles étaient gavées depuis le matin et, une heure avant le souper, elles avaient pris le thé en mangeant un gâteau levé ; aussi, maintenant, mangeaient-elles par force, comme par devoir.

– Ah ! ma bonne amie ! s'exclama la tante, lorsque Anna Akîmovna surgit tout à coup dans la salle à manger et s'assit à côté d'elle, tu m'as fait une peur mortelle !

On aimait les jours où Anna Akîmovna était de bonne humeur et faisait la folle. Cela rappelait que les vieux étaient morts, que les vieilles n'avaient plus, à la maison, aucune autorité, et que chacun pouvait vivre à son gré, sans crainte

d'être sévèrement repris. Seules, deux vieilles inconnues regardaient Anna Akîmovna de travers, avec stupeur : elle chantait, et chanter à table est un péché.

– Notre petite mère, notre beauté, notre portrait peint ! se mit à débiter d'un ton mielleux Agâfiouchka, notre diamant précieux !… Que de monde, que de monde est venu aujourd'hui voir notre princesse royale !… Seigneur, que ta volonté soit faite !… Et des généraux, et des officiers et des messieurs !… Je regardais, je comptais, et j'y ai renoncé.

– Et à mon idée, dit la tante, ils auraient pu ne pas venir du tout, les vilains ! (Elle regarda sa nièce d'un air triste et ajouta :) Ils n'ont fait que prendre le temps de ma pauvre orpheline.

Anna Akîmovna avait faim parce qu'elle n'avait rien mangé depuis le matin. On lui versa un petit verre d'infusion très amère ; elle la but et mangea de la viande salée avec de la moutarde ; et elle trouva que c'était extraordinairement bon. Ensuite la Mâcha-d'en-bas servit une dinde, des pommes et des groseilles vertes macérées. Et cela aussi lui plut. Une seule chose était désagréable : la chaleur incommodante du poêle de faïence ; on étouffait, et toutes les femmes avaient les joues brûlantes.

Après le souper, on enleva la nappe et on mit sur la table des assiettes de pain d'épice à la menthe, des noix et des raisins secs.

– Assieds-toi aussi, dit la tante à la cuisinière ; qu'as-tu à te gêner ?

Agâfiouchka soupira et se mit à table. Mâcha posa devant elle un petit verre à liqueur, et il sembla à Anna Akîmovna, qu'ainsi que du poêle, de la chaleur sortait du cou

blanc d'Agâfiouchka. Toutes les femmes disaient combien il est difficile de se marier à l'heure présente. Jadis si les hommes n'étaient pas amorcés par la beauté, ils l'étaient du moins par l'argent, tandis qu'à présent on ne pouvait pas démêler ce qu'il leur faut. Jadis ne restaient filles que les bossues et les bancales, et maintenant on n'épousait pas même les belles et les riches. La tante se mit d'abord à expliquer cela par le relâchement des mœurs et l'absence de la crainte de Dieu ; mais elle se rappela que son frère et que Varvârouchka, tous deux de sainte vie, et craignant Dieu, avaient eu pourtant des enfants en secret et les avaient envoyés aux Enfants trouvés. Elle se reprit et dévia la conversation sur le fiancé qu'elle avait eu dans le temps, un des employés de l'usine, et comme elle l'aimait. Mais ses frères la forcèrent d'épouser un veuf, peintre d'icônes, lequel, Dieu merci, était mort deux ans après leur mariage. La Mâcha-d'en-bas se mit elle aussi à table. Elle raconta avec un air de mystère que, depuis une semaine, un inconnu à moustaches noires, ayant un pardessus à col d'astrakan, apparaissait chaque matin, entrait dans la cour, regardait les fenêtres de la grande maison et se dirigeait vers les bâtiments de l'usine ; c'était un homme pas mal, de bonne mine.

À la suite de toutes ces conversations, Anna Akîmovna eut tout à coup, on ne sait pourquoi, envie de se marier. Elle en eut fortement envie jusqu'à en avoir de l'angoisse. Il lui semblait qu'elle eût donné la moitié de sa vie et toute sa fortune pour savoir qu'à l'étage au-dessus, il y avait un homme qui lui était plus cher que tout au monde, qui l'aimait profondément et qui s'ennuyait sans elle.

Et l'idée de ce voisinage enchanteur, inexprimable, troublait son âme. L'instinct de la santé et de la jeunesse la caressait et lui soufflait faussement que la véritable poésie de la

vie n'était pas encore venue pour elle, et l'attendait ; elle y croyait. Et, appuyée au dossier de sa chaise (à ce moment ses cheveux se dénouèrent), elle se mit à rire ; et, la regardant, les autres femmes se mirent à rire elles aussi. Et, longtemps, le rire sans cause se prolongea dans la salle à manger.

On annonça que Taupe-grillon[50] venait passer la nuit. C'était une Pâcha ou une Spiridônovna, faisant des pèlerinages, petite femme maigre, d'une cinquantaine d'années, vêtue d'une robe noire avec un fichu blanc, les yeux perçants, le nez pointu et le menton de même. Ses yeux étaient rusés, malicieux ; elle regardait les gens comme si elle les pénétrait de part en part. Elle avait la bouche en cœur. Pour sa méchanceté et sa malfaisance on l'avait, dans les maisons de marchands, surnommée Taupe-grillon.

En entrant dans la salle à manger, Taupe-grillon se dirigea, sans regarder personne, vers les icônes et se mit à chanter d'une voix d'alto : *Ta Nativité, Seigneur*… Ensuite elle chanta : *Vierge, engendre aujourd'hui*… puis : *Le Christ naît.* Ensuite elle se retourna et perça tout le monde de son regard.

– Bonne fête ! dit-elle en baisant Anna Akîmovna à l'épaule[51]. C'est à peine, mes bienfaiteurs, si j'ai pu arriver jusqu'à vous. (Elle baisa aussi la tante à l'épaule.) Dès le ma-

---

[50] *Joujélitsa*. Ce nom, d'une belle onomatopée, désigne un joli insecte actif, le carabe doré. Notre traduction n'est qu'un équivalent. (Tr.)

[51] Marque de grande déférence. Autrefois on ne baisait ainsi que les tsars. L'usage fut aboli par Alexandre II. (Tr.)

tin, je venais chez vous, mais, en route, je suis entrée pour me reposer chez de braves gens : « Reste, m'ont-ils dit, Spiridônovna ; » et je n'ai pas vu le soir venir.

Comme elle faisait toujours maigre, on lui servit du caviar et du saumon. Elle mangeait en regardant tout le monde en dessous, et elle but trois petits verres de vodka. Après avoir bien mangé, elle dit ses grâces et salua Anna Akîmovna jusqu'à terre.

Comme l'année d'avant et la précédente, on se mit à jouer aux Rois[52], et tous les domestiques, autant qu'il en était aux deux étages, se groupèrent à la porte pour voir jouer. Il sembla à Anna Akîmovna voir, dans la foule des moujiks et des femmes, Mîchénnka passer une fois ou deux avec un sourire condescendant. Taupe-grillon eut le roi la première et Anna Akîmovna lui paya tribut, ensuite la tante fut roi et Anna Akîmovna devint moujik ou *tioût'ka,* ce qui déchaîna l'enthousiasme général ; cependant Agâfiouchka fut prince, ce dont elle fut confondue de plaisir. À l'autre bout de la table s'était formée une autre partie ; il y avait les deux Mâcha, Varvârouchka, et la couturière, Mârfa Pétrôvna, qu'on avait réveillée exprès pour jouer, et qui avait la figure endormie et méchante. Durant le jeu, la conversation roula sur les hommes : combien il est difficile à présent d'épouser un brave homme et quel sort est préférable, celui de jeune fille ou celui de veuve.

– Tu es une belle fille, bien portante, dit Taupe-grillon à Anna Akîmovna, je ne peux pas comprendre, ma petite, pour qui tu te réserves ?

---

[52] Jeu de cartes populaire dont on va voir l'essentiel. (Tr.)

– Qu'y puis-je, si personne ne me prend ?

– Tu as peut-être fait vœu de rester fille ? continua Taupe-grillon comme si elle n'avait pas entendu. Eh bien, c'est une bonne chose, reste-le ! Reste-le, répétât-elle en regardant attentivement et méchamment ses cartes ; bon, reste-le. Seulement les filles, ces espèces de révérendes, il y en a de différentes sortes, soupira-t-elle en jouant le roi. Oh ! de différentes, ma petite… Les unes se tiennent réellement comme des nonnes et il n'y a rien à en dire ; si l'une pèche une fois, elle se martyrise tant, la pauvre, que c'est pitié de la juger ! Mais il y a d'autres filles qui portent des robes noires et cousent leur suaire, et qui aiment en cachette des petits vieux richards. Oui, mes petits canaris ! Une fine mouche ensorcelle un vieux et règne sur lui, mes colombes. Elle le domine, le tourne et le retourne, et quand elle a amassé assez d'argent et des valeurs à lots, elle l'envoûte à mort.

En réponse à ces allusions, Varvârouchka ne fit que soupirer et elle regarda les icônes. Sa figure exprimait l'humilité chrétienne.

– Je connais une fille de cet ordre, continua Taupe-grillon en regardant tout le monde avec triomphe ; c'est mon ennemie acharnée. Elle aussi soupire tout le temps et regarde les icônes, la diablesse ! Quand elle régnait, chez un vieux, je venais quelquefois chez elle ; elle te donnait un morceau et t'ordonnait de faire des saluts profonds tandis qu'elle disait la prière : « Toi qui as gardé ta virginité en enfantant. » Un jour de fête elle te donnait un morceau, et, en semaine, elle te le reprochait. Mais à présent je m'amuserai d'elle ; je m'en amuserai à cœur-joie, mes diamantées !

Varvârouchka regarda encore l'icône et se signa.

– Mais, Spiridônovna, dit Anna Akîmovna pour changer la conversation, personne ne me prend. Que faire ?

– C'est ta faute, petite mère. Tu attends des nobles et des instruits ; tu devrais prendre un homme de ton rang – un commerçant.

– Il ne faut pas de commerçant ! dit la tante, effarée. Épargne-nous, reine des Cieux ! Un noble dépensera ton argent, mais il te plaindra, le nigaud ! Un commerçant t'établira des règles si sévères que tu ne sauras où te fourrer chez toi. Tu voudras te caresser à lui, et il détachera tes coupons. Et si tu t'assieds à table avec lui, il te reprochera le morceau que tu manges, le rustre !… Épouse un noble.

Toutes parlèrent à la fois, s'interrompant l'une l'autre, et la tante frappait sur la table avec le casse-noisettes. Rouge et fâchée, elle dit :

– Il ne te faut pas de commerçant, il ne t'en faut pas ! Si tu en installes un ici, je m'en irai à l'hospice !

– Chut !… plus bas ! cria Taupe-grillon.

Quand toutes se turent, elle ferma à demi un œil, et dit :

– Sais-tu, Ânnouchka, mon hirondelle ! Te marier pour de bon, comme tout le monde, n'est pas ce qu'il te faut. Tu es riche, libre ; tu es ta propre reine. Mais rester fille il me semble aussi, ma petite, que ça ne te convient pas. Sais-tu ? Je te trouverai un homme simple, effacé ; tu l'auras pour l'apparence, et alors – donne-t'en tant que tu voudras ! Tu adjugeras à ton mari quelque chose comme cinq ou dix mille roubles, et qu'il retourne où il était ; tu seras la maîtresse chez toi ; tu aimeras qui tu voudras, et personne ne pourra te

blâmer. Tu aimeras alors tes gens instruits et tes nobles. Ah ! ce ne sera pas une vie, mais un carnaval !

Taupe-grillon fit un claquement de doigts et siffla :

– Donne-t'en tant que tu voudras !

– Et le péché ! dit la tante.

– Bah ! le péché, dit en riant Taupe-grillon ; elle est instruite, elle comprend. Égayer un homme ou rouler un vieux, c'est un péché ; mais aimer son cher ami, quel péché y a-t-il là ? Et qu'y a-t-il là de mal vraiment ? Il n'y a pas le moindre péché ! Tout cela a été inventé par les dévotes pour tromper les gens simples. Moi aussi je répète partout : « C'est un péché, c'est un péché ; » et je ne sais pas moi-même pourquoi c'en est un.

Taupe-grillon but de la liqueur, gloussa de plaisir, et dit, se parlant certainement à elle-même cette fois :

– Donne-t'en tant que tu voudras ! Trente années, mes braves femmes, j'ai pensé aux péchés, j'ai eu peur ; et je vois maintenant que j'ai bayé aux corneilles et ai perdu mon temps. Ah ! soupira-t-elle, que je suis bête, bête ! La vie d'une femme est courte, il faudrait mettre du prix à chaque journée. Tu es belle, Ânnouchka, très belle et tu es riche ; mais quand trente-cinq ou quarante ans auront sonné, tu pourras écrire : ma vie est finie. N'écoute personne, l'amie ! Vis, amuse-toi jusqu'à quarante ans. Tu auras ensuite le temps de prier. Il te restera assez de temps pour faire des génuflexions et coudre ton suaire. À Dieu un cierge, et au diable l'attisoir ; fourre tout cela ensemble ! Allons, que décides-tu ? Veux-tu combler d'aise un petit bonhomme ?

– Je le veux, dit en riant Anna Akîmovna. Maintenant ça m'est égal ; j'épouserais même un simple homme.

– Et ce serait bien ! Ouh ! quel luron je te choisirais alors ! (Taupe-grillon ferma les yeux et secoua la tête :) Ah ! là là !

– C'est ce que je lui dis moi aussi, fit la tante : les nobles, tu les attendras en vain ; à ta place je ne prendrais pas un commerçant, mais quelqu'un de simple. Du moins, il y aurait un homme à la maison. Et y a-t-il peu de braves gens, à commencer par ceux de l'usine ? Ils ne sont pas ivrognes, ils sont sérieux…

– Mais bien sûr ! reconnut Taupe-grillon ; ce sont de braves gens. Veux-tu, la tante, que je marie Ânnouchka à Lèbédinnski Vassîli ?

– Vassîli a les jambes trop longues, dit la tante sérieusement ; il est très sec ; il n'a pas de mine.

Dans la foule, près de la porte, on rit.

– Alors à Pîménov ! Veux-tu épouser Pîménov ? demanda Taupe-grillon à Anna Akîmovna.

– Bien. Marie-moi à Pîménov.

– Ta parole d'honneur ?

– Marche ! dit résolument Anna en frappant sur la table ; ma parole, je l'épouserai !

– Ta parole ?

Anna Akîmovna eut honte tout à coup de sentir ses joues brûler et de voir que tous la regardaient ; elle brouilla les cartes sur la table et s'enfuit.

Et tandis qu'elle montait l'escalier en courant et arriva au salon et s'assit à son piano, un murmure pareil au bruit de la mer, venait de l'étage au-dessous. On parlait probablement d'elle et de Pîménov ; et, profitant peut-être de son absence, Taupe-grillon tourmentait Varvârouchka, ne ménageant certainement pas ses expressions.

Il n'y avait, dans tout l'étage supérieur, dans la salle, qu'une lampe allumée, et sa faible lueur pénétrait par la porte dans le salon sombre. Il était un peu plus de neuf heures, pas davantage. Anna Akîmovna joua sans s'arrêter une valse, une deuxième, une troisième.

Elle regardait le coin d'ombre derrière le piano à queue ; elle souriait, appelait quelqu'un en pensée, et l'idée lui vint d'aller incontinent en ville chez quelqu'un, chez Lyssèvitch, par exemple, et de lui raconter ce qui se passait en son âme. Elle eût voulu parler sans cesse, rire, folâtrer. Mais le coin sombre, derrière le piano, se taisait sourdement et, alentour, toutes les pièces de l'étage étaient muettes et désertes.

Anna Akîmovna aimait les romances tendres, mais sa voix était rude, pas travaillée, aussi ne jouait-elle que l'accompagnement et fredonnait-elle d'une voix à peine perceptible, rien qu'un souffle. Elle fredonnait romance sur romance, toutes sur l'amour, la séparation, les espérances perdues, et elle se figurait comme elle tendrait les bras vers lui et lui dirait suppliante, les larmes aux yeux : « Pîménov, débarrasse-moi de ce fardeau ! »

Et alors, exactement comme si ses péchés lui étaient remis, son âme se sentirait légère, joyeuse. Une vie libre et peut-être heureuse commencerait. Dans l'angoisse de l'attente, Anna Akîmovna se pencha sur les touches et souhaita passionnément que ce changement de vie se produisît à

l'instant même, sur-le-champ, et elle eut peur à l'idée que sa vie ancienne se prolongeât encore quelque temps. Ensuite elle joua encore et chantonna à voix presque imperceptible, tandis que tout, alentour, était calme. Il ne montait plus de murmure de l'étage inférieur ; on s'était probablement couché. Dix heures avaient depuis longtemps sonné ; la nuit longue, solitaire, ennuyeuse approchait.

Anna Akîmovna déambula par toutes les chambres, resta un instant étendue sur le divan, dans son cabinet et lut les lettres apportées le soir. Il y en avait douze de félicitations et trois sans signature. Dans l'une d'elles, un ouvrier, d'une écriture atroce, à peine lisible, se plaignait qu'on vendît, à la cantine de l'usine, de l'huile rance qui sentait le pétrole. Dans une autre, quelqu'un lui annonçait respectueusement qu'aux derniers marchés, Nazârytch avait touché mille roubles de commission sur du fer. Dans la troisième on l'injuriait pour son inhumanité.

L'excitation de la fête tombait et, pour la maintenir, Anna Akîmovna se rassit au piano et joua une valse nouvelle ; puis elle se rappela comme elle avait intelligemment et honnêtement parlé pendant le dîner. Elle regarda autour d'elle les fenêtres sombres, les murs ornés de tableaux, la pâle lumière qui venait de la salle, et elle se mit soudainement à pleurer. Elle était fâchée d'être si seule, de n'avoir à qui parler, à qui demander conseil.

Pour se remonter, elle tâcha de se représenter Pîménov ; mais cela n'eut plus aucun effet.

Minuit sonna. Mîchénnka, non plus en habit, mais en veston, alluma en silence deux bougies ; ensuite, il sortit et revint une minute après, avec un plateau sur lequel il y avait une tasse de thé.

– Qu'avez-vous à rire ? lui demanda Anna Akîmovna, remarquant qu'il souriait.

– J'étais en bas et vous ai entendue plaisanter au sujet de Pîménov… dit-il. (Et il couvrit de sa main sa bouche rieuse.) Si on l'avait placé tout à l'heure à table à côté de Victor Nicolâiévitch et du général, il serait mort de peur. (Les épaules de Mîchénnka tremblaient de rire.) Il ne sait pas même, j'en suis sûr, tenir une fourchette.

Le rire du valet de chambre, ses paroles, son veston et ses petites moustaches produisirent sur Anna Akîmovna une impression de malpropreté. Elle ferma les yeux pour ne pas le voir, et, malgré elle, elle se représenta Pîménov dînant avec Lyssèvitch et Kryline. Sa modeste personne, pas dégrossie, lui parut piteuse, sans ressources, et elle en ressentit du dégoût. Et alors seulement, pour la première fois en toute cette journée, elle comprit clairement que tout ce qu'elle avait pensé et dit de Pîménov, et du mariage avec un simple ouvrier, était bête, absurde, extravagant.

Pour se persuader du contraire, dominer son dégoût, elle voulut se rappeler ses paroles du dîner, mais elle ne put plus les retrouver. La honte de ce qu'elle avait pensé, la peur d'avoir dit peut-être quelque chose de trop, et l'aversion de sa faiblesse la troublèrent extrêmement. Elle prit une bougie, et, vite, comme si quelqu'un la poussait, elle descendit au rez-de-chaussée, réveilla Spiridônovna et se mit à l'assurer qu'elle avait plaisanté. Puis elle alla dans sa chambre à coucher. Mâcha-la-rousse qui sommeillait dans un fauteuil, près du lit, sursauta et se mit à arranger les oreillers ; sa figure était fatiguée, ensommeillée ; ses magnifiques cheveux glissaient d'un côté.

– Le fonctionnaire Tchâlikov est revenu ce soir, dit-elle en bâillant, mais je n'ai pas osé l'annoncer ; il était trop ivre. Il a dit qu'il reviendrait demain.

– Que me veut-il ? s'irrita Anna Akîmovna, jetant son peigne à terre. Je ne veux pas le voir ! je ne le veux pas !

Elle accepta l'idée qu'elle n'avait personne au monde que ce Tchâlikov qui ne cesserait de la poursuivre et de lui rappeler chaque jour combien la vie est peu intéressante et inepte. Elle n'était donc bonne qu'à secourir des pauvres ! Que c'était bête !

Elle s'étendit sans se déshabiller et sanglota de honte et de tristesse. Il lui semblait que le plus déplaisant et le plus bête était que ses rêves au sujet de Pîménov étaient honnêtes, élevés, nobles, mais, en même temps, elle sentait que Lyssèvitch et Kryline étaient plus proches d'elle que Pîménov et tous les ouvriers réunis. Elle pensa que si l'on pouvait représenter en un tableau ce qu'elle avait vécu pendant cette longue journée, tout ce qui s'y était passé de mauvais et de trivial – par exemple le dîner, les paroles de l'avocat, le jeu aux Rois – aurait paru vrai, tandis que les rêves et les propos concernant Pîménov auraient tranché sur l'ensemble comme un endroit faux et forcé. Elle pensa aussi qu'il était trop tard pour songer au bonheur, que tout était déjà perdu pour elle, et que, revenir au temps où elle dormait sous la même couverture que sa mère, ou qu'inventer une existence nouvelle, personnelle, était déjà impossible.

Mâcha-la-rousse, à genoux devant le lit, la regardait tristement, ne sachant que faire ; elle se mit ensuite à pleurer, appuyant sa joue contre la main de sa maîtresse, et on comprenait, sans qu'elle le dît, pourquoi elle avait tant d'amertume.

– Nous sommes sottes, toi et moi, lui dit Anna Akîmovna pleurant et riant. Nous sommes des sottes. Ah ! quelles sottes nous sommes !

1894.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2015

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MichelB, Jean-Marc, SergeT, PatriceC, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.